OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME QUATORZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



CONTES

EN VERS.

PREFACE

DES EDITEURS.

Ce volume renferme des Contes, des Satires, et un recueil de Poëſies mêlées.

On trouve dans les Contes de M. de *Voltaire* une poëſie plus brillante, une philoſophie auſſi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de *la Fontaine.* L'auteur de *Joconde* eſt un voluptueux rempli d'eſprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philoſophie : celui de *l'Education d'un prince*, eſt un philoſophe qui, pour faire paſſer des leçons utiles, a pris un maſque qu'il ſavait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les ſujets ſont plus variés ; ce n'eſt pas toujours, comme dans *la Fontaine*, une femme ſéduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y eſt plus reſpectée ; la fourberie, la violation des ſermens, n'y ſont point traitées ſi légèrement. La volupté y eſt plus décente, et à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées

à ſa première jeuneſſe, le ton du libertinage en eſt abſolument banni.

M. de *Voltaire* a fait des ſatires comme *Boileau;* et comme *Boileau*, il a peut-être parlé trop ſouvent de ſes ennemis perſonnels. Mais les ennemis de *Boileau* n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de *Voltaire* furent ceux du genre-humain. L'un fut injuſte à l'égard de *Quinault* auquel il ne pardonna jamais ni la molleſſe aimable de ſa verſification, ni cette galanterie qui bleſſait l'auſtérité et la juſteſſe de ſon goût. L'autre fut injuſte envers *J. J. Rouſſeau*, mais *Rouſſeau* s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philoſophie. Il paraiſſait vouloir attirer la perſécution ſur les mêmes hommes qui avaient pris ſa défenſe, lorſque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de *Voltaire* fut de bonne foi, ainſi que *Boileau*. Ils n'ont méconnu, l'un dans *Quinault*, l'autre dans *Rouſſeau*, que des talens pour leſquels leur caractère et leur eſprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de *Voltaire* a pris quelquefois le ton violent et preſque cynique de *Juvénal*, c'eſt qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocriſie.

Dans le recueil des Poëſies mêlées, on a évité également d'en multiplier trop le nombre, et d'en inſérer qui fuſſent d'une autre main. Souvent ce choix a été aſſez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été preſque impoſſible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philoſophie douce et libre qui caractériſe toutes les poëſies de cet homme illuſtre: ſon cachet ne pouvait être auſſi reconnaiſſable dans quinze ou vingt vers preſque toujours impromptus. Il était plus aiſé, en s'appropriant quelques-unes de ſes idées et de ſes tournures, d'atteindre à une imitation preſque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de ſon vivant, ſous ſes yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaiſſait les auteurs. C'était un moyen qu'il ſe réſervait pour ſe défendre contre la perſécution que chaque édition nouvelle de ſes ouvrages réveillait. Il attachait très-peu de prix à ces bagatelles qui nous paraiſſent ſi ingénieuſes et ſi piquantes. L'àpropos du moment les feſait naître, et

l'inſtant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou ſpirituelle, ou plaiſante, était devenue ſi forte, qu'il lui eût été preſque impoſſible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait ceſſé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'eſt point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il eſtimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modeſtie ait été ſincère.

N. B. On n'a pas cru devoir répéter, dans le recueil des Poëſies mêlées, les petites pièces de vers qui ſe trouvent éparſes en aſſez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les Mélanges littéraires, le Dictionnaire philoſophique, la Correſpondance, &c.

LE CADENAS.

1714. (1)

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur et du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux : geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; et trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
  Vous connaiſſez la déeſſe Cérès ;
Or, en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, et menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte Hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux :
Il était dieu, mais avare et jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juſtice.
Pirithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice

De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida ſes pas :
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes! (2)
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton;
Il ajouta que même à la ſourdine
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le dieu cornu, dans ſon noir tribunal,
Fit convoquer ſon ſénat infernal;
Il aſſembla les déteſtables ames
De tous ces ſaints dévolus aux enfers,
Qui dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un florentin lui dit : Frère et Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toujours le meilleur:
Mais, las, Seigneur! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſureté,
Qu'un cadenas de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité :
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie :
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé!

A ce difcours les damnés applaudirent,
Et fur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;
Tifiphoné, de ces lieux ferrurière,
Au cadenas met la main la première :
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proferpina reçut ce trifte don.
On m'a conté qu'effayant fon ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreffe il dit à fa moitié,
Que je vous plains ! vous allez être fage.
Or, ce fecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venife et dans Rome,
Il n'eft pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de fa maifon,
De cadenas n'ait fa provifion.
Là, tout jaloux, fans craindre qu'on le blâme,
Tient fous la clef la vertu de fa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on fe gâte fans peine ;
Et le galant vit fort à la romaine. (3)
Mais fon tréfor eft-il en fureté ?
A fes projets l'Amour fera funefte ;
Ce dieu charmant fera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le refte.

NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait environ vingt ans quand il fit cette pièce adreſſee à une dame contre laquelle ſon mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La pièce, dans cette édition, commençait par les vers ſuivans :

Jeune beauté, qui ne ſavez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous ſavez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale ſévère,
Mais bien ſermons par Vénus approuvés,
Gentils propos et toutes les fornettes
Dont Rochebrune orne ſes chanſonnettes.
De ces ſermons votre cœur fut touché;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence:
Même un baiſer m'en donna l'aſſurance;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour: époux ſexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère;
C'eſt bien raiſon : Amour de ſon côté
Aſſez ſouvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez ſur les bords de la Seine
Dans ces jardins où ſilvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les ſoirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du baſſin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont diſputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines, (*)
Dans ce pays où tout eſt fiction,
Où l'Amour ſeul fait mouvoir cent machines,

(*) Ancien directeur de l'opéra.

Plaindre Théſée et ſiffler Arion. (*)
Trop bien, hélas! à votre époux ſoumiſe,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'égliſe;
Le ſcélérat a de plus attenté
Par cas nouveau ſur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce myſtère
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès;
Or en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Belle, ſenſible, honneur de ſa famille,
Brune ſurtout, partant pleine d'attraits:
Ainſi que vous par le dieu d'hymenée
La pauvre enfant fut aſſez mal-menée.
Le dieu des morts fut ſon barbare époux:
Il était louche, avare, hargneux, jaloux,
Il fut cocu; c'était bien la juſtice.
Pirithoüs, &c.

(2) *Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes.*

Pluton fut tout. Certain de ſon malheur,
Peſtant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna ſa femme à tous les diables;
Premiers tranſports ſont un peu pardonnables.
Bientôt après devant ſon tribunal
Il convoqua le ſénat infernal;
A ſon conſeil vinrent les ſaintes ames
De ces maris dévolus aux enfers.

(3) *Et le galant vit fort à la romaine.*

Mais ne craignez pour votre liberté;
Tous ſes efforts ſeront pures vétilles;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour eſt plus fort mille fois
Que cadenas, verroux, portes ni grilles.

(*) Arion, opéra de *Fuſelier*, joué ſans ſuccès en avril 1714.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR (*).

1714.

O Du théâtre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puiſſent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de ſon aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire ;
Car le théâtre appartient à l'Amour :
Tous ſes héros ſont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique
Etabliſſant l'uſage anti-phyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, et les aurait encore,

(*) Cette pièce qui eſt du même temps que la précédente a été imprimée d'abord comme adreſſée à mademoiſelle *Duclos*.

Si par le feu ſon pays conſumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens de bien m'ont expliqué la choſe
Très-doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville;
Il vint en Gréce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés déſirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Gréce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît ſous humaine figure;
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous ſommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce peſant abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, et corrompt la jeuneſſe;

Lui, dont l'œil louche, et le mufle effronté,
Font friſſonner la tendre volupté;
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu ſait trop qu'en un pédant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le ſuivent en riant;
Philis le lorgne, et ſoupire en fuyant.
Ce faux Amour ſe pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muſes deſtiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête eſt allé chez ſa mère,
D'où rarement il deſcend ici bas.
Belle Chloé, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu deſcendre
Sur le théâtre; il vole parmi nous,
Quand ſous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,

Convertiſſons ceux qui devant l'idole
De ſon rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtreſſe du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vîte, et venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE.

1716.

JADIS Jupin, de ſa femme jaloux,
Par cas plaiſant, fait père de famille,
De ſon cerveau fit ſortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ſes maux époux de Cythérée,
Voulait avoir auſſi quelque poupon
Dont il fût sûr et dont ſeul il fût père.
Car de penſer que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cythère,
Qui, quoiqu'enfans, enſeignent l'art de plaire,
Fuſſent les fils d'un ſimple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De ſon vacarme il remplit la maiſon ;
Soins et ſoucis ſon eſprit tenaillèrent,

Soupçons jaloux ſon cerveau martelèrent.
A ſa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage,
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'eſt-là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-feſant, le fléau des maris :
Dès qu'il fut né, ſur le chef de ſon père
Il eſſaya ſa naiſſante colère ;
Sa main novice imprima ſur ſon front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle ;
Vous l'euſſiez vu l'obſédant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans les mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre et le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Feſait ſon coup ſans ſcandale et ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle et livide,
Et la Malice à l'œil faux et perfide
Guident ſes pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalamment la Volupté le ſuit :
Pour mettre à bout les maris et les belles

De

De traits divers ſes carquois ſont remplis :
Flèches y ſont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y ſont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là mal-feſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon office ;
Et par beſoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouſe ou qu'on n'épouſe pas,
Soit que l'on faſſe ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours affaire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtreſſe,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendreſſe,
N'avait encore aſſervi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le Dieu des amours :
Mais à préſent, père de la triſteſſe,
L'Hymen hélas ! vous a mis ſous ſa loi :
A Cocuage il faut que je m'adreſſe ;
C'eſt le ſeul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

FRERES très-chers, on lit dans Saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu (*a*)
Sur la montagne ; et puis lui dit : Beau ſire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'Etat romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ſerait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arrangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit ſatan : Tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiſſance ;
Je me démets, et tout ſera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,

(*a*) Le jéſuite *Bouhours* ſe ſervit de cette expreſſion, JESUS-CHRIST *fut emporté par le diable ſur la montagne :* c'eſt ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainſi :

Car ſans lui ſaurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jéſus notre bon maître ?

Dit au démon que quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en confcience :
Car il avait appris dans fon enfance
Qu'étant fi riche on fait mal fon falut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus ;
Le pape était un pauvre perfonnage,
Pafteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'efprit malin s'en va droit au faint-père,
Dans fon taudis l'aborde et lui dit : Frère,
Je te ferai, fi tu veux, grand feigneur.
A ce feul mot l'ultramontain pontife
Tombe à fes pieds et lui baife la griffe.
Le farfadet d'un air de fénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez fa faveur.
O papegots ! voilà la belle fource
De tous vos biens, comme favez. Et pour ce
Que le faint-père avait en ce tracas
Baifé l'ergot de meffer Satanas,
Ce fut depuis chofe à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du faint-père.
Ainfi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papifme ont blafonné l'hiftoire ;
Mais ces gens-là fentent bien les fagots :

Et grâce au ciel, je ſuis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.

AVERTISSEMENT.

LES Contes ſuivans, juſqu'à celui qui a pour titre *La Bégueule*, parurent en 1762 ſous le nom de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres petits ouvrages en vers et en proſe. *Catherine Vadé*, couſine de *Guillaume*, en était l'éditeur : nous avons cru devoir conſerver la préface.

PREFACE

DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encore la mort de mon cousin *Guillaume Vadé* qui décéda, comme le sait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole ; je le gardais et lui disais en pleurant : Ah ! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a coûté la vie à votre frère *Antoine*, qui était comme vous une des lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit *Guillaume ;* j'attendais la permission de la sorbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'Etat va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria *Guillaume, Alexandre* et frère *Berthier* sont morts ; *Sémiramis* et *la Fillon*, *Sophocle* et *Danchet* sont en poussière. — Oui, mon cher cousin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public, pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année

paſſée ? ils feſaient les délices de notre famille ; et *Jérôme Carré*, votre couſin iſſu de germain, feſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute à *tout l'univers*, c'eſt-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de ſi hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuſcules puiſſent trouver place, et que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit, tous les jours, tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ſerait toujours beaucoup ; il y a très-peu de perſonnes qui jouiſſent de cet avantage. Le deſtin de la plupart des hommes eſt de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus de bruit ſont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous ſerez diſtingué de la foule, et peut-être même le nom de *Guillaume Vadé*, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paſſer à la dernière poſtérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuſcules* ? Ma couſine, me

dit-il,

dit-il, je crois que le nom de *fadaiſes* eſt le plus convenable ; la plupart des choſes qu'on fait, qu'on dit et qu'on imprime, méritent aſſez ce titre.

J'admirai la modeſtie de mon couſin, et j'en fus extrêmement attendrie. *Jérôme Carré* arriva alors dans la chambre. *Guillaume* fit ſon teſtament, par lequel il me laiſſait maîtreſſe abſolue de ſes manuſcrits. *Jérôme* et moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; et voici la réponſe de *Guillaume*, qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

„ Je ſens bien que n'ayant été élevé dans „ ce monde à aucune des dignités qui „ nourriſſent les grands ſentimens, et qui „ élèvent l'homme au-deſſus de lui-même ; „ n'ayant été ni conſeiller du roi, ni échevin, „ ni marguillier, on me traitera après ma „ mort avec très-peu de cérémonie. On me „ jettera dans les charniers Saint-Innocent, „ et on ne mettra ſur ma foſſe qu'une croix „ de bois qui aura déjà ſervi à d'autres ; „ mais j'ai toujours aimé ſi tendrement ma „ patrie, que j'ai beaucoup de répugnance „ à être enterré dans un cimetière. Il „ eſt certain qu'étant mort de la maladie „ qui m'attaque, je puerai horriblement. „ Cette corruption de tant de corps qu'on

» ensevelit à Paris dans les églises, ou
» auprès des églises, infecte nécessairement
» l'air; et comme dit très-à propos le jeune
» *Ptolomée*, en délibérant s'il recevra *Pompée*
» chez lui :

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

» Cette ridicule et odieuse coutume de
» paver les églises de morts cause dans
» Paris tous les ans des maladies épidé-
» miques, et il n'y a point de défunt qui
» ne contribue plus ou moins à empester
» sa patrie. Les Grecs et les Romains étaient
» bien plus sages que nous : leur sépulture
» était hors des villes, et il y a même
» aujourd'hui plusieurs pays en Europe
» où cette salutaire coutume est établie.
» Quel plaisir ne serait-ce pas pour un bon
» citoyen d'aller engraisser, par exemple,
» la stérile plaine des Sablons, et de contri-
» buer à faire naître des moissons abon-
» dantes ! Les générations deviendraient
» utiles les unes aux autres par ce prudent
» établissement; les villes seraient plus
» saines, les terres plus fécondes. En vérité,
» je ne puis m'empêcher de dire qu'on
» manque de police pour les vivans et
» pour les morts ».

Guillaume parla long-temps ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris ; je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin *Guillaume;* j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère *Antoine*, et quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain, *Jérôme Carré*. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais *Guillaume* n'avait poſſédée dans aucun temps de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement ; je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de *Guillaume;* aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, et *Guillaume* fut inhumé ſans que perſonne en sût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu ; car encore qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, et on négligeait l'auteur ; c'eſt ainſi, (comme dit le divin *Platon*) qu'on ſuce l'orange, et qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les

fruits de l'arbre, et qu'on l'abat enſuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de *Guillaume Vadé*, nous perdîmes notre bon parent et ami *Jérôme Carré*, ſi connu en ſon temps par la comédie de l'*Ecoſſaiſe* qu'il diſait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait *Jérôme* dans les derniers jours de ſa vie : voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère *Giroflée* ſon confeſſeur :

„ Vous ſavez, dit-il, qu'à mon baptême „ on me donna pour patrons S[t] *Jérôme*, „ S[t] *Thomas* et S[t] *Raimond de Pennafort*, et „ que quand j'eus le bonheur de recevoir „ la confirmation, on ajouta à mes trois „ patrons S[t] *Ignace de Loyola*, S[t] *François-* „ *Xavier*, S[t] *François de Borgia* et S[t] *Régis*, „ tous jéſuites, de ſorte que je m'appelle „ *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-* „ *François-Régis Carré*. J'ai cru long-temps „ qu'avec tant de noms je ne pouvais „ manquer de rien ſur terre. Ah! frère „ *Giroflée*, que je me ſuis trompé! il faut „ qu'il en ſoit des patrons comme des valets,

„ plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais „ voyez, s'il vous plaît, quelle eſt ma „ *déconvenue*, (car ce terme eſt très-bon, „ quoi qu'en diſe un poliſſon; *Montagne*, „ *Marot* et pluſieurs auteurs très-facétieux „ en font ſouvent uſage, il eſt même dans „ le dictionnaire de l'académie.) Voici donc „ mon aventure :

„ On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes „ ou jéſuites, pour ce que leur inſtitut eſt „ pernicieux, contraire à tous les droits „ des rois et de la ſociété humaine, &c. &c. „ Or *Ignace de Loyola* ayant créé cet inſtitut „ appelé *Régime*, après s'être fait feſſer au „ collége de Sainte-Barbe, *Xavier*, *François* „ *Borgia*, *Régis*, ayant vécu dans ce régime, „ il eſt clair qu'ils ſont tous également „ répréhenſibles, et que voilà quatre ſaints „ qu'il faut néceſſairement que je donne à „ tous les diables.

„ Cela m'a fait naître quelques ſcrupules „ ſur St *Thomas* et St *Raimond de Pennafort*. „ J'ai lu leurs ouvrages, et j'ai été confondu „ quand j'ai vu dans *Thomas* et dans *Raimond* „ à peu-près les mêmes paroles que dans „ *Buſembaum*. Je me ſuis défait auſſitôt de „ ces deux patrons, et j'ai brûlé leurs „ livres.

„ Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom

„ de *Jérôme ;* mais ce *Jérôme*, le ſeul patron „ qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile „ que les autres; eſt-ce que *Jérôme* n'aurait „ pas de crédit en paradis? J'ai conſulté ſur „ cette affaire un très-ſavant homme; il „ m'a dit que *Jérôme* était le plus colère de „ tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes „ injures au ſaint évêque de Jéruſalem „ *Jean*, et au ſaint prêtre *Rufin ;* que même „ il appela celui-ci *hydre* et *ſcorpion*, et qu'il „ l'inſulta après ſa mort: il m'a montré les „ paſſages. Je me vois obligé de renoncer „ enfin à *Jérôme*, et de m'appeler *Carré* „ tout court, ce qui eſt bien déſagréable „.

C'eſt ainſi que *Carré* dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère *Giroflée*, lequel lui répondit: Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez S[t] *François d'Aſſiſe*. Non, fit *Carré*, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci eſt une affaire ſérieuſe. – Hé bien, prenez S[t] *Dominique*. – Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de ſaint *Bernard ?* – Il a trop perſécuté ce pauvre *Abélard* qui avait plus d'eſprit que lui, et il ſe mêlait de trop d'affaires; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère *Giroflée* lui remontra l'impoffibilité d'être canonifé et ignoré. Il lui donna la lifte de plufieurs autres patrons que notre ami ne connaiffait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque faint qu'il propofait, il demandait quelque chofe pour fon couvent, car il favait que *Carré* avait de l'argent. *Jérôme Carré* lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux.

„ Il y avait autrefois un roi d'Efpagne qui „ avait promis de diftribuer des aumônes „ confidérables à tous les habitans d'auprès „ de Burgos, qui avaient été ruinés par la „ guerre. Ils vinrent aux portes du palais, „ mais les huiffiers ne voulurent les laiffer „ entrer qu'à condition qu'ils partageraient „ avec eux. Le bon homme *Cardéro* fe pré- „ fenta le premier au monarque, fe jeta à „ fes pieds et lui dit : Grand roi, je fupplie „ votre alteffe royale de faire donner à „ chacun de nous cent coups d'étrivières. „ Voilà une plaifante demande, dit le roi; „ pourquoi me faites-vous cette prière? „ C'eft, dit *Cardéro*, que vos gens veulent „ abfolument avoir la moitié de ce que „ vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, „ et fit un préfent confidérable à *Cardéro*. „ De-là vint le proverbe, qu'*il vaut mieux* „ *avoir affaire à* DIEU *qu'à fes faints* „.

C'eſt avcc ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher *Jérôme Carré*, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de *Guillaume;* et je me flatte que meſſieurs les Pariſiens, pour qui *Vadé* et *Carré* ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver alonge la ſoirée,
Après ſouper, pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre et noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom était meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Egliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et ſon chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.

Comme il était affez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde treffe :
Sa taille eft lefte, et fon petit jupon
Laiffe entrevoir fa jambe blanche et fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les faints du paradis.
Un beau bouquet de rofes et de lis
Eft au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point fans en être idolâtre ;
Et de fon teint la fleur et l'incarnat,
De fon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A fon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous fes attraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitife,
Defcend d'un faut, l'accole avec franchife :
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valife ;
C'eft tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eft à vous. C'eft pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. ROBERT preffe la belle,
La fait tomber, et tombe auffitôt qu'elle,
Et la renverfe, et caffe tous fes œufs.
Comme il caffait, fon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la brouffaille.

De Saint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus et trotte à ſon couvent.
Enfin Marthon, rajuſtant ſa coiffure,
Dit à ROBERT : Où ſont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois et confus,
Cherchant en vain ſa bourſe et ſa monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marthon ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et ſurtout point payée.
Le ſage prince à Marthon répondit :
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine;
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue et le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remords ;

Puis il reçut ſa ſentence de mort.
ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais et ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et ſon conſeil
Lorgnaient ROBERT et répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin ſoupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit :
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps déſire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, et ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à ROBERT auſſitôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit ſerment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout penſif.
Comment nommer, diſait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine et ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puiſqu'il faut que je meure,

Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
  Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes feſaient réponſe différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnait.
  Déjà ſept fois l'aſtre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphyr, en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre et ne la touchant pas.
ROBERT approche, et du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparaît, tout fuit.
  Le jour baiſſait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée ;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui ſert de jupon,

Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
  Elle l'accoſte, et d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine:
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
  Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain:
Mon heure arrive, et je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
  La vieille alors lui dit : Ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, et je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant déſiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux

Que vous ferez tout ce que je défire.
Le bon ROBERT le jura, non fans rire.
Ne riez point, rien n'eft plus férieux,
Reprit la vieille ; et les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en préfence
De reine Berthe, et de la cour de France.
Incontinent le confeil affemblé,
La reine affife, et ROBERT appelé,
Je fais, dit-il, votre fecret, Mefdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
N'eft pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreffe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eft-là fon goût, fi j'ai tort qu'on me pende.
  Comme il parlait, tout le confeil conclut
Qu'il parlait jufte et qu'il touchait au but.
ROBERT abfous baifait la main de Berthe,
Quand de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre fans-dent
Criant juftice, et la preffe fendant ;
On lui fait place ; et voici fa harangue :
  O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'efprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfefance,

Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux et ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère;
Vous êtes juſte, et j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marthon:
Je n'ai plus rien, et malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit: Tout vous ſera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés;
Les vingt écus à Marthon la léſée
Sont dus de droit, et pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit: Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même;
C'eſt ſa valeur et ſes grâces que j'aime:
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux:
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe:
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;

Dès

Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front; et d'un ton lamentable
Il s'écriait : Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable ;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit :
Vous le voyez, ô Reine! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts :
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre et plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer : et Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,

Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiffez l'hiftoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Jufqu'à cent ans il careffa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleffe,
N'habitent point fous nos ruftiques toits ;
Le vice fuit où n'eft point la molleffe.
Nous fervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous foutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous fefons de vigoureux foldats :
Et, croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que fi le ciel à mes chaftes défirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins fans les fruits peuvent plaire.
On me verra, jufqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite, en parlant de la forte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à fes attraits ;
De fon ferment la fainteté l'emporte
Sur fon dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre fes bras menée
A fa chaumière, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier fur fon cheval remonte,

Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur et rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.
  Sa tendre épouſe, en trottant avec lui,
Lui rappelait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule ſainte et le céleſte chrême
Dont ce grand roi fut oint dans ſon baptême.
Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens et des réflexions,
Des traits d'eſprit et de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,
Feſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
  L'étrange couple arrive à la chaumière
Que poſſédait l'affreuſe aventurière.
Elle ſe trouſſe et de ſa ſale main,

De ſon époux arrange le feſtin ;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces treteaux :
Du triſte époux les regards ſe baiſsèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans et délicats,
Par des bons mots, qui piquent et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content
Qu'il en ſourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vînt avec elle au lit.
Le déſeſpoir, la fureur le poſsède ;
A cette criſe, il ſouhaite la mort ;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.
  Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible ?

A Rome, on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir et le faire ;
La grâce et moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire ,
Son cœur eſt bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit ?
Ainſi parlant, le bon ROBERT ſe jette,
Froid comme glace , au bord de ſa couchette :
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir ,
Il feint qu'il dort , mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre ,
En le pinçant : Ah ! ROBERT , dormez-vous ?
Charmant ingrat , cher et cruel époux ,
Je ſuis rendue , hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me diſſous , je brûle , je me pâme :
Ah ! le plaiſir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir ſans toi !
Va , je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avait un fonds de complaiſance,
Et de candeur et de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas , dit-il, j'aurais voulu , Madame ,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;

Mais que pourrai-je ! Allez , vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout ,
Avec des ſoins, de l'art et du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante ,
Un peu ridée et même un peu puante ;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit : et ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur ,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon ; convenez-en , mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez , mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière

De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le dieu Mars.
  Tout eſt à vous, ce palais et moi-même;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur:
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
  Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
  O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſecourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer:
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voiſins, et toute la famille,

Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur feſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons et les fées ;
Sous la raiſon les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité ;
Le raiſonner triſtement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

PUISQUE le Dieu du jour, en ſes douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encore aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, et ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat aſſez mince ;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur ;
Tous trois ſe relayaient. On lui feſait accroire

Qu'il

Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour et la terreur :
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, et lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'inſipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.
Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent ;
Emon fut exilé ; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis et ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître et ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, et meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province ;

Elle était dans les pleurs ; Alamon dans l'ennui ;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre , et fon cœur fe fentit.
Il était beau, bien fait , et dans l'âge de plaire.
Son confeffeur madré découvrit le myftère ;
Il en fit un fcrupule à fon fot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux fcélérats , qui tremblaient que leur maître
Ne fe connût un jour, et vînt à les connaître ,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit fon paquet, et le trempa de larmes.
On n'ofait réfifter. Le timide Alamon ,
Vainement attendri , s'arrachait à fes charmes ;
Car fon efprit flottant d'un vain remords touché ,
Commençant à s'ouvrir , n'était point débouché.
Comme elle allait partir , on entend : Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla , San Germano , Mahomet, Jéfus-Chrift.
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban , plein de force et d'audace ,
Suivi de mufulmans , le cimeterre en main ,
Sur des morts entaffés fe frayant un chemin ,
Portant dans le palais le fer avec les flammes ,
Egorgeait les maris , mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent ,
Sans que le miniftère en eût le moindre vent ;

La mort le devançait, et dans Rome la ſainte
Saint Pierre avec ſaint Paul était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala
Pour corriger l'Egliſe envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés:
Tels étaient monſeigneur et ſes référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confeſſeur,
Qui toujours ſe ſignant, et diſant ſes roſaires,
Leur prêchait la conſtance, et ſe mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux et les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature;
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs ainſi que la figure;
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des muſulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses muſcles, énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe.
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.

La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile ;
C'eſt un tourment de plus. Déjà paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regares, et briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main, prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'Amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'ame, et ce regard lui dit :
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit et reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant ſon excellence ;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,

Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs ,
En les feſant attendre , irritaient ſes déſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je ſuis , lui dit Amide , au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour , aux combats ,
Et tout eſt à vos pieds , ou veut être en vos bras ;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe diffère ;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais ,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez , répondit le corſaire ;
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends , dit-elle , la première
Eſt de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Béléventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde , Seigneur , eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière ,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala répliqua : Vos déſirs ſont mes lois.
Ainſi dit , ainſi fait ; le très-indigne prêtre ,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maître ,
Eurent chacun leur doſe , au grand contentement
De tous les priſonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle , il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle ;

Vous avez du courage , Emon vous eſt fidelle ;
Je veux auſſi vous l'être , et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme , et ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon ,
Puiſque vous avez tort demandez-lui pardon ;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie ;
Tout ſera préparé , revenez dans trois jours ,
Hâtez-vous ; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſième journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre , en amours :
Alamon répondit, je vous aime et j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux :
Il avait raſſemblé des amis généreux ,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, et réveille en leur cœur,
Tout eſclaves qu'ils ſont, des ſentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros ſitôt qu'il combattit.
Le turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit
Au moment que le turc, ignorant ſa diſgrâce,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, et ſe mit à ſa place.
  Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,

Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons,
Diſant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels : le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable ! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu :
Je dois tout à ce turc, et tout à ma maîtreſſe :
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe :
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon eſprit et mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe;
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; et ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE,

OU

L'EDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
   Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
   Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médiſante.

Elle avait une fille ; un dix avec un fept
Compofait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis fon baptême eut le nom d'Ifabelle :
Plus fraîche que fa mère, elle était auffi belle ;
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des foins affidus.
Elle avait dérobé cette rofe naiffante
Au fouffle empoifonné d'un monde dangereux :
Les converfations, les fpectacles, les jeux,
Ennemis féduifans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les faints abhorrés,
Etaient dans la maifon des plaifirs ignorés.
Gertrude en fon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour fe recueillir,
Elle allait faintement occuper fon loifir,
Et fefait l'oraifon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un efcalier fecret loin des profanes yeux
Conduifait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous favez qu'en été les ardeurs du foleil
Rendent fouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer fes rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le fommeil.
Ifabelle inquiéte, en fecret agitée,
Et de fes dix-fept ans doucement tourmentée,
Refpirait dans la nuit fous un ombrage frais,
En ignorait l'ufage et s'étendait auprès ;

Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer ;
Ne penſant point encore, et cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de myſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle, entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mère eſt fort contente, et je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente et ſoupire :
André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, et ſa naïveté

Laiſſa parler enfin ſa curioſité.
Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien :
Elle ſe compoſa ; puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choiſi ſaint André.
Je lui ſuis très-dévote ; il m'en fait fort bon gré :
Je l'invoque en ſecret ; j'implore ſes lumières ;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prières ;
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.
A quelque temps de là, certain monſieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enivré.
Gertrude les ſurprit et ſe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage et plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, et renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant ;

On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappela pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIERES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur eſprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on feſait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Conſacrer cet exemple, et chercher à le ſuivre.
Le théâtre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaiſirs du théâtre d'Athène
Etait de couronner, dans des jeux ſolennels,

Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En préfence du peuple on leur rendait juftice.
Ainfi j'ai vu Villars, ainfi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtifan quelquefois cenfura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainfi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout fur fon paffage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
   Au théâtre d'Efchyle, avant que Melpomène
Sur fon cothurne altier vînt parcourir la fcène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour fa maîtreffe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreffe,
Mieux prouvé par les faits fes nobles fentimens,
Se voyait couronné devant toute la Gréce.
Chaque belle plaidait la caufe de fon cœur,
De fon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ferment dans les formes prefcrites,
De ne pas dire un mot qui fentît l'orateur ;
De n'exagérer rien, chofe affez difficile
Aux femmes, aux amans, et même aux avocats.
On nous a confervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loifir de la Gréce tranquille.
C'était, il m'en fouvient, fous l'archonte Eudamas.
   Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone et la trifte Apamis.

Les beaux eſprits de Gréce au ſpectacle accoururent ;
Ils étaient grands parleurs , et pourtant ils ſe turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or Vénus avec ſon fils
Prêtait à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence , Eglé ſimple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a conſacré ſa vie
Aux muſes , aux talens , à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs ;
Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille
Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux ,
Elevé dans ſon art , et qui ſaurait le mieux
Animer ſur la toile et chanter ſur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait ; ſon eſprit ſans culture
Devait , je l'avoûrai , beaucoup à la nature ;
Ingénieux , diſcret , poli ſans compliment ;
Parlant avec juſteſſe , et jamais ſavamment ;
Sans talens, il eſt vrai , mais ſachant s'y connaître.
L'Amour forma ſon cœur , les Grâces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer , mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit !

Quand mon père eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers et ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique ;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier et dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ſes bras.
Un eſclave empreſſé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile auſſitôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je ſemblais reſpirer et parler :
Mon cœur en longs ſoupirs paraiſſait s'exhaler ;

Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie ; et par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit : Elle est à moi !
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de sons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
Il court, il va frapper : je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,

Où

Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne ,
Et qui ſut enchanter nos cœurs et nos eſprits ,
Il combat ſon rival , l'abat et lui pardonne.
Jugez ſi de l'amour il mérite le prix ,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'Amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait ;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.
Téone ſe leva : ſon air et ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure
En vers moins alongés , et d'une autre meſure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds ,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TEONE.

Vous connaiſſez tous Agathon ,
Il eſt plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix eſt tendre , il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon

N'eſt pas ſi longue et ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Auſſitôt que je fus nubile :
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau :
Il laiſſe ma tante, il me happe ;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.
Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée ;
Que de Lydie un armateur,

Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte et mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard et ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſérail.
Je ne crois pas que de ſa vie

Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un férail de Lydie
Je vis mon grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenfer la nouveauté
D'une entreprife fi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux feuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre ;
Et comme vous pouvez penfer,
Des valets on peut fe paffer,
Quand on eft fous les yeux du maître.
Le foir le fatrape amoureux,
Dans mon lit fans cérémonie,
Vint m'expliquer fes tendres vœux.
Il crut pour apaifer fes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut furpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous eft fort à mon gré :
J'aime beaucoup la compagnie ;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jaloufie.
Après fa petite leçon
Qu'il accompagnait de careffes,

Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait ſes promeſſes ;
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon grec d'une main guerrière
Le ſaiſiſſant par la crinière,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
 Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous ſur un eſquif ;
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte, point de langage ;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
 Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance :
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Gréce,
Son vainqueur le mit à rançon ;

Elle fut en ſonnante eſpèce ;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel-eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aiſé , de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux ,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivaient avec art, et ſemblaient négligées.
Le rhythme en eſt facile, il eſt mélodieux ;
L'hexamètre eſt plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,

Lieux fortunés où la Gréce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaiſirs fut apporté ſur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et ſa loi douce et pure
A ſes ſujets n'avaient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes autels ;
Les Dieux ſont bons, les prêtres ſont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir ſes jours au fond de l'eau
Où la Déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelqu'amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer conſtamment ?
Et ſi jamais à la faibleſſe en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal ; mais faut-il qu'on la noye ?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et ſi j'avais beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.

Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.
  Batile et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
  Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour hair, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.
  Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
  On me menait au lieu de mon trépas;

Un

Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
„ Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle. „
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me ſauver la vie.
On l'admirait en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allais le ſuivre ;
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile eſt mort, et c'eſt pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables ;
Que mes ſoupirs, que mes funèbres ſoins
Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocyte,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.

Que cette main qui tremble et qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe :
,, Athène et moi couronnons mon amant. ,,
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.
Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

THELEME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta ,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle et cher amant ,
N'en pouvant vivre ſéparée.
 Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?

N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit : Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde et l'abſtinence.

Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
  A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
  La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux et ſi ſage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
  Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et paſſa vîte :

Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,

Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre.
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
 Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblème,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare (*a*), c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, et cacher ſa vie.

(*a*) On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que *Macare* eſt le Bonheur, & *Thélème* le Déſir ou la Volonté.

AZOLAN, OU LE BENEFICIER.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque et Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu ſeras en exercice;
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Eglife,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penfer faire une fottife.
Monfieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de fa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il fe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien fans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par fon ferment empêché,
Se dit dans le fond de fon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eft chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux efclavage;
La feule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange auffitôt defcendit
Pour lui reprocher fa faibleffe:
Le tendre amant lui répondit:

Voyez ſeulement ma maîtreſſe ;
Vous vous êtes moqué de moi ,
Notre marché fait mon ſupplice;
Je ne veux qu'Amine et ſa foi ,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez , mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put ſe voir et ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer et captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle et guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, et Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en ſon humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts et du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, et fut très-maltraité;

Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printemps,
Elle ne peut jamais faire autre choſe;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaiſances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatyre, et lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-temps,
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour ſon père,
L'autre un ſatyre; et bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DANS fes écrits un fage italien
Dit que le mieux eft l'ennemi du bien;
Non qu'on ne puiffe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en fcience;
Cherchons le mieux fur ces chapitres-là:
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans fon état, heureux qui peut fe plaire,
Vivre à fa place, et garder ce qu'il a!
 La belle Arsène en eft la preuve claire.
Elle était jeune; elle avait à Paris
Un tendre époux empreffé de complaire
A fon caprice, et fouffrant fon mépris.
L'oncle, la fœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux efprits;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient;
Beaucoup d'aifance, une affez bonne chère;
Les paffe-temps que nos gens connaiffaient,
Jeu, bal, fpectacles et foupers agréables
Rendaient fes jours à peu-près tolérables:
Car vous favez que le bonheur parfait
Eft inconnu; pour l'homme il n'eft pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De fes plaifirs. Son fuperbe dégoût

Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appelait la belle impertinente.
 Or admirez la faiblesse des gens.
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisans,
D'apprivoiser son humeur méprisante;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on fesait.
Pour ses amans encor plus intraitable;
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable:
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste,
Tout prit parti; seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste:
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.
 La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De la filleule, et lui disait: „ Arsène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans?
„ As-tu des goûts et des amusemens?
„ Tu dois mener une assez douce vie. „

L'autre en deux mots répondait : je m'ennuie.
„ C'eſt un grand mal, dit la fée, et je croi
„ Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi. „
Arsène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
„ Je veux aller à la ſphère divine :
„ Faites-moi voir votre beau paradis ;
„ Je ne ſaurais ſupporter ma famille
„ Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
„ Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
„ Me trouver bien que dans votre palais ;
„ C'eſt un goût vif dont je me ſens coiffée. „
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille et leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne et qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : „ Voilà votre maiſon ;

„ Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
„ Commandez-y. Toute ma nation
„ Obéira ſans aucune réplique.
„ J'ai quatre mots à dire en Amérique,
„ Il faut que j'aille y faire quelques tours :
„ Je reviendrai vers vous en peu de jours.
„ J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
„ Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite. „
Aline part. La belle en liberté
Reſte et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats ſont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes ;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un reſſort divin,
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,

Ont

Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché, par le plus beau des Dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul Amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arsène eſt encor mieux ſervie ;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie ;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour ;
Elle avait tout, mais il manquait l'Amour.
On lui donna le ſoir une muſique
Dont les accords et les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames ;
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi, dit-elle, a penſé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine ;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend :
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir ;
Je les mépriſe et je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable ;

Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triſte et fatigant;
Le lendemain lui fut inſupportable.
Je me ſouviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaiſans.
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que, déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui feſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une brèche
A certain mur; et ſemblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, et vous franchit le parc.
Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis;
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſottiſes.
La nuit venait; et déjà ſes mains griſes

Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiſeaux,
Les hurlemens des ours et des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle aventurière !
Dans ſa détreſſe elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier,
Tout en ſifflant, retrouver ſa chaumière.
„ Qui que tu ſois, lui dit la beauté fière,
„ Vois en pitié le malheur qui me ſuit ;
„ Car je ne ſais où coucher cette nuit. „
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.
Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de criſe,
„ Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon ?
„ Je ſuis encor très-loin de ma maiſon.
„ Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
„ On recevra ſa petite perſonne
„ Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
„ Toute françaiſe, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
„ Je n'ai qu'un lit ; c'eſt aſſez pour nous deux „.
Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,

Ferme l'accès à toute repartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuffoquée ; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Préſente à tout, elle était à l'écart.
„ Vous voyez bien, dit-elle à ſa filleule,
„ Que vous étiez une franche bégueule.
„ Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
„ Que de quitter le bien pour être mieux. „

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, et ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur ? . . . qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente ; et prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN (1).

Chloé, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'eſt de vous qu'elle prit leçon ;
Mais elle eſt loin de ſon modèle.
Votre ſort eſt plus ſingulier ;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choiſi qu'elle.

LES FINANCES.

1775.

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laſſé des contre-temps d'une vie inquiéte,
Tranſplanta ſa famille au pays champenois :
Il avait près de Rheims une obſcure retraite;
Son plus clair revenu conſiſtait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait ſa cave et ſon ménage,
Il fut dans ſa maiſon viſité d'un voiſin,
Qui parut à ſes yeux le ſeigneur du village :

(1) Jolie génevoiſe qui, après avoir fait divorce avec *Rillet* ſon mari, homme d'eſprit, mais un peu bizarre, avait épouſé M. de *Florian*, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de *Voltaire*.

Cet homme était ſuivi de brillans eſtafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de ſon cru prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le ſeigneur
Qui feſait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je ſuis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles*....
Ah! pardon, Monſeigneur! Quoi, vous *aidez* le roi?...
Oui, l'ami.... Je révère un ſi ſublime emploi:
Le mot d'*aide* s'entend: *gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot?... D'un juif appelé *Gabelus*....(*a*)
Ah, d'un juif! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me ſont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien:
La première eſt au roi, qui n'en retire rien;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (*b*)
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, et j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment

Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :
Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du *domaine* royal je suis le *contrôleur* :
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*c*)
Aussitôt ces messieurs, discrétement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespère;
Le maître est interdit; la fille est toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, et défend la maison :
On les prend, on les lie, on les mène en prison;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*d*)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.

La pauvre mère expire en embraſſant ſon fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.
C'eſt ainſi qu'on *travaille un royaume en finance.*

NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le juif *Gabelus* qui eut des affaires d'argent avec le bon homme *Tobie :* et pluſieurs doctes très-ſenſés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle ;* car on ſait que c'eſt de l'hébreu que vient le français.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de ſel pour les ſaler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende, et on vend ſes meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent ſuivant cette évaluation, impoſent une amende exceſſive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

(*d*) L'aventure eſt arrivée à la famille d'*Antoine Fuſigat.*

SESOSTRIS.

SESOSTRIS.

Vous le ſavez, chaque homme a ſon génie
Pour l'éclairer et pour guider ſes pas
Dans les ſentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne ſe montre pas,
Mais en ſecret il nous tient compagnie.
On ſait auſſi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous ſommes;
Ils converſaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, ſurtout avec les rois.
Près de Memphis, ſur la rive féconde
Qu'en tous les temps, ſous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embellit de ſon onde,
Un ſoir au frais le jeune Séſoſtris
Se promenait loin de ſes favoris,
Avec ſon ange; et lui diſait: Mon Maître,
Me voilà roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai déſir de mériter de l'être:
Comment m'y prendre? Alors ſon directeur
Dit: Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Oſiris fonda la belle enceinte;
Vous l'apprendrez. Docile à ſes avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'eſpèce différente;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux ſourire, aux regards enchanteurs,
Languiſſamment couchée entre des fleurs,

D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaiſir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois aſſiſtans,
Secs, décharnés, pâles et chancelans.
Le roi demande à ſon guide fidelle
Quelle eſt la nymphe et ſi tendre et ſi belle,
Et que font là ces trois vilaines gens?
Son compagnon lui répondit : Mon Prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, et c'eſt la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent ſouvent après leur ſouveraine ;
C'eſt le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaiſir.
L'égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triſte vérité.
Ami, dit-il, daignez auſſi m'apprendre
Quelle eſt plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la ſérénité
Me plaît aſſez. Je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt occupée.
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein
Eſt une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix, tout brillant de clarté ;

Sur le fronton de l'augufte portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité.*
Y puis-je entrer ? L'entreprife eft pénible,
Repartit l'ange ; on a fouvent tenté
D'y parvenir, mais on s'eft rebuté.
Cette beauté, qui vous femble inflexible,
Peut quelquefois fe laiffer enflammer.
La Volupté, plus douce et plus fenfible,
A plus d'attraits ; l'autre fait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un efprit jufte, un cœur pur et fidelle :
C'eft la Sageffe. Et ce brillant féjour
Qu'on vient d'ouvrir, eft celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire,
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeffes ;
Vous ne pouvez les fervir à la fois.
Le jeune roi lui dit : J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreffes.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux :
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baifers en paffant ;
Mais il donna fon cœur à la feconde.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE. (1)

A MADAME ARNANCHE.

1776.

Vous demandez, madame ARNANCHE,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe ; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,

(1) La première édition de ce conte parut ſous le nom de M. de *la Viſclède*, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille ;* il était ſuivi d'une lettre en proſe ſous le même nom ; on la trouvera dans cette édition parmi les ouvrages de littérature.

Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire :
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe et ſon verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.
Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène et ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatifme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et foupçonné de janfénifme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, fervaient le prochain,
Evitaient la fainéantife,
Fuyaient les plaifirs, les amans ;
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'églife.

Alcithoé dit à fes fœurs :
Travaillons et fefons l'aumône ;
Monfieur le curé dans fon prône
Donne-t-il des confeils meilleurs ?
Filons, et laiffons la canaille
Chanter des verfets ennuyeux ;
Quiconque eft honnête et travaille
Ne faurait offenfer les Dieux.
Filons, fi vous voulez m'en croire ;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiftoire
En fefant tourner fes fufeaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raifon,
Et leur fœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon :

Le travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde;
Il eſt l'ame de tout: c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air et la terre et l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin ſon immenſe carrière:
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur et d'or
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'aventurière
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,

Mars confolait fa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari méprifé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que folide,
Il façonne un réfeau que rien ne peut brifer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laffe de fes plaifirs il la voit repofer
Entre les bras de Mars ; et d'une main timide
Il vous tend fon lacet fur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux.
Il court vîte au foleil conter fon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens et vois ma parjure.
Cependant que Phofphore au bord de l'Orient
Au-devant de fon char ne paraît point encore,
Et qu'en verfant des pleurs la diligente Aurore
Quitte fon vieil époux pour fon nouvel amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon eft malin,
Il rend avec plaifir ce fervice à Vulcain;
En petits vers galans fa difgrâce il raconte,
Il affemble en chantant tout le confeil divin.
Mars fe réveille au bruit auffi-bien que fa belle;
Ce Dieu très-ès-honté ne fe dérangea pas;
Il tint fans s'étonner Vénus entre fes bras,
Lui donnant cent baifers qui font rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.

On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit : Bon homme, attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcithoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé ;*
Il s'enivre, il eſt en délire ;
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à ſa ſœur répondit :
La populace eſt la plus forte ;
Je crains ces dévots, et fais bien ;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte ;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte ;
Pourrez-vous écouter le mien ?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur ;
Mais on les paſſe, on les ſouffre ; et la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.

Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte;
Le changement ne lui déplaifait pas.
Elle trouva devers la Paleftine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les rofes et les lis,
Les yeux brillans, la taille noble et fine,
Tout lui plaifait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainfi qu'on nous l'attefte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun fait combien il en tenait.
Son origine était toute célefte;
Il était né des plaifirs d'un incefte.
Son père était fon aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de fa fille Myrrha;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer fa généalogie;
J'aime à m'inftruire, et c'eft un grand bonheur
D'être favante en la théologie.
Mars fut jaloux de fon charmant rival;
Il le furprit avec fa Cythérée
Le nez collé fur fa bouche facrée,
Fefant des Dieux. Mars eft un peu brutal;
Il prit fa lance, et d'un coup déteftable,
Il tranfperça ce jeune homme adorable,

De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire ; et j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainſi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes ſœurs,
Qu'en penſez-vous ? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule ?
Non, dit Climène, et puiſqu'il était né,
C'eſt à mourir qu'il était deſtiné :
Je le plains fort, ſa mort paraît trop prompte :
Mais pourſuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raiſonner
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et ſentir,
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.
Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre ;
Ma chère ſœur, quelle idée eſt la vôtre ?
Reſſuſciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe ;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,

Et vers le Nil, où le peuple en danſant,
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux et les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté ;
On vous l'enterre avec ſolennité ;
Six jours entiers l'enfer eſt ſa demeure ;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit ;
Dans ces ſix jours chacun gémit et pleure,
Mais le ſeptième il reſſuſcite ; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change ;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mélange.

De la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des ſornettes,
De faire des romans ou l'hiſtoire du jour,
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la diſait avec ſimplicité ;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'encyclopédie.

Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours :
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſtères ;
Si nous n'en croyons rien, que nous ſert d'en parler ?

Un mot devrait ſuffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos Dieux ;
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi ſa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'eſprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins et prêtres
Se ſont moqués de nous dans leur fatras obſcur ;
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un eſprit de Python,
Qui renoncent à leur raiſon
Pour prédire des choſes faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous faſſe nos enfans ;
Je ne crois point la guerre des géans :
Je ne crois point du tout à la priſon profonde
D'un rival de Dieu même en ſon temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embraſé ce monde
Que ſon grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles

Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point... La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant:
Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en fesant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête;
Je vous change en chauve-souris.

Aussitôt de nos trois recluses
Chaque membre se raccourcit;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde;
On connut qu'il est dans ce monde

Trop dangereux d'avoir raifon.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par paffe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gofiers aboyant à la fois ;
Il me fallut traverfer trois rivières ;
On me montra les trois fœurs filandières,
Qui font le fort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges fournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geolières des diables ;
Car, Dieu merci, tout fe fefait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue ;
Je frémiffais à la fombre étendue
Du vafte abyme où des efprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie

Des puiſſans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accuſais, lorſqu'un heureux génie
Me conduiſit aux champs élyſiens,
Au doux ſéjour de la paix éternelle,
Et des plaiſirs qui, dit-on, ſont nés d'elle.
On me montra, ſous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont verſés ſur la race mortelle,
Et qui pourtant n'exiſtèrent jamais :
Le grand Bacchus, digne en tout de ſon père;
Bellérophon, vainqueur de la chimère;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les temps tout pays eut ſes ſaints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Elyſée et ſa froide beauté
M'avaient auſſi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé:
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé....
Si fait, je parle; on m'invoque et j'inſpire

Tous

Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras. . . .
Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne et mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il eſt né.

S A T I R E S.

LA CREPINADE. (1)

Le Diable un jour ſe trouvant de loiſir,
Dit : Je voudrais former à mon plaiſir
Quelque animal dont l'ame et la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'eſprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit : il prend une argile enſoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée;
Il en modèle un chef-d'œuvre naiſſant,
Pétrit ſon homme, et rit en pétriſſant.
D'abord il met ſur une tête immonde
Certain poil roux que l'on ſent à la ronde;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai caſque de damné;
Un ſourcil blanc cache un œil ſombre et louche;
Sous un nez large il tord ſa laide bouche.
Satan lui donne un ris ſardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la baſtonnade;
Puis il lui ſouffle un eſprit impoſteur,
Traître et rampant, ſatirique et flatteur;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan conſidéra
Ce beau garçon, le baiſa, l'admira;

Endoctrina, gouverna ſon ouaille,
Puis dit à tous : Il eſt temps qu'il rimaille.
Auſſitôt fait, l'animal rimailla,
Monta ſa vielle, et Rabelais pilla ;
Il griffonna des *ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *aïeux chimériques ;*
Dans les cafés il fit le bel-eſprit ;
Il nous chanta Sodome et JESUS-CHRIST ;
Il fut ſifflé, battu pour ſon mérite,
Puis fut errant, puis ſe fit hypocrite :
Et pour finir, à ſon père il alla ;
Qu'il y demeure. Or je veux ſur cela
Donner au Diable un conſeil ſalutaire :
Monſieur Satan, lorſque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre-humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'eſt le tout d'envoyer ſon ſemblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous ſervant trop, vous a ſervi fort mal ;
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

NOTE.

(1) *J. B. Rouſſeau* avait fait une ſatire intitulée *la Baronade*, contre le baron de *Breteuil* ſon bienfaiteur, dont il avait été le ſecrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de *Voltaire* que par zèle pour la religion ; hypocriſie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuſes, et banni pour crime de ſubornation. Ces circonſtances rendent cette ſatire excuſable ; l'ingratitude et l'hypocriſie doivent être traitées ſans ménagement.

LE MONDAIN.

1736.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LE MONDAIN, &c.

Ces deux ouvrages ont attiré à M. de *Voltaire* les reproches non-ſeulement des dévots, mais de pluſieurs philoſophes auſtères et reſpectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'eſt qu'une inſolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maiſon un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuſe.

Les reproches des philoſophes méritent une réponſe plus grave. Toute grande ſociété eſt fondée ſur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la compoſent ſont intéreſſés à multiplier les productions de la terre et celles des arts; c'eſt-à-dire autant qu'ils peuvent compter ſur la libre jouiſſance de ce qu'ils acquièrent par leur induſtrie; ſans cela les hommes, bornés au ſimple néceſſaire, ſont expoſés à en manquer.

D'ailleurs l'efpèce humaine tend naturellement à fe multiplier; puifqu'un homme et une femme qui ont de quoi fe nourrir, et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui font néceffaires pour les remplacer. Ainfi toute peuplade qui n'augmente point fouffre ; et l'on fait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puiffent acquérir en propriété plus que le néceffaire, et que cette propriété foit refpectée, pour que la fociété foit floriffante. L'inégalité des fortunes, et par conféquent le luxe, y eft donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité eft grande, plus la fociété eft heureufe. Il faut donc que les lois, en laiffant à chacun la liberté d'acquérir des richeffes et de jouir de celles qu'il pofsède, tendent à diminuer l'inégalité : mais fi elles établiffent le partage égal des fucceffions ; fi elles n'étendent point trop la permiffion de tefter ; fi elles laiffent au commerce, aux profeffions de l'induftrie toute leur liberté naturelle ; fi une adminiftration fimple d'impôts rend impoffibles les grandes fortunes de finance ; fi aucune

grande place n'eſt ni héréditaire ni lucrative, dès-lors il ne peut s'établir une grande inégalité ; en ſorte que l'intérêt de la proſpérité publique eſt ici d'accord avec la raiſon, la nature et la juſtice.

Si l'on ſuppoſe une grande inégalité établie, le luxe n'eſt point un mal ; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en feſant vivre le pauvre aux dépens des fantaiſies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourriſſe des doreurs, des brodeuſes ou des peintres, que s'il employait ſon ſuperflu, comme les anciens Romains, à ſe faire des créatures, ou bien comme nos anciens ſeigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe ; elle n'exiſte que parce qu'un individu de l'eſpèce humaine en peut acheter ou ſoumettre un autre.

Il eſt vrai que le luxe le plus innocent, celui qui conſiſte à jouir des délices de la vie, amollit les ames, et en leur rendant une grande fortune néceſſaire, les diſpoſe à la corruption ; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de

fortune, dans un pays où les délices ſont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes ſi fréquens dans les ſiècles de barbarie.

Il n'eſt donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe ; c'eſt de détruire l'inégalité des fortunes par les lois ſages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera ſans que l'induſtrie y perde rien ; les mœurs ſeront moins corrompues ; les ames pourront être fortes ſans être féroces.

Les philoſophes qui ont regardé le luxe comme la ſource des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cauſe ; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la ſource de la richeſſe réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de ſanté un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeſte.

C'eſt ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de *Voltaire;* erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés ſur la politique, qu'il y eût en France quand il compoſa cette ſatire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui ſe borne à prétendre que les commodités de la vie ſont une bonne choſe, cela eſt vrai, pourvu qu'on ſoit sûr de les

conſerver, et qu'on n'en jouiſſe point aux dépens d'autrui.

Il n'eſt pas moins vrai que la frugalité, qu'on a priſe pour une vertu, n'a été ſouvent que l'effet du défaut d'induſtrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie pouſſent au moins auſſi loin que les ſtoïciens.

Les conſeils que donne *Mentor* à *Idoménée*, quoique inſpirés par un ſentiment vertueux, ne feraient guère praticables, ſurtout dans une grande ſociété : et il faut avouer que cette diviſion des citoyens en claſſes, diſtinguées entre elles par les habits, n'eſt d'une politique ni bien profonde ni bien ſolide.

Les progrès de l'induſtrie, il faut en convenir, ont contribué ſinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes ; et l'opinion que le ſiècle où a vécu M. de *Voltaire* valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'eſt point particulière à cet illuſtre philoſophe : elle eſt celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainſi, en ayant égard à l'eſpèce d'exagération que permet la poëſie, ſurtout dans un ouvrage de plaiſanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave ; et moins

qu'aucun autre celui de dureté ou de perſonnalité que leur a fait *J. J. Rouſſeau :* car c'eſt préciſément parce que le commerce, l'induſtrie, le luxe lient entre eux les nations et les états de la ſociété, adouciſſent les hommes, et font aimer la paix, que M. de *Voltaire* en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchiſe que la vie d'un *honnête homme*, peinte dans *le Mondain*, eſt celle d'un ſibarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même ſans avoir aucun vice, qu'un homme auſſi mépriſable qu'ennuyé ; mais il eſt aiſé de voir que c'eſt une pure plaiſanterie. Un homme qui, pendant ſoixante et dix ans n'a point peut-être paſſé un ſeul jour ſans écrire ou ſans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie conſumée dans de vains plaiſirs ? Il a voulu dire ſeulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, eſt moins criminelle et moins mépriſable qu'une vie auſtère employée dans l'intrigue, ſouillée par les ruſes de l'hypocriſie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN. (*a*)

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or et le règne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens ;
Moi je rends grâce à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs :
Ce temps profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens :
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde
Et des beſoins et des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre et les tréſors de l'onde,
Leurs habitans et les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon temps que ce ſiècle de fer !
Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire,
A réuni l'un et l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,

De nouveaux biens, nés aux ſources du Gange ;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des muſulmans,
Nos vins de France enivrent les ſultans ?
Quand la nature était dans ſon enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant ni le *tien* ni le *mien* :
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien ;
Ils étaient nus, et c'eſt choſe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah ! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouſſe ou la ſéve
Ne gratta point le triſte goſier d'Eve ;
La ſoie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquait l'induſtrie et l'aiſance ;
Eſt-ce vertu ? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que feſais-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain ?
Caraiſſais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux

N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
  Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrège et du ſavant Pouſſin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt Bouchardon (*c*) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain. (*d*)
Des Gobelins l'aiguille et la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſalon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,

Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée et moitié transparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous
Chez Camargot, chez Gaussin, chez Julie;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Eglé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres défirs,
D'autres foupers et de nouveaux plaifirs.
Or maintenant, monfieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triftement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abftinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance :
J'admire fort votre ftyle flatteur,
Et votre profe, encor qu'un peu traînante ;
Mais, mon ami, je confens de grand cœur
D'être feffé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le Diable et la pomme,
C'eft bien en vain que triftement féduits,
Huet, Calmet, dans leur favante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terreftre eft où je fuis. (*e*)

NOTES.

(*a*) Cette pièce eſt de 1736. C'eſt un badinage dont le fond eſt très-philoſophique et très-utile : ſon utilité ſe trouve expliquée dans la pièce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de M. de *Melon* à madame la comteſſe de *Verrue*.

(*b*) Auteur du *Cuiſinier Français*.

(*c*) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les deſſins et les ouvrages ſont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'Alzire. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaiſanterie du Mondain à un prêtre nommé *Couturier*, qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de *Fleuri*. *Desfontaines* falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, et l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſile qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de *Voltaire*.

LETTRE (*a*)

DE M. DE MELON,

ci-devant ſecrétaire du régent du royaume,

A MADAME

LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, Madame, l'ingénieuſe Apologie du luxe ; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Eſſai politique ſur le commerce*, combien ce goût des beaux arts, et cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand Etat, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce et pour le maintien de l'induſtrie ; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736.

vous donnez aux arts (*b*) ? Que l'on ceſſe d'aimer les tableaux, les eſtampes, les curioſités en toute ſorte de genre ; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il eſt bon que dans un canton ſuiſſe on faſſe des lois ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient beſoin d'une extrême frugalité ; mais à préſent que c'eſt la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a beſoin de luxe, &c.

(*b*) Madame la comteſſe de *Verrue*, mère de madame la princeſſe de *Carignan*, dépenſait cent mille francs par an en curioſités : elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle raſſemblait chez elle une ſociété de philoſophes, auxquels elle fit des legs par ſon teſtament. Elle mourut avec la fermeté et la ſimplicité de la philoſophie la plus intrépide.

L E T T R E

A M. LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARECHAL GENERAL. (*a*)

VOICI, monfieur le Comte, la Défenfe du Mondain ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-feulement comme à un Mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philofophe, qui fait coucher au bivouac auffi leftement que dans le lit magnifique de la plus belle de fes maîtreffes, et tantôt faire un fouper de *Lucullus*, tantôt un fouper de houffard.

Omnis Ariftippum decuit color et ftatus et res.

Je vous cite *Horace* qui vivait dans le fiècle du plus grand luxe et des plaifirs les plus raffinés ; il fe contentait de deux demoifelles ou de l'équivalent, et foûvent il ne fe fefait fervir à table que par trois laquais ; *cœna miniftratur pueris tribus.* Les poëtes de ce temps-ci fous un *Mécène* tel que le cardinal de *Fleuri*, font encore plus modeftes.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de *Saxe*.

Oui, je ſuis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puiſſans ;
Il encourage les talens,
Il eſt la gloire d'un empire.

Il reſſemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'uſage :
Le plaiſir ſied très-bien au ſage ;
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence
Sait mal goûter la volupté ;
Et qui craint trop la pauvreté
N'eſt pas digne de l'opulence.

DEFENSE

DEFENSE DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un trifte hafard,
J'étais affis près d'un maître cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer ; et moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné. —
Damné ! comment? pourquoi? — Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivreffe,
Prêchant le luxe, et vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphèmes maudits !
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre mufe pollue
Sera rôtie, et c'eft chofe conclue.

Dísant ces mots, ſon goſier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait ſon teint;
Lors je lui dis: Pour Dieu, monſieur le ſaint,
Quel eſt ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? — Il vient de Canarie:
C'eſt un nectar, un breuvage d'élu;
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il ſoit bu.
— Et ce café, dont, après cinq ſervices,
Votre eſtomac goûte encor les délices?
— Par le Seigneur il me fut deſtiné. —
Bon: mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induſtrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte et diaprée:
Cet argent fin, ciſelé, godronné,
En plat, en vaſe, en ſoucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potoſe, au ſein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous inſultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuiſé pour vous plaire.

O faux dévot, véritable mondain,
Connaiſſez-vous ; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſurtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer ;
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement et l'amour des naïades ;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant ;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;
La terre en eſt plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée, et la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des grands :
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denys d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,

Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des confuls en *us;*
Béchaient la terre au milieu des alarmes ;
Qu'ils maniaient la charrue et les armes ;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur. —
C'eft fort bien dit, mes maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiftoire.
Mais, dites-moi, fi les Dieux par hafard
Fefaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer fa terre ?
L'augufte Rome, avec tout fon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eft Auteuil.
Quand ces enfans de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré fignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*a*) pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois ; il fut d'or fous Luculle.
N'allez donc pas, avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
   Oh, que Colbert était un efprit fage !
Certain butor confeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induftrieux.

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Du conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le miniſtre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos arts il agrandit la ſource;
Et du Midi, du Levant et de l'Ourſe,
Nos fiers voiſins de nos progrès jaloux,
Payaient l'eſprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin ni Rome;
C'eſt Salomon, ce ſage fortuné,
Roi philoſophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cédre juſqu'à l'herbe:
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe?
Il feſait naître au gré de ſes déſirs
L'argent et l'or, mais ſurtout les plaiſirs.
Mille beautés ſervaient à ſon uſage; —
Mille? — On le dit, c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, et c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni roi.
Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;
Et tout chacun préſent à cette fête
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouiſſance
Des plaiſirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Eſt de modérer ſes vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaiſirs dans l'âge tendre
S'empreſſent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut ſavoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Paſſez du fracas des cours
A la douce ſolitude :
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraſſés
Ne volent point empreſſés
Vers les biens que la fortune

Trop loin de vous a placés :
Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas.
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons ;
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidelle
Module ſes doux concerts.
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi ;
On voit ſouvent plus d'un roi

Que la trifteffe environne ;
Les brillans de la couronne
Ne fauvent point de l'ennui :
Ses valets de pied, fes pages,
Jeunes, indifcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeffe et la bergère
Soupirent également ;
Et fi leur ame diffère,
C'eft en un point feulement.
Philis a plus de tendreffe,
Philis aime conftamment
Et bien mieux que fon alteffe. . . .
Ah, madame la princeffe,
Comme je facrifîrais
Tous vos auguftes attraits
Aux larmes de ma maîtreffe !
Un deftin trop rigoureux
A mes tranfports amoureux
Ravit cet objet aimable ;
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis font heureux,
Je ferai moins miférable.

LE

LE
PAUVRE DIABLE,
OUVRAGE EN VERS AISÉS
DE FEU M. VADÉ;
MIS EN LUMIERE

Par CATHERINE VADÉ, sa cousine.

1758.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

COMME il eſt parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon couſin *Vadé*, je vous le dédie. C'eſt mon *vade mecum ;* vous direz ſans doute *vade retrò;* et vous trouverez dans l'œuvre de mon couſin pluſieurs paſſages contre l'Etat, contre la religion, les mœurs, &c.; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon couſin *Vadé*.

Faites l'analyſe de l'ouvrage ; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en ſouvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* (*) que vous êtes un des plus abſurdes barbouilleurs de papier qui ſe ſoient jamais mêlés de raiſonner; ainſi perſonne n'eſt plus en droit que vous d'obtenir, par vos raiſonnemens et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme ſi c'était un mandement, ou le nouveau Teſtament de frère *Berruyer*.

(*) *Abraham Chaumeix* avait fait un livre intitulé, *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, &c.

N 2

Continuez de faire honneur à votre ſiècle, ainſi que tous les perſonnages dont il eſt queſtion dans ce livret que je vous préſente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques; 27 mars 1758.

LE PAUVRE DIABLE. (*a*)

QUEL parti prendre ? où ſuis-je, et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin, de grâce, inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire et ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct ; bien ſavoir ce qu'on aime ;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A diſparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'eſt plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,

Plus on en tue, et plus il s'en préfente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francomtois,
En botte, en guêtre, et furtout en guenille,
Tous affiégeant la porte de Cremille, (*b*)
Pour obtenir des maîtres de leur fort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreffée,
J'allai montrer ma mine embarraffée ;
Mais un commis, me prenant pour un fot,
Me rit au nez, fans me répondre un mot,
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiftrature.
— Eh bien, la robe eft un métier prudent ;
Et cet air gauche, et ce front de pédant
Pourront encor paffer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleufes têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eft fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs font fondés fur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eft rien, que de rien ne vient rien.
Du genre-humain connais quelle eft la trempe ;
Avec de l'or je te fais préfident,

Fermier du roi, confeiller, intendant,
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
— Hélas! Monfieur, déjà je rampe affez.
Ce fol efpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains défirs pour jamais font paffés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craffe tiré;
Et dans la craffe en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'efpoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rafé, barbu, chauffé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître eft mon tombeau,
J'y vais defcendre; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des foucis c'eft l'éternel afile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la Difcorde y nourrit fes ferpens;
Que ce n'eft plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le fcapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages fans bornes.
Du vil berceau de fon illufion,
La France arrive à l'âge de raifon;
Et les enfans de François et d'Ignace,
Bien reconnus, font remis à leur place.

Nous fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître :
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a béché :
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'est le cheval ; un Pequet, un Pleneuf, (*c*)
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O Ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.

Que fesais-tu fur le Parnaffe ? — Hélas !
Dans mon grenier , entre deux fales draps ,
Je célébrais les faveurs de Glycère ,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma trifte voix chantait d'un gofier fec
Le vin mouffeux , le frontignan , le grec ,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas , paffant le jour au lit ,
Sans couverture , ainfi que fans habit ,
Je fredonnais des vers fur la pareffe ,
D'après Chaulieu je vantais la molleffe.
Enfin un jour qu'un furtout emprunté
Vêtit à cru ma trifte nudité,
Après midi , dans l'antre de Procope ,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin , penfif et confterné ,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné ,
Je m'accoftai d'un homme à lourde mine,
Qui fur fa plume a fondé fa cuifine ,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon ,
De Loyola chaffé pour fes fredaines ,
Vermiffeau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout fens de fon extraction ,
Lâche Zoïle , autrefois laid giton :
Cet animal fe nommait Jean Fréron. (*d*)
J'étais tout neuf , j'étais jeune , fincère,
Et j'ignorais fon naturel félon ;
Je m'engageai , fous l'efpoir d'un falaire ,

A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire;
Je critiquai, ſans eſprit et ſans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (*e*)
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe;
Je lui contai tous les tours du croquant:

Mon cher pays, ſecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas ſeront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques ſacrés;
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd; la ſcène eſt en Afrique; (*f*)
A la Clairon vous la préſenterez;
C'eſt un tréſor: allez et proſpérez.
Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe et grêle
Le triſte drame écrit pour la Denèle. (*g*)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La d'Angeville eſt plaiſante et moqueuſe;
Elle riait: Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
De vers, de proſe et de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un café,
Greſſet doué du double privilége (*h*)

D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot; long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, et je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit personnage;

Au peu d'eſprit que le bon homme avait,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer:
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.
— Eh bien; mon fils, je ne te blâme pas.
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans ſon jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant.

Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite ?
— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait ſans vie étendre ſur la place ;
On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant ! ſon malheur m'intéreſſe ;
Il eſt naïf. Allons, pourſuis le fil
De tes récits : ce logis quel eſt-il ?
— Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai long-temps inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblait ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes, (*k*)
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre temps.
Miſſel en main, la cohorte infernale
Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent ;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabbat.
Un gros rabbin de cette ſynagogue,

Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos:
» J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains,
» Mais notre sort est toujours dans nos mains.
» Je me suis fait auteur, disant la messe,
» Persécuteur, délateur, espion;
» Chez les dévots je forme des cabales:
» Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
» Pour les combattre et pour me faire un nom,
» Pieusement semant la zizanie,
» Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art est assez bon;
» Suis comme moi les méchans à la piste;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
» Au géomètre; et surtout prouve bien
» Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien:
» Du rigorisme embouche la trompette;
» Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,

Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait ; ſi ta tête eſt légère,
Je m'aperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon deſtin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends ſoudain qu'un oncle trépaſſé,
Vieux janſéniſte et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab inteſtat malgré lui m'a laiſſé
D'argent comptant un immenſe héritage.
Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décraſſe ; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois ;
Etre officier, ſignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoſſer la ſoutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'eſprit alors, et tous mes vers

Ont

Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je ſuis aimé des dames que je ſers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propoſe un très-bon mariage ;
Mais les conſeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſait à ce tripot lubrique,
Que de l'Egliſe un miniſtre impudique
(Dont Marion fut ſervie aſſez mal) (*m*)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle ;
Je prodiguais les vers et les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduiſais ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, aſile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (*n*)
Quel beau vernis brillait ſur ſa voiture !
Un petit peigne orné de diamans
De ſon chignon ſurmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tiſſut ſes vêtemens ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche et ferme, autant qu'égale,

S'embelliſſait dans des eaux de jaſmin.
A ſon ſouper un ſurtout de Germain
Et trente plats chargeaient ſa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous diſe ;
Je payai cher ma brillante ſottiſe,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
    Voilà mon ſort, il faut que je l'avoue.
Conſeillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit ſans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, ſoi-diſant beaux-eſprits,
Qui diſſertant ſur les pièces nouvelles,
En font encor de plus ſifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légère eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie :
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure

Prendre à genoux la forme et la mefure,
Que le métier de tes obfcurs Frérons.
Maître Abraham, et fes vils compagnons,
Sont une efpèce encor plus odieufe.
Quant aux catins, j'en fais affez de cas;
Leur art eft doux, et leur vie eft joyeufe;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
Ecoute, il faut avoir un pofte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir confeiller:
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtifan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui dà, Monfieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton falaire; et de plus,
D'affez bon vin chaque jour une pinte
Rajuftera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et furtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai fans réplique à mon maître,
En bon portier: mais en fecret, peut-être,
J'aurais choifi, dans mon fort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (*o*)

NOTES.

(*a*) On nous aſſure que l'auteur s'amuſa à compoſer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuſe des lettres un jeune homme ſans fortune, qui prenait pour du génie ſa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui ſe perdent par cette paſſion malheureuſe eſt prodigieux. Ils ſe rendent incapables d'un travail utile ; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi ſubalterne, mais honnète, qui leur donnerait du pain ; ils vivent de rimes et d'eſpérances, et meurent dans la misère.

(*b*) . . . . . . *La porte de Cremille.*

M. de *Cremille*, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, ſous M. le maréchal de *Belliſle.*

(*c*) . . . . . . *Un Pequet, un Pleneuf.*

Pequet était un premier commis des affaires étrangères. *Pleneuf* était un entrepreneur des vivres.

(*d*) . . . . . . *Jean Fréron.*

Fréron ne ſe nomme pas *Jean*, mais *Caterin*. Il ſemble que cet homme ſoit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au ſcalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ſes feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médiſance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainſi ne doit pas être ſurpris qu'on lui rende juſtice.

(*e*) . . . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magiſtrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un diſcours peu meſuré, et même très-offenſant. Il eſt vrai que ſa tragédie de Didon eſt faite ſur le modèle de celle de *Métaſtaſio ;* mais auſſi il y a de beaux morceaux qui ſont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce eſt mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs, irrités et confus,
Trop ſouvent de la reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes Etats faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puiſſant, fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguiſant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ſes hauteurs,
Je viens ſous le faux nom de mes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère;
Que fais-je.... n'écouter qu'un tranſport amoureux.

Des ambaſſadeurs ne ſubiſſent point des refus; on eſſuie, on reçoit des refus.

Si tous ſes ambaſſadeurs irrités et confus ont ſubi des refus, comment ce *Jarbe* pouvait-il croire que *Didon* ſe ſoumettrait ſans peine à cet hymen glorieux? *Jarbe* d'ailleurs a-t-il envoyé tous ſes ambaſſadeurs enſemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguiſe encore ſon dépit légitime. S'il déguiſe ce dépit légitime, et s'il eſt ſi furieux, il ne croit donc pas que *Didon* l'épouſera ſans peine. Epouſer quelqu'un ſans peine, et déguiſer ſon dépit légitime, ne ſont pas des expreſſions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs? on peut venir ſous le nom d'un autre, mais on ne vient point ſous le nom de pluſieurs perſonnes. De plus, ſi on vient ſous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité ſous un faux nom, puiſqu'on prend un nom qui n'eſt pas le ſien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambaſſadeur quand on prend le véritable nom de cet ambaſſadeur même.

Il veut pénétrer le myſtère d'un refus obſtiné. Qu'eſt-ce que le myſtère d'un refus ſi net et déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du myſtère dans des délais, dans des réponſes équivoques, dans des promeſſes mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambaſſadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun myſtère.

Que fais-je ? . . n'écouter qu'un tranfport amoureux. Que fait-il ? il n'écoutera qu'un tranfport, il fera terrible dans le tête à tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs eft de n'employer prefque jamais le mot propre ; ils font contens pourvu qu'ils riment, mais les connaiffeurs ne font pas contens.

(*f*) . . . . . . *Zoraïde.*

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une feconde lecture pour y corriger quelque chofe : il leur écrivit cette lettre.

„ Je fuis fort furpris, Meffieurs, que vous exigiez une „ feconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous „ ne vous connaiffez pas en mérite, je me connais en pro„ cédés, et je me fouviendrai affez long-temps des vôtres, „ pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on diftingue „ fi peu les perfonnes et les talens. Je fuis, Meffieurs, „ autant que vous méritez que je le fois, votre, &c. „

(*g*) . . . . . . *Pour la Denèle.*

Quinaut Denèle était dans ce temps-là une affez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui fuivent font les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) *Greffet doué du double privilège.*

Greffet, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jéfuite quand il fit imprimer fon Vert-Vert. Le contrafte de fon état et des termes de b. . . . . et f. . . . . qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très-grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que fur des plaifanteries de couvent, mais il promettait beaucoup ; l'auteur fut obligé de fortir des jéfuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des fcènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertiffait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de fe damner. Il pouvait ceffer de travailler pour le théâtre fans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertiffaient tout le monde, il y aurait trop d'avertiffemens imprimés.

Cet avis au public fut plus ſifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle ; tant le public eſt malin.

(*i*) L'abbé *Trublet*, auteur de quatre tomes d'eſſais de littérature. Ce ſont de ces livres inutiles, où l'on ramaſſe de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des ſentences rebattues, des penſées d'autrui délayées dans de longues phraſes, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le ſeul ſecours du Poliante.

(*k*) . . . . . . *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maiſon où s'aſſemblaient tous les convulſionnaires, et où ils feſaient des miracles. Ils étaient protégés par un préſident au parlement, nommé *du Bois*, après l'avoir été par un *Carré de Mongeron*, conſeiller au même parlement. Cette ſecte de convulſionnaires, celle des moraves, des ménoniſtes, des piétiſtes, font voir comment certaines religions peuvent aiſément s'établir dans la populace, et gagner enſuite les claſſes ſupérieures. Il y avait alors plus de ſix mille convulſionnaires à Paris. Pluſieurs d'entre eux feſaient des choſes très-extraordinaires. On rôtiſſait des filles ſans que leur peau fût endommagée ; on leur donnait des coups de bûches ſur l'eſtomac ſans les bleſſer, et cela s'appelait donner des ſecours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des ſourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un pſaume qu'on récitait en langue vulgaire ; on était ſaiſi du SAINT-ESPRIT, on prophétiſait ; et quiconque dans l'aſſemblée ſe ferait permis de rire, aurait couru riſque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(*l*) *Maître Abraham*, &c.

C'eſt *Abraham Chaumeix*, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs.

(*m*) *Marion de Lorme*, courtiſane du temps du cardinal de *Richelieu*, et qui fit une aſſez grande fortune avec ce miniſtre qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin*, &c.

La mode était alors de ſe promener en carroſſe ou à pied ſur les boulevarts de Paris, que M. *Outrequin* avait

ſoin de faire arroſer tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens ſe piquaient d'y faire paraître leurs maîtreſſes dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans ; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danſeurs de corde, et de tout ce qui peut amuſer la jeuneſſe.

(*o*) *Le portier des Chartreux* eſt un livre qui n'eſt pas de la morale la plus auſtère. On y trouve un portrait de l'abbé *Desfontaines*, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Pétrone*. Cet ouvrage eſt de l'auteur de la petite comédie intitulée le B. . . . . . L'auteur était d'ailleurs auſſi ſavant dans l'antiquité que dans l'hiſtoire des mœurs modernes ; et il a compoſé des diſcours ſérieux pour des perſonnages très-graves, qui ne ſavaient pas les faire eux-mêmes.

LA VANITÉ. (*)

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville;
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux petillent de fureur?
Réponds donc.—L'univers doit venger mes injures; (*a*)
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
—L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué!
—Ah! j'ai fait un diſcours, et l'on s'en eſt moqué!
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
—Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, et trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir: en un mot les bourgeois

(*) Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots: *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours. Le roi l'a voulu voir; toute la cour l'a voulu voir.* Il dit dans un autre endroit, que *ſa naiſſance eſt encore au-deſſus de ſon diſcours.* Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monſieur; et pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reſte chez toi, bon homme.
—Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'aſſomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (*b*)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On mépriſe à Paris mes chanſons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques, (*c*)
Et ma proſe aux quarante ! un tel renverſement
D'un Etat policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public ſe joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaiſans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :
Et de ce même pas je vais parler au roi.
   Ainſi, nouveau venu, ſur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De ſon plaiſant délire amuſait les paſſans.
Souvent notre amour propre éteint notre bon ſens ;
Souvent nous reſſemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, et Bellone et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour ſe venger des rats.
   Voyez dans ce réduit ce craſſeux janſéniſte,
Des nouvelles du temps infidelle copiſte, (*d*)
Vendant ſous le manteau ces mémoires ſacrés
De bedeaux de paroiſſe, et de clercs tonſurés.
Il penſe fermement, dans ſa ſuperbe extaſe,
Reſſuſciter les temps des combats d'Athanaſe.
Ce petit bel eſprit, orateur du barreau,

Alignant froidement ſes phraſes au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler ſon beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans ſon collége eſt ſurnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme ſage
Doit penſer dans Pékin comme dans ſon village:
Et la vieille badaude, au fond de ſon quartier,
Dans ſes voiſins badauds voit l'univers entier.
Je ſuis loin de blâmer le ſoin très-légitime
De plaire à ſes égaux, et d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit, chez les ſiens bien venu,
Etre approuvé du moins de ſes graves confrères;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel, et ſurtout dans notre âge,
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage!
Piron ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau, (*e*)
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieux! jadis ſi révérés,

Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire et leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe ;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe !

NOTES.

(*a*) . . . . . . *L'univers doit venger mes injures.*

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers fache que leurs majeftés fe font occupées de mon difcours à l'académie.*

Et comme dans ce difcours, dont leurs majeftés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait infulté plufieurs académiciens, il n'eft pas étonnant qu'il fe foit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée, *la Vanité.* Car s'il eft mal de commencer la guerre, il eft très-pardonnable de fe défendre.

(*b*) *Les quand, les qui, les quoi*, &c.

Ce font de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là ; on les trouve dans cette édition.

(*c*) *Et mon Pater anglais*, &c.

C'eft la prière de *Pope*, connue fous le nom de *Prière du déïfte.* Il eft vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerfelle. On ne s'en fcandalifa point à Londres, non-feulement parce qu'on permet beaucoup de chofes aux poëtes, mais parce qu'on était las de perfécuter *Pope*, et furtout, parce qu'il fe trouve en Angleterre beaucoup plus de philofophes que de perfécuteurs.

M. *le Franc de Pompignan* la traduifit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas infulter tous les gens de lettres de Paris, dans fon difcours de réception à l'académie françaife. Il pouvait faire fa cour fans infulter fes confrères. Ce difcours fut la fource de quantité d'épigrammes, de chanfons et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(*d*) . . . . *Infidelle copifte*, &c.

C'eft le gazetier des nouvelles eccléfiaftiques ; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, et connues ſeulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans pluſieurs feuilles que les temps d'*Arius* et d'*Athanaſe* avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funeſtes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à bicêtre, et un colporteur au pilori.

(*e*) *Piron ſeul eut raiſon*, &c.

Piron, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de ſuccès. Il a fait ſon épitaphe qui commence par ce vers :

Ci gît, qui? quoi? ma foi perſonne, rien.

LE

RUSSE À PARIS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons rétabli les notes de cette ſatire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en ſupprimer quelques-unes. Ce qui occupait les eſprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut ſe rappeler, en les liſant, l'époque où elles ont été faites, et la néceſſité où ſe trouvait M. de *Voltaire* de dévoiler l'hypocriſie des hommes qui, ſous le maſque du patriotiſme, comme ſous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de *Louis XV* des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou bleſſé leur orgueil.

LE

RUSSE A PARIS.

Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris, au mois de mai 1760, par M. IVAN ALETHOF, *secrétaire de l'ambassade russe.*

TOUT le monde sait que M. *Aléthof* ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme *Horace*, *irasci celer;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur *Gauchat*, et un discours du sieur le *Franc de Pompignan* le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine ; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage,

qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'eſt grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ſes autres poëmes, dans leſquels on trouvera plus d'érudition, et un ſtyle beaucoup plus châtié.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenſes déſerts et ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, inſtruiſant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs et les lois?
Pourquoi vous dérober aux ſept aſtres de l'ourſe?
Beaux lieux où nos Français, dans leur ſavante courſe,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton; (*a*)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux laponnes. (*c*)
Eſt-ce un pareil deſſein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'inſtruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obſerver et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vaſtes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Chriſtine, à l'empire chinois:
Le héros de Nerva ſentit votre vaillance;
Le brutal janiſſaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Pruſſiens ont été terraſſés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en ſavez aſſez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les faſtes de l'hiſtoire
Célèbrent ſes plaiſirs et conſacrent ſa gloire.
Tout mon cœur treſſaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embelliſſaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguſte cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours ſi touchantes,
Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du louvre auguſte élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,
Tandis que plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le ſacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'induſtrie, et raſſemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamiſe, et les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres,
Accrus par la culture et mûris par vingt luſtres,
Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat.

Le temps doit augmenter la ſplendeur de l'Etat ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux ; (*g*)
Les eſprits ſont changés, et les temps ſont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reſte-t-il de vos magnificences ?

LE PARISIEN.

Mais... nous avons ſouvent de belles remontrances ; (*h*)
Et le nom d'Yſabeau (*), ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſuré.

LE RUSSE.

C'eſt beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Janſénius.... la bulle .... ſes myſtères : (*i*)
De deux ſages partis les cris et les efforts,
Et des billets ſacrés payables chez les morts, (*k*)
Et des convulſions et des réquiſitoires (*l*)

(*) Greffier du parlement de Paris.

Rempliront de nos temps les brillantes hiſtoires.
Le Franc de Pompignan par ſes divins écrits, (*m*)
Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits; (*n*)
Nous quittons et la foire et l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit ſa proſe, *et même encor ſes vers*,
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères: (*o*)
Car chacun vend ſa drogue, et croit ſur ſon pailler
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente, (*p*)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (*q*)
N'ont point paſſé les mers et volé juſqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites ſi rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares !
Hélas, en leur faveur mon eſprit abuſé
Avait cru que le Nord était civiliſé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former ſur les bords de la Seine ;
C'eſt un ſcythe groſſier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De diſſiper la nuit qui couvre encor ſes yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
Leurs diſciples, nourris de leur vaſte ſcience,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être conſumé ;
Nous avons parmi nous des pères de l'Egliſe.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces ſaints que le ciel favoriſe.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (*r*)
Et Berthier le jéſuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres ; (*s*)
Ils ſont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût deſcendu ſur eux ;

De leur ſiècle profane inſtructeurs généreux, (*t*)
Cachant de leur ſavoir la plus grande partie,
Ecrivant ſans eſprit par pure modeſtie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces ſolides auteurs;
Il faut que je vous faſſe un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon ſens ſous le maſque des ris;
Et c'eſt pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raiſon ſur la ſcène,
Par ceux qui l'ont ſuivi ſerait-il éclipſé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière; oh! ſon règne eſt paſſé;
Le ſiècle eſt bien plus fin; notre ſcène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait eſt enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (*), nous avons *Ramponeau*; (*u*)
Au lieu du Miſanthrope on voit Jacques Rouſſeau,
Qui, marchant ſur ſes mains, et mangeant ſa laitue, (*x*)
Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos ſuccès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaiſſez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends aſſez; mais parlons ſans détour;

(*) Les comédies qu'on joue ſur le boulevart.

Votre

Votre nuit eſt venue après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance ;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance ;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux ſerait-elle bannie ?
Parmi cent beaux eſprits n'eſt-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand Dieu ! puiſqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et juſques aux Frérons,
Déjà de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboie ;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent ſur leur proie ; (*y*)
Un petit magiſtrat à peine émancipé,
Un pédant ſans honneur à bicêtre échappé,
S'il a du bel eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveſtit les vertus ;
Tous les traits ſont lancés, tous les rets ſont tendus.
On cabale à la cour ; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs ſans place et ſans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui ſe ſont faits dévots de peur de n'être rien.
N'oſant parler au roi qui hait la médiſance,
Et craignant de ſes yeux la ſage vigilance,

Ces oiſeaux de la nuit, raſſemblés dans leurs trous,
Exhalent les poiſons de leur orgueil jaloux:
Pourſuivons, diſent-ils, tout citoyen qui penſe.
Un génie! il aurait cet excès d'inſolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il eſt ſans mœurs et ſans religion;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'eſt gravé lui-même,
Qu'il n'eſt point implacable, et qu'il ſuffit qu'on l'aime.
Dans le fond de ſon ame il ſe rit des Fantins, (*z*)
De Marie Alacoque (*aa*), et de la Fleur des ſaints. (*bb*)
Aux erreurs indulgent, et ſenſible aux misères,
Il a dit, on le ſait, que les humains ſont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obſtiné,
Il n'oſa convenir que Newton fût damné.
Le brûler eſt une œuvre et ſage et méritoire.
Ainſi parle à loiſir ce digne conſiſtoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un ſage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compaſſion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez ſans feinte:
Mais n'imaginez pas que triſtement éteinte,
La raiſon ſans retour abandonne Paris;
Il eſt des cœurs bien faits, il eſt de bons eſprits,

Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens ma patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils ſeront changés.

NOTES.

(*a*) . . . . . . *Aplati par Newton.*

Ce furent *Huyghens* et *Newton* qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le ſecond par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conſéquent les degrés du méridien ſont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La différence, ſelon *Newton*, eſt d'un deux cent trentième, et ſelon *Huyghens*, d'un cinq cent ſoixante et dix-huitième.

On trouva au contraire, par les meſures priſes en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au Sud qu'au Nord. De-là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme *Newton* et *Huyghens* l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout juſtement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les meſures de France étaient fauſſes, et la concluſion plus fauſſe encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en ſorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des ſciences ſe rétracta au bout de vingt ans, et *Fontenelle* avoua dans ſon hiſtoire, que ſi les degrés étaient plus longs vers le Nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela feſait voir qu'on s'était non-ſeulement trompé en France ſur la théorie, mais qu'on s'était trompé auſſi dans les meſures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corrigées depuis. Il eſt prouvé que la terre eſt aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraiſſent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de *Newton* que de celle d'*Huyghens*; ce qui confirme ce qu'avait découvert *Newton*, que la force de la peſanteur

eſt le réſultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, et non une force dirigée vers le centre, ſuivant l'hypothèſe de *Huyghens;* mais les obſervations du pendule ne ſont pas d'accord avec les meſures des degrés du méridien, dans l'hypothèſe de la terre homogène, et ces meſures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) . . . . . . *Utile à cent couronnes,*

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de *Fleuri* que cette diſpute purement philoſophique intéreſſait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curioſité.

(*c*) . . . . . . *Enlever deux laponnes.*

C'était deux filles de Tornéa qui étaient ſœurs. Le père commença un procès criminel contre *Maupertuis :* mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiſſier.

(*d*) *Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs,*

Cela eſt vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Verſailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des deſſins pittoreſques. Ce fut là que *Louis XIV*, qui était dans tout l'éclat de la jeuneſſe et de la beauté, danſa avec mademoiſelle de *la Vallière* et d'autres dames.

(*e*) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs,*

Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de la tragédie de Bérénice. La princeſſe *Henriette* d'Angleterre, fille de *Charles I*, et femme de *Monſieur*, frère unique de *Louis XIV*, donna ce ſujet à traiter à *Corneille* et à *Racine*. On ſait comment *Corneille* en fit une tragédie auſſi froide et auſſi ennuyeuſe que mal écrite; et comment *Racine* en fit une pièce très-touchante malgré ſes défauts.

(*f*) . . . . . . *Les pavillons de France,*

Louis XIV était parvenu juſqu'à garnir ſes ports de près de deux cents vaiſſeaux de guerre.

(*g*) *Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux;*

Cela fut écrit l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les diſgrâces dans la guerre, et la mauvaiſe adminiſtration des finances avaient obligé le roi et la plupart

des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaiſſelle d'argent. On ſervait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *cus noirs.*

(*h*) *Mais nous avons ſouvent de belles remontrances ;*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger ſoupçon de partialité ſur les remontrances ; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a ſouvent égard. On obſerve ſeulement que lorſque les Anglais ſe ruinent pour déſoler nos côtes, inſulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque choſe pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi ſe défaire de ſa vaiſſelle d'argent, et ſe priver de ce qui fait le néceſſaire d'un monarque, quel eſt le citoyen qui ne ſuivra pas un exemple ſi noble et ſi touchant ?

(*i*) *Janſénius . . . la bulle . . . ſes myſtères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules ſérieux qui ont troublé la France aſſez long-temps. On n'ignore pas que *Louis XIV* eut le malheur de ſe mêler des diſputes abſurdes entre les janſéniſtes et les moliniſtes, que cette extravagance jeta de l'amertume ſur la fin de ſes jours ; et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été aſſez mépriſée, renaquit enſuite aſſez violemment. C'était la honte de l'eſprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*k*) *Valère Maxime* (lib. II, cap. 1, de inſtit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*voyez la note p.*)

(*l*) *Et des convulſions*, &c.

La folie inconcevable des convulſions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philoſophes qui jetèrent ſur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'eſprit de parti aurait eu des ſuites très-dangereuſes.

(*m*) *Le Franc de Pompignan par ſes divins écrits*,

M. *le Franc de Pompignan*, dans un mémoire qu'il dit avoir préſenté au roi en 1760, s'exprime ainſi, page 17 : *Il faut que tout l'univers ſache que le roi s'eſt occupé de mon diſcours*,

non comme d'une nouveauté paſſagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des ſouverains.

Quel producteur que ce *Pompignan!* quelle modeſtie ! de quel ton il parle à l'univers ! comme l'univers eſt occupé de lui !

Ce même *le Franc de Pompignan* dit, page 10 : *Un homme de ma naiſſance et de mon état;* la naiſſance de *le Franc!*

Ce même *le Franc de Pompignan* dit encore que pendant qu'il était juge des Aides en Quercy, *il écrivait de la proſe pour l'utilité de ſes compatriotes.* Voici la proſe utile de M. *le Franc de Pompignan.* Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi feſait à la nation, en feſant lui-même, à Trianon, l'eſſai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majeſté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces ; c'eſt une de ſes attentions paternelles pour ſon peuple ; nous l'en béniſſons, nos enfans l'en béniront. M. *le Franc de Pompignan* ſemble inſulter à ſa bienfeſance ; il lui dit : *Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Verſailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos ſujets plus impitoyablement que des forçats; on exerce ſur eux des vexations horribles: ſortez de l'enceinte de votre palais ſomptueux, vous verrez un royaume qui ſera bientôt un déſert. . . . .*

Telle eſt la proſe coulante et agréable du ſieur *le Franc de Pompignan.* Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Eſt-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie ?

Le même *le Franc de Pompignan*, auteur du Voyage de Provence, de la Prière du déiſte, et de quelques pſaumes traduits en vers bien durs, et de pluſieurs pièces de théâtre dont une ſeule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refuſé quelque temps les proviſions de ſa charge en Quercy, pour le punir de la Prière du déiſte, parce qu'il fut d'ailleurs ſuſpendu de ſa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails ; nous nous contenterons d'obſerver que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit :

Pour vivre un peu joyeuſement,
Croyez-moi, n'offenſez perſonne :
C'eſt un petit avis qu'on donne
Au ſieur le Franc de Pompignan.

Il peut ſur cet article préſenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits;*

Paliſſot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée, *les Philoſophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'inſulter et d'accuſer pluſieurs perſonnes d'un mérite ſupérieur; et il ſe reprochera ſans doute cette faute toute ſa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il juſtifie ſa pièce en rapportant pluſieurs paſſages tirés de l'Encyclopédie, et la plupart de ces paſſages ne ſe trouvent pas dans l'Encyclopédie. Il cite pluſieurs traits de quelques mauvais livres intitulés, *l'Homme plante* et *la Vie heureuſe*, comme ſi ces livres étaient compoſés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Encyclopédie : mais ces livres déteſtables, contre leſquels il s'élève avec une juſte indignation, ſont d'un médecin nommé *la Mettrie*, natif de Saint-Malo, de l'académie de Berlin, qui les compoſa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivreſſe. Ce *la Mettrie* n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui ſont maltraités dans la pièce des *Philoſophes*.

Ceux qu'on inſulte dans cette pièce ſont M. *Duclos*, ſecrétaire perpétuel de l'académie françaiſe, auteur de pluſieurs ouvrages très-eſtimables; M. d'*Alembert*, de la même académie et de celle des ſciences, célèbre par ſa vaſte littérature, par ſes connaiſſances profondes dans les mathématiques et par ſon génie; M. *Diderot*, dont le public fait le même éloge; M. le chevalier de *Jaucourt*, homme d'une grande naiſſance, auteur de cent excellens articles qui enrichiſſent le Dictionnaire encyclopédique; M. *Helvétius*, admirable (ce mot n'eſt pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cents mille livres de rente, pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reſte. La facilité et la bonté de ſon caractère lui ont fait haſarder, dans un livre, d'ailleurs plein d'eſprit, des propoſitions fauſſes et très-répréhenſibles, dont il s'eſt repenti le premier, à l'exemple du grand *Fénélon*. L'auteur ſe repent auſſi d'avoir porté le poignard dans ſes bleſſures; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuſes aux plus honnêtes gens qui ſoient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à perſonne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il ſouhaite que le Dictionnaire encyclopédique ſe continue, que les libraires qui ont fait cette grande entrepriſe, ne ſoient pas ruinés, que les ſouſcripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui fe perfectionnait fous tant de mains, devenait cher et néceffaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manufcrit; des étrangers ont pleuré de tendreffe au portrait qu'on fait de *Louis XV*, et ils ont fouhaité d'être fes fujets; la reine fon époufe regretterait l'article *Reine*, fi fa vertu modefte pouvait lui faire regretter les plus juftes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et plufieurs lieutenans généraux ont été défignés par l'auteur qui eft lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous; la prife du Port-Mahon immortalife le nom du général et le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il eft bien honteux qu'il ait effuyé à la fois la perfécution et le ridicule.

(*o*) *Combattre en parlement les jéfuites leurs frères :*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniverfaire de la mort de *Henri IV*, les apothicaires de Paris firent faifir, dans un couvent de jéfuites qu'on appelait la maifon profeffe, des drogues que les jéfuites vendaient en fraude; et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On difait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoifonner les janféniftes.

(*p*) *Quoi ! du clergé français la gazette prudente*,

C'eft ce qu'on appelle la gazette eccléfiaftique. Ce journal clandeftin commença en 1724, et dure encore. C'eft un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroiffe, des porte-dieu, des thèfes de théologie, des refus de facremens, des billets de confeffion: c'eft furtout dans le temps de ces billets de confeffion que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, *Chriftophe de Beaumont*, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue fur l'autre monde, pour faire refufer le viatique à tous les mourans qui fe feraient confeffés à des prêtres janféniftes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur caufa beaucoup de troubles, et mit la gazette eccléfiaftique alors dans un grand crédit : elle tomba quand cette fottife fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*q*) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux*,

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord compofé par un récollet nommé *Hayer*, l'abbé *Trublet*, l'abbé *Dinouart*,

un

un nommé *Joannet*. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de *Saint-Foix* qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(*r*) *Maître Abraham Chaumeix*, &c.

Cet *Abraham Chaumeix* était ci-devant vinaigrier, et s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet, n'est connu que par le Journal chrétien; le jésuite *Berthier* par le Journal de Trévoux, et surtout par une facétie plaisante intitulée: *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*. On la trouve dans cette édition, *Facéties*, tome premier.

(*s*) *Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres;*

Le doux *Caveirac* est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, et de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

N. B. Il y avait *Rabot* dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir fur ce *Rabot.* Il en ferait de même de la plupart des autres fefeurs de libelles immortalifés par M. de *Voltaire*, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes inftructives.

(*t*) *De leur fiècle profane inftructeurs généreux*,

Peu d'auteurs fe font fervis du mot *inftructeur* qui femble manquer à notre langue. On voit bien que c'eft un ruffe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui eft très-énergique en flavon.

(*u*) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau ;*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à fon cabaret; des princes du fang même allèrent voir M. *Ramponeau.*

Une troupe de comédiens établis fur les remparts s'engagea à lui payer une fomme confidérable pour fe montrer feulement fur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les janféniftes firent un fcrupule à *Ramponeau* de fe produire fur la fcène; ils lui dirent que *Tertullien* avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas ainfi proftituer fa dignité de cabaretier, qu'il y allait de fon falut : la confcience de *Ramponeau* fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulut point le rendre de peur de fe damner. Il y eut procès : M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, daigna plaider contre *Ramponeau ;* notre poëte philofophe plaida pour lui, foit par zèle pour la religion, foit pour fe réjouir. *Ramponeau* rendit l'argent, et fauva fon ame. On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties.*

(*x*) *Qui marchant fur fes mains, et mangeant fa laitue*,

La même année 1760, on joua fur le théâtre de la comédie françaife la comédie des Philofophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait fur le théâtre *Jean-Jacques Rouffeau* marchant à quatre pattes, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Mifanthrope, ni dans celui du Tartufe, mais elle était bien auffi théâtrale que celle de Pourceaugnac *qui eft pourfuivi par des lavemens et des fils de p. . . . .*

(*y*) *Les chiens de Saint-Médard*, &c.

Saint-Médard eſt une vilaine paroiſſe d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulſions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers ſuivans, on liſait dans les premières éditions:

Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la ſale débauche obſcurément vautré.

(*z*) . . . . . . *Des Fantins*,
De Marie Alacoque et de la Fleur des ſaints

Fantin, curé de Verſailles, fameux directeur qui ſéduiſait ſes dévotes, et qui fut ſaiſi volant une bourſe de cent louis à un mourant qu'il confeſſait: il n'était pourtant pas philoſophe.

(*aa*) *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de *Languet*, évêque de Soiſſons, dans lequel l'abſurdité et l'impiété furent pouſſées juſqu'à mettre dans la bouche de JESUS-CHRIST quatre vers pour *Marie Alacoque*.

(*bb*) *La Fleur des ſaints*, compilation extravagante du jéſuite *Ribadeneira;* c'eſt un extrait de la Légende dorée, traduit et augmenté par le frère *Girard*, jéſuite.

N. B. Que ce n'était pas ce frère *Girard* condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abuſé de ſa pénitente en lui donnant le fouet aſſez doucement, et pour pluſieurs profanations. Il fut abſous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accuſation de ſortilége aux véritables charges du procès. C'eſt bien dommage que ce frère *Girard* n'ait pas été philoſophe.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ETRENNES AUX SOTS.

Premier janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Gréce,
Combats d'eſprit, ou de force, ou d'adreſſe,
Jeux ſolennels, écoles des héros,
Un gros thébain, qui ſe nommait Bathos,
Aſſez connu par ſa craſſe ignorance,
Par ſa léſine et ſon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, et prétendit aux prix.
C'était la courſe: un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint préſenter ſon dos à mon vilain.
Il demandait des houſſes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or ſur ſes boſſettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors ſe préſenta.
L'âne diſait: Mieux que lui je ſais braire,
Et vous verrez que je ſais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous ſervir:
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.

Sûr du triomphe il ſort de la maiſon.
Voilà Bathos monté ſur ſon griſon.
Il veut courir. La Gréce était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle et nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce temps
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire ;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état et dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France ;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé du Bois, fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front, très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux ?
Un théatin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa féve eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer ?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,

Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils eſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles !
Que de Pradons s'érigent en Corneilles !
Que de Gauchats (*a*) ſemblent des Maſſillons !
Que de le Dains (2) ſuccèdent aux Bignons !
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après le Brun Coypel obtint l'emploi
Du premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah ! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier (*b*), pédant craſſeux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral,
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſottiſe,
Vont ſe carrant en princes de l'Egliſe,

Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère.
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coſte (*c*) eſt le ſeul à ſa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus:
Il le voudrait; ſes ſoins ſont ſuperflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
Impertinens, je veux qu'on ſe réforme,
Que le Journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guyon (3) moins plat, Moreau (4) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que ſous mon règne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage et juſte;
Que nul robin ne ſoit préſomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conſeil j'ordonne
Que la raiſon s'introduiſe en ſorbonne,
Que tout auteur ſache me réjouir;
Ou m'éclairer: car tel eſt mon plaiſir.
Un tel édit ferait plus inutile
Que les ſermons prêchés par la Neuville. (5)

Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes janſéniſtes,
Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois, en bon chrétien,
Vous feſſer tous, car c'eſt pour votre bien.

Par M. le ch. de M. . . . re, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, &c. pour vos étrennes.

NOTES.

(*a*) *Gauchat*, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) *Crevier*, mauvais auteur d'une Hiftoire romaine, et d'une Hiftoire de l'univerfité, et beaucoup plus fait pour la feconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre *Montefquieu*, dans lequel il s'efforce de prouver que *Montefquieu* n'était pas chrétien. Voilà un beau fervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprifée par un grand homme. La monture de *Bathos* paraît affez convenable à ce monfieur.

(*c*) L'abbé *la Cofte*, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de préfent employé à Toulon fur les galères du roi.

(1) *Boyer*, moine imbécille que le cardinal de *Fleuri* fit précepteur du dauphin, et défigna en mourant pour miniftre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute efpèce de mérite, et perfécuta violemment M. de *Voltaire.*

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de fes confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, penfionnaires de fa majefté, eft abufive et contraire aux libertés de l'Eglife gallicane. *Le Dain* fut hué, mais il réuffit à faire rayer fon confrère.

(3) *Guyon*, auteur de l'*Oracle des nouveaux philofophes*, ouvrage diftingué par fon ridicule dans la foule des libelles fans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui fefait le plus d'honneur à fon pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) *Moreau*, avocat au confeil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux et contre la philofophie. Il eft l'auteur du *Catéchifme des Cacouacs.* Dans fes livres fur l'hiftoire de France, il s'eft permis d'altérer et de déguifer les monumens de nos anciennes annales, comme fi l'autorité royale avait befoin d'être foutenue par des menfonges : fes livres ont eu le fort qu'ils méritaient; ils ont été méprifés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) *Charles-Frey de Neuville*, jéfuite célèbre alors par des fermons remplis d'antithèfes, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jéfuite.

L'HYPOCRISIE. (1)

Mes chers amis, il me prend fantaiſie
De vous parler ce ſoir d'hypocriſie.
Grave Vernet, ſoutiens ma faible voix ;
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ſes robuſtes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé ; Vénus eſt reconnue
A ſon ſourire, à l'air de volupté
Qui de ſon charme embellit la beauté.
Mais ſi j'aviſe un viſage ſiniſtre,
Un front hideux, l'air empeſé d'un cuiſtre,
Un cou jauni ſur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ſes remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie,)
Sans héſiter, je vous déclare net
Que ce magot eſt Tartufe ou Vernet.
C'eſt donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très-honnête et courte rapſodie,
Sur le ſujet de notre ami Guignard,
Feſſe-matthieu, dévot et grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard ſur la brune,

Qui chez Fanchon s'allait gliffer fans bruit,
Comme un hibou qui ne fort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air affez fantafque
Par fa jaquette, et je lui criai : Mafque,
Je te connais : l'argent et les catins
Sont à tes yeux les feuls objets divins ;
Tu n'eus jamais un autre catéchifme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorifme
Nous étalant le dehors impofteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur ;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul et vivre en Epicure ?
 Le fycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour fe mettre en crédit,
Que la franchife eft toujours dangereufe,
L'art bien reçu, la vertu malheureufe,
La fourbe utile, et que la vérité
Eft un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eft point d'ufage.
 Je répliquai : Ton difcours paraît fage.
L'hypocrifie a du bon quelquefois ;
Pour fon profit on a trompé des rois.
On trompe auffi le ftupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorfqu'il s'agit d'un trône épifcopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, fi l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne ;

En pareil cas peut-être il ferait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon ;
L'objet eft beau, le prix en vaut la peine.
Mais fe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impofer le fardeau détefté
D'une inutile et trifte fauffeté,
Du monde entier méprifée et maudite,
C'eft être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) fe déguife en chrétien
Pour être pape, il fe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu fans gagner eft d'un fot.
Le monde eft fin. Aifément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal fon métier.
   Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront. . . . Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus fouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante fa beface,
Son inftitut, fes miracles, fa craffe ;
Mais en fecret l'un de l'autre jaloux,
Modeftement ils fe déteftent tous.
Tes ennemis font parmi tes femblables.
Les gens du monde au moins font plus traitables;

Ils font railleurs, les autres font méchans.
Crains les fifflets, mais crains les mal-fefans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie !
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiffant moins, fois moins embarraffé ;
Que ton cou tors, déformais redreffé,
Sur fon pivot garde un jufte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
Sois franc, fois fimple ; et fans affecter rien,
Effaie un peu d'être un homme de bien.
  Le mécréant alors n'ofa répondre.
J'étais fincère, il fe fentait confondre.
Il foupira d'un air fanctifié.
Puis détournant fon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton fe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

NOTES.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps où les prêtres génevois s'avisèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas fociniens, d'effayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où *Calvin* brûlait, profcrivait, exilait et gouvernait au nom de DIEU. Les efprits étaient changés, et on fe moqua d'eux.

(*a*) *Sixte-Quint.*

LE
MARSEILLOIS
ET
LE LION.

AVERTISSEMENT.

» Feu M. de *Saint-Didier*, ſecrétaire per-
» pétuel de l'académie de Marſeille, auteur
» du poëme de *Clovis*, s'amuſa quelque
» temps avant ſa mort à compoſer cette
» petite fable, dans laquelle on trouve
» quelques traits de la philoſophie anglaiſe.
» Ces traits ſont en effet imités de la
» fable des abeilles de *Mandeville*; mais
» tout le reſte appartient à l'auteur français.
» Comme il était de Marſeille, il n'a pas
» manqué de prendre un marſeillois pour
» ſon héros. Nous avons fait imprimer
» ce petit ouvrage ſur une copie très-
» exacte. »

LE

LE MARSEILLOIS
ET LE LION.

Par M. de SAINT-DIDIER, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille.*

DANS les ſacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens et les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (*a*)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts et des champs,
Aux humains chez Eſope enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, et noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans ſa phyſique obſcure,
Et l'homme et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les ſots.
Laiſſons là ſa folie, et ſuivons nos propos.
  Un jour un marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon.
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible, et tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, et tout tranſi de peur,
Il ſe mit à genoux, et demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui feſait encor trembler le provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe?
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les lois
Que le ſoir un lion ſoupe d'un marſeillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre, il apprit du latin ;
Il ſavait Rabelais et ſon ſaint Auguſtin. (*e*)
D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (*f*)
Que la terre eſt ſon trône, et que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet africain
Ne pouvait ſans pécher manger ſon ſouverain.
Le lion, qui rit peu, ſe mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge

Un corps faible monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles ſans lait, ſans grâce, ſans uſage,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce roi ſans diadême,
Privé de ſa parure, et réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure :
Je penſais être roi : j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère ;
Un roi n'eſt point aimé, s'il n'eſt point débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au-deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés ſi long-temps, (*g*)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolennel. — Oh! la plate impudence !
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ! — Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément et ſage,

De ne toucher jamais à l'homme ſon image : (*h*)
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté. —
Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ? (*i*)
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (*k*)
Ces ongles dont un ſeul pourrait te déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jailliſſent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger eſt ma loi ;
C'eſt-là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourrait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite :
Et moi que l'appétit en tout temps ſollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler cru, ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.

Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raiſonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers. —
 Sire, les Marſeillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle. —
La mienne apparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuſe :
C'eſt ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —
 Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance ;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays ;
Je laiſſe dans Marſeille une femme et deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père. —
 Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive ;
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe

De ta ſotte imprudence et de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je ſuis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut; et c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un turc, et payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour otage. —
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité; ſuis-moi chez le cadi;
Donne des cautions; ſois sûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les temps nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(*a*) *Un ſerpent*, &c.

Il eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Genèſe dit expreſſément *qu'il était le plus ruſé de tous les animaux.* La Genèſe ne dit point que DIEU lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire *Eve.* Elle rapporte la converſation du ſerpent et de la femme ; comme on rapporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent et qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi évident que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit et de ſon éloquence ; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. *Flavien Joſephe*, dans ſes antiquités, *Philon*, ſaint *Baſile*, ſaint *Ephrem*, n'en doutent pas. Le révérend père dom *Calmet*, dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi : *Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du ſerpent, et on a cru qu'avant la malédiction de* DIEU, *cet animal était encore plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecriture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits ; elle dit qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur.* JESUS-CHRIST *dans l'Evangile nous conſeille d'avoir la prudence du ſerpent.*

(*b*) *Un âne avec eſprit*, &c.

Il n'en était pas ainſi de l'âne ou de l'âneſſe qui parla à *Balaam.* Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole ; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneſſe : et même ſaint *Pierre*, dans ſa ſeconde épître, dit *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que ſaint *Auguſtin*, dans ſa quarante-huitième queſtion, dit que *Balaam* ne fut point étonné d'entendre parler ſon âneſſe. Il en conclut que *Balaam* était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom *Calmet* avoue que la choſe eſt très-ordinaire. L'âne de *Bacchus*, dit-il, le belier de *Phryxus*, le cheval d'*Hercule*, l'agneau de *Bochoris*, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'*Apollonius de Thyane* ont parlé diſtinctement. Voilà de grandes autorités qui ſervent merveilleuſement à juſtifier M. de *Saint-Didier.*

(*c*) *Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame *Dacier* ſur cet endroit d'*Homère*, eſt également importante et judicieuſe. Elle appuie beaucoup ſur la ſage conduite d'*Homère ;* elle fait voir que les

chevaux d'*Achille*, *Xanthe* et *Balie*, fils de *Podarge*, ſont d'une race immortelle; et qu'ayant déjà pleuré la mort de *Patrocle*, il n'eſt point du tout étonnant qu'ils tiennent un long diſcours à *Achille*. Enfin, elle cite l'exemple de l'âneſſe de *Balaam*, auquel il n'y a rien à répliquer.

(*d*) *Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Deſcartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'eſprit; mais toutes les nations ſavantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être ſon guide, et qu'il abuſa de ſon eſprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du ſentiment pour ne point ſentir, eſt une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ſes trois élémens, ſon ſyſtême ſur la lumière, ſon explication des reſſorts du corps humain, ſes idées innées ſont regardées par tous les philoſophes comme des chimères abſurdes. On convient que dans toute ſa phyſique il n'y a pas une vérité phyſique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience.

(*e*) *Il ſavait Rabelais et ſon ſaint Auguſtin.*

Il eſt rapporté dans l'hiſtoire de l'académie que *la Fontaine* demanda à un docteur s'il croyait que ſaint *Auguſtin* eût autant d'eſprit que *Rabelais*, et que le docteur répondit à *la Fontaine: Prenez garde, Monſieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers;* ce qui était vrai.

Ce docteur était un ſot. Il devait convenir que ſaint *Auguſtin* et *Rabelais* avaient tous deux beaucoup d'eſprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais uſage du ſien. *Rabelais* était profondément ſavant, et tournait la ſcience en ridicule: ſaint *Auguſtin* n'était pas ſi ſavant, il ne ſavait ni le grec ni l'hébreu; mais il employa ſes talens et ſon éloquence à ſon reſpectable miniſtère. *Rabelais* prodigua indignement les ordures les plus baſſes: ſaint *Auguſtin* s'égara dans des explications myſtérieuſes que lui-même ne pouvait entendre. On eſt étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit dans ſon ſermon ſur le pſaume ſix:

„ Il eſt clair et indubitable que le nombre de quatre a
„ rapport au corps humain, à cauſe des quatre élémens et
„ des quatre qualités dont il eſt compoſé; ſavoir, le chaud
„ et le froid, le ſec et l'humide. C'eſt pourquoi auſſi DIEU
„ a voulu qu'il fût ſoumis à quatre différentes ſaiſons;
„ ſavoir, l'été, le printemps, l'automne, et l'hiver....

„ Comme

„ Comme le nombre de quatre a rapport au corps, le „ nombre de trois a rapport à l'ame, parce que DIEU nous „ ordonne de l'aimer d'un triple amour; ſavoir, de tout „ notre cœur, de toute notre ame et de tout notre eſprit.

„ Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois, „ dont le premier a rapport au corps, c'eſt-à-dire, au vieil „ homme et au vieux Teſtament, et le ſecond a rapport à „ l'ame, c'eſt-à-dire, au nouvel homme et au nouveau „ Teſtament, ſeront écoulés et paſſés, comme le nombre de „ ſept jours paſſe et s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne ſe „ faſſe dans le temps et par la diſtribution du nombre quatre „ au corps, et du nombre trois à l'ame; lors, dis-je, que „ ce nombre de ſept ſera paſſé, on verra arriver le hui- „ tième qui ſera celui du jugement. „

Pluſieurs ſavans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à ſaint *Joſeph*, l'une par ſaint *Matthieu*, et l'autre par ſaint *Luc*, il diſe dans ſon ſermon 51 *qu'un fils peut avoir deux pères, puiſqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans ſon livre contre les manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler enſemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé pluſieurs de ſes contradictions. Ce grand ſaint était homme; il a ſes faibleſſes, ſes erreurs, ſes défauts comme les autres ſaints. Il n'en eſt pas moins vénérable, et *Rabelais* n'eſt pas moins un bouffon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de ſon livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus ſavant de ſon temps, éloquent, plaiſant et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas ſans doute de comparaiſon à faire entre un père de l'Egliſe très-vénérable et *Rabelais;* mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'eſprit; et un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

(*f*) *L'homme eſt mis pour régner*, &c.

Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de *Jonval*, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Plufieurs peuples ont cru férieufement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil et notre ignorance ; mais auffi plufieurs philofophes , et *Platon* entre autres , ont enfeigné que les aftres étaient des Dieux. Saint *Clément* d'Alexandrie et *Origène* ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien et de mal ; ce font des chofes très-curieufes et très-inftructives.

(*g*) *Par Noé mon aïeul*, &c.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaiffait pas *Noé*. Les juifs font les feuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. *Sanchoniathon* n'en a point parlé ; s'il en avait dit un mot , *Eusèbe* fon abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne fe trouve point dans le Zenda-Vefta de *Zoroaftre*. Le Sadder, qui en eft l'abrégé, ne dit pas un feul mot de *Noé*. Si quelque auteur égyptien en avait parlé , *Flavien Jofephe* , qui rechercha fi exactement tous les paffages des livres égyptiens qui pouvaient dépofer en faveur des antiquités de fa nation , fe ferait prévalu du témoignage de fes auteurs. *Noé* fut entièrement inconnu aux Grecs ; et il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en eft parlé ni dans le Veidam , ni dans le Shafta , ni dans les cinq Kings ; et il eft très-remarquable que lui et fes ancêtres aient été également ignorés du refte de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme fon image :*

Au chap. IX de la Genèfe , verfet 10 et fuivans , le Seigneur fait un pacte avec les animaux , tant domeftiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance , parce que l'homme eft fon image. Il défend de même à la race de *Noé* de manger du fang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux font prefque toujours traités dans la loi juive à peu-près comme les hommes ; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du fabbat (Exod. ch. XXIII). Un taureau qui a frappé un homme de fa corne , eft puni de mort (Exod. chap. XXI). Une bête qui a fervi de fuccube ou d'incube à une perfonne eft auffi mife à mort (Levit. chap. XX). Il eft dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Eccléfiafte , chap. III et IX). Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes et des

animaux ſont également frappés (Exod. chap. XII et XIII). Quand *Jonas* prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand *Joſué* prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux eſpèces du même genre. Les Arabes ont encore le même ſentiment. Leur tendreſſe exceſſive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en eſt un témoignage aſſez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit ?* &c.

Le grand *Newton*, *Samuel Clarke* prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de *Saül*. D'autres ſavans hommes penſent que ce fut ſous *Ozias ;* mais il eſt décidé que *Moïſe* en eſt l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées ſur les vraiſemblances et ſur la raiſon qui trompe ſi ſouvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents*, &c.

Ceux qui ont écrit l'Hiſtoire naturelle, auraient bien dû compter les dents des lions ; mais ils ont oublié cette particularité auſſi-bien qu'*Ariſtote*. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ſes armes. M. de *Saint-Didier*, qui avait vu diſſéquer à Marſeille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'aſſura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare ?*

Ce lion paraît fort inſtruit, et c'eſt encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où ſe retira ſainte *Marie-Magdelène* eſt fort connue ; mais peu de gens ſavent à fond cette hiſtoire. La Fleur des ſaints peut en donner quelques notions ; il faut lire ſon article, tome II de la Fleur des ſaints, depuis la page 59. Ce fut *Marie-Magdelène* à qui deux anges parlèrent ſur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. *Ribadeneira*, le ſavant auteur de la Fleur des ſaints, dit expreſſément que ſi cela n'eſt pas dans l'Evangile, la choſe n'en eſt pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jéruſalem auprès de la vierge *Marie* avec ſon frère *Lazare*, que *Jéſus* avait reſſuſcité, et *Marthe* ſa ſœur, qui avait préparé le repas lorſque *Jéſus* avait ſoupé dans leur maiſon.

L'aveugle-né, nommé *Celedone*, à qui *Jéſus* donna la vue en frottant ſes yeux avec un peu de boue, et *Joſeph*

d'Arimathie étaient de la fociété intime de *Magdelène.* Mais le plus confidérable de fes amis fut le docteur faint *Maximin*, l'un des foixante et dix difciples.

Dans la première perfécution qui fit lapider faint *Etienne*, les juifs fe faifirent de *Marie-Magdelène*, de *Marthe*, de leur fervante *Marcelle*, de *Maximin* leur directeur, de l'aveugle-né, et de *Jofeph d'Arimathie.* On les embarqua dans un vaiffeau fans voiles, fans rames et fans mariniers ; le vaiffeau aborda à Marfeille, comme l'attefte *Baronius.* Dès que *Magdelène* fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le *Lazare* fut évêque de Marfeille; *Maximin* eut l'évêché d'Aix; *Jofeph d'Arimathie* alla prêcher l'Evangile en Angleterre ; *Marthe* fonda un grand couvent; *Magdelène* fe retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute fa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue ; mais fes cheveux crûrent jufqu'à fes talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel fept fois par jour, en lui donnant de la mufique. On a gardé long-temps une fiole remplie de fon fang, et fes cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi faint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La lifte de fes miracles avérés eft innombrable.

LES

TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

Par M. l'abbé CAILLE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

EN 1767, la faculté de théologie de Paris cenſura le roman philoſophique intitulé *Béliſaire*. Ce vieux général s'était aviſé de dire à l'empereur *Juſtinien* que l'on n'éclairait point les eſprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que DIEU n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Gréce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'eſt arrogé le droit de dire ſon avis en mauvais latin ſur les livres qui lui déplaiſent; et comme depuis cinquante années le public eſt en poſſeſſion de ſe moquer de cet avis, elle a conſtamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les ſifflets.

La cenſure de *Béliſaire* eut un grand ſuccès. On ne peut ſe diſſimuler que l'obligation impoſée, ſous peine de damnation, aux princes et aux magiſtrats, de condamner à la mort quiconque n'eſt pas de la communion romaine, ne ſoit une opinion théologique très-moderne. La

damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers ſiècles de l'Egliſe. On n'avance de pareilles opinions que lorſqu'on eſt le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que ſi le fond de la croyance doit toujours reſter le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonſtances n'avaient point permis à notre Seigneur JESUS-CHRIST et aux ſaints apôtres de s'occuper.

Cette aſſertion parut auſſi ridicule que ſcandaleuſe; et lorſqu'on vit que le mauvais français de la ſorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement ſon mauvais latin; et qu'en ſe traduiſant eux-mêmes, ces ſages maîtres avaient fait des contreſens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition pluſieurs pièces en proſe ſur cette facétie théologique. M. de *Voltaire* s'eſt plu à attaquer ſouvent l'opinion que tout infidelle eſt damné, quelles que ſoient ſes vertus et l'innocence de ſa vie. Ce n'eſt point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de perſuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompenſe la vertu,

indépendamment de la croyance, et qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la néceſſité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un ſupplice éternel réſervé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, eſt le premier fondement du fanatiſme et de l'intolérance. Tout non-conformiſte devient un ennemi de DIEU et de notre ſalut. Il eſt raiſonnable, preſque humain, de brûler un hérétique et d'ajouter quelques heures de plus à un ſupplice éternel, plutôt que de s'expoſer ſoi et ſa famille à être précipités par les ſéductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'eſt à cette ſeule opinion qu'on peut attribuer l'abominable uſage de brûler des hommes vivans ; uſage qui, à la honte de notre ſiècle, ſubſiſte encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les Etats de la famille impériale. Heureuſement cette opinion eſt auſſi ridicule qu'atroce, et plus injurieuſe à la Divinité que tous les contes des païens ſur les aventures galantes des Dieux immortels. Auſſi parmi ceux qui ſont intéreſſés au maintien de la théologie, les gens raiſonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme,

comme celui de la création du monde il y a juſte ſix mille ans.

On ſuivrait la même marche à meſure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement abſurdes; et au bout d'un certain temps on ſoutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela eſt arrivé déjà plus d'une fois, et l'Egliſe s'en eſt bien trouvée.

Il eſt juſte d'obſerver ici que *Ribalier*, ſyndic de ſorbonne, dont on parle dans cette ſatire, eſt un homme de mœurs douces, aſſez tolérant, qui céda malgré lui dans cette circonſtance au délire théologique de ſes confrères. Il avait à ſe faire pardonner ſa modération à l'égard des janſéniſtes; et pour l'expier, il ſe mit à perſécuter un peu les gens raiſonnables.

LES TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

L'HERITIER de Brunſvick et le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un déſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus et Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle,
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être, on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, et de tout il ſe laſſe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat: les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour et les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour,
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,
Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;

Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la font en effet. Leur esprit et leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent;
Moins ils cherchaient l'esprit et plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.
  On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Elide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
  D'un plaisir différent nos trois césars jouirent,
Lorsqu'à l'observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.
  De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstans le vainqueur et le père;
Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des sages leur dit: Vous savez son histoire;
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté;

Quand il était au monde il fut perſécuté.
Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire. (*a*)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;
On ſe trompe; et ſa dent qui ne peut s'aſſouvir
Juſque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſsèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître:
Les boulevarts, la foire et l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raiſon,
Les quatre facultés et juſqu'à la ſorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient ſaint Thomas et prenaient leurs degrés.
Au ſéjour de l'*Ergo*, Ribaudier en perſonne
Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin, juſte Ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros auguſtin
Du concile gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſu, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des facultés.
O morts! s'écriait-t-il, vivez dans les ſupplices, (*b*)
Princes, ſages, héros, exemples des vieux temps,
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, ſelon nous, à la gêne éternelle

Epictète, Caton, Scipion l'africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre-humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (*c*)
Tous créés pour l'enfer et morts ſans ſacremens.
Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments, (*d*)
Dont nous avons ici ſolenniſé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes ſa tête:
Ravaillac et Damiens, s'ils ſont de vrais croyans, (*e*)
S'ils ſont bien confeſſés, ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (*f*)
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eſt notre plaiſir: telle eſt la loi de grâce.
 Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en ſorbonne et de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire: (*g*)
Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois ſont aſſez mal inſtruites
Des ſecrets du Très-Haut, quoiqu'ils ſoient révélés.
Dieu n'eſt ni ſi méchant ni ſi ſot que vous dites.
 Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulſions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiſte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
 Les romains cependant ſortent de l'écurie.
Mon Dieu, diſait Titus, ce monſieur Ribaudier,

Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France ;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris ; Ribaudier nous étonne,
Nous pensions en effet vous mener en sorbonne ;
Et l'on vous a conduits aux petites-maisons.

NOTES.

(*a*) *Buri même à présent lui conteste sa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de *Buri*, a fait une histoire de *Henri IV*, dans laquelle ce héros est un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers la patrie ; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute ; il était homme : mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh ! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry : *Epargnez les compatriotes*, et qui au faîte de la puissance et de la gloire disait à son ministre : *Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(*b*) *O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices,*

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé *Ribalier*, principal du collége Mazarin, et un régent nommé *Cogé*, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de sorbonne.* Au bout

d'un an ils firent imprimer cette cenſure en latin et en français ; elle n'eſt cependant ni françaiſe ni latine ; le titre même eſt un ſolécifme ; *Cenſure de la faculté de théologie contre le livre*, &c. On ne dit point *cenſure contre*, mais *cenſure de.* Le public pardonne à la faculté de ne pas ſavoir le français ; on lui pardonne moins de ne pas ſavoir le latin. *Determinatio ſacræ facultatis in libellum* eſt une expreſſion ridicule. *Determinatio* ne ſe trouve ni dans *Cicéron*, ni dans aucun bon auteur ; *determinatio in* eſt un barbariſme inſupportable ; et ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt d'appeler *Béliſaire* un libelle en feſant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enſeigné et pratiqué la juſtice. Cette abſurdité eſt heureuſement démentie par ſaint *Paul*, qui dit expreſſément dans ſon épître aux juifs tolérés à Rome : *Lorſque les gentils qui n'ont point la loi ſont naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils ſont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette déteſtable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuiſtres, ſans raiſon et ſans humanité, qui puiſſent ſoutenir une opinion ſi abominable et ſi folle, déſavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de ſorbonne ſont des cuiſtres, nous avons pour eux une conſidération plus diſtinguée : nous les plaignons ſeulement d'avoir ſigné un ouvrage qu'ils ſont incapables d'avoir fait, ſoit en français, ſoit en latin.

Remarquons pour leur juſtification qu'ils ſe ſont intitulés dans le titre *ſacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la diſcrétion de ſupprimer en français ce mot *ſacrée.*

(*c*) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,*

En effet le ſieur *Ribalier*, qu'on nomme ici *Ribaudier*, venait de faire condamner en ſorbonne M. *Marmontel*, pour avoir dit que DIEU pourrait bien avoir fait miſéricorde à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Aurèle.* Ce *Ribalier* eſt un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments,*

On ne peut trop répéter que la ſorbonne fit le panégyrique du jacobin *Jacques Clément*, aſſaſſin de *Henri III*, étudiant en ſorbonne, et que d'une voix unanime elle déclara *Henri III* déchu de tous ſes droits à la royauté, et *Henri IV* incapable de régner.

Il eft clair que, felon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'affaffin parricide, *Jacques Clément*, qu'on invoquait publiquement alors dans les églifes, était dans le ciel au nombre des faints, et que *Henri III*, prince voluptueux, mort fans confeffion, était damné. On nous dira peut-être que *Jacques Clément* mourut auffi fans confeffion; mais il s'était confeffé, et même avait communié l'avant-veille, de la main de fon prieur *Bourgoin* fon complice, qu'on dit avoir été docteur de forbonne, et qui fut écartelé. Ainfi *Clément* muni des facremens fut non-feulement faint, mais martyr. Il avait imité faint *Judas*, non pas *Judas Ifcariote*, mais *Judas Machabée;* fainte *Judith* qui coupait fi bien les têtes des amans avec lefquels elle couchait; faint *Salomon* qui affaffina fon frère *Adonias;* faint *David* qui affaffina *Urie*, et qui en mourant ordonna qu'on affaffinât *Joab;* fainte *Jahel* qui affaffina le capitaine *Sizara;* faint *Aod* qui affaffina fon roi *Eglon*, et tant d'autres faints de cette efpèce. *Jacques Clément* était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui contefter l'efpérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puifqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il eft donc auffi sûr que *Jacques Clément* eft fauvé qu'il eft sûr que *Marc-Aurèle* eft damné.

(*e*) *Ravaillac*, &c.

Selon les mêmes principes, *Ravaillac* doit être dans le paradis, dans le jardin, et *Henri IV* dans l'enfer qui eft fous terre; car *Henri IV* mourut fans confeffion, et il était amoureux de la princeffe de *Condé; Ravaillac* au contraire n'était point amoureux, et il fe confeffa à deux docteurs de forbonne. Voyez quelles douces confolations nous fournit une théologie qui damne à jamais *Henri IV*, et qui fait un élu de *Ravaillac* et de fes femblables! Avouons les obligations que nous avons à *Ribaudier* de nous avoir développé cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé*, &c.

M. *Caille* a fans doute accolé ces deux noms pour produire le contrafte le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron* tout gredin infolent, tout poliffon qui fe mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. *Caille* oppofe un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction fur fon grabat, au grand

Turenne qui fut tué d'un coup de canon ſans le ſecours des ſaintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de *Coatquen*. Cette note rentre dans la précédente, et ſert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la poſſeſſion du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuſe aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que *Turenne* avait quitté dès 1670 madame de *Coatquen* qui le ſacrifiait au chevalier de *Lorraine*, mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talens militaires du premier ordre et une ame héroïque, avait un eſprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ſes dernières années; mais l'aventure de madame de *Coatquen* eſt poſtérieure à ſon abjuration de la religion proteſtante. C'était un ſingulier ſpectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de ſavoir au juſte ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le ſoir à ſe damner en commettant le péché de fornication : et que le ſiècle où l'on admirait tout cela était un pauvre ſiècle! Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que DIEU a pardonné à *Turenne* ſes maîtreſſes; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(*g*) *Marc-Aurèle lui dit*, &c.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur *Antonin*, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, ſur la cenſure *contre Béliſaire*. Ils trouveront dans cette cenſure des diſtinctions ſur la foi et ſur la loi, ſur la grâce prévenante, ſur la prédeſtination abſolue; et dans *Marc-Antonin* ce que la vertu a de plus ſublime et de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit ſervir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme ſommes-nous deſcendus! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé *Cucufin*, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cu, et d'avoir laiſſé répandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'ordre des capucins a dépenſé quatre cents mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de *Cucufin* ſous le nom de ſaint

Séraphin ; et *Ribaudier* damne *Marc-Aurèle !* O *Ribaudiers*, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes.

Lecteur éclairé et judicieux, (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de *le Tourneux*, ou le *Pédagogue chrétien*) de grâce apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des Offices de *Cicéron*, du Manuel d'*Epictète*, des Maximes de l'empereur *Antonin* à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement, dans tous les livres faits depuis ſix cents ans, rien de comparable à une page de *Sénèque ?* Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous oſons nous élever contre nos maîtres !

LES
DEUX SIECLES.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

DANS un ſiècle où l'on met de la vanité à être ſenſible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la ſociété ſans ſe donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature, ſans s'aſſervir au travail pénible de l'obſerver ; où l'on confond la ſingularité des opinions avec la philoſophie, et où l'on ſe croit au-deſſus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel ſiècle les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les ſyſtêmes vagues d'hiſtoire naturelle, les paradoxes, doivent devenir communs ; et il n'eſt pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de *Voltaire*. Mais ces ſottiſes ſont une ſuite néceſſaire de ce ſentiment d'humanité, fruit précieux de la philoſophie, et que M. de *Voltaire* a contribué, plus que perſonne, à répandre en Europe ; de l'importance que les hommes ſavent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaiſſance de leurs droits, et des ſources du bonheur public, enfin du goût général pour les ſciences naturelles, et pour une philoſophie fondée ſur

la raiſon ſeule, et délivrée du joug de l'autorité et des ſyſtêmes. Ce mal, dont il ſe plaint, n'eſt que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever ſon ſiècle, tantôt le traiter avec mépris, ſelon qu'il était le plus frappé, ou des progrès de la raiſon, ou du ſuccès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuſer de contradiction : c'eſt un père qui emploie avec ſes enfans tantôt l'encouragement et tantôt le reproche.

LES

LES DEUX SIECLES.

SIECLE où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siècle où l'on ſut écrire auſſi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui ?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans ſes misères,
Vante, en tendant la main, les tréſors de ſes pères ?
Non, d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage; autrefois Molière était plaiſant;
Il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un français quand il eſt ſans gaîté !
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jeté ;
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en ſoupire.
Il ne peut ſupporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſouflés,
Apoſtrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la ſcène françaiſe en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'Etat du haut de ſon grenier ;
La chute des beaux arts eſt un bien pour la France ;
Des revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'Etat, et moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume ;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume :
Le public n'en ſait rien ; mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité ;
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une ſtatue. (*a*)

Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier ;
Vous gouvernez l'Etat ! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?
Prenez un vol plus haut ; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers :
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde ;
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame et nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux ;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiècle profond ;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange ;
Ce trait a ſes beautés : moi je parle, et tout change.

Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, et sois Dieu comme moi. (1)
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Eglise.
Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut. (2)
Un autre fou paraît suivi de sa sorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens sans secours et sans lois ;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.
Rien n'est mal, rien n'est bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au dauphin la fille du bourreau,
Les petites-maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la sorbonne et sa théologie.
Ainsi sur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les treteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit, ſurchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Reſſaſſez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais ſurtout écrivez en proſe poëtique;
Dans un ſtyle ampoulé parlez-moi de phyſique;
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.
Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'oſaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards: Illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus; et c'eſt nous qui régnons.

NOTES.

(*a*) On a déjà vu que *Jean-Jacques Rouſſeau* le génevois s'aviſa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue, à lui *Jean-Jacques*.

(1) Voyez ſur ces différens ſyſtêmes la partie philoſophique de cette édition.

(2) C'était avec l'abbé *Joannet* que l'abbé *Trublet* feſait le Journal chrétien. Le récollet *Hayer* feſait un autre journal avec l'avocat *Soret*; l'abbé *Dinouard* et l'abbé *Gauchat* en feſaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEANNOT, ſouviens-toi bien que la philoſophie
Eſt un démon d'enfer à qui l'on ſacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre-humain ;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Laſs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raiſonne a le cerveau bleſſé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais penſé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la peſanteur dévote
Toujours pour mon eſprit eut de charmes puiſſans !
Le péché n'eſt, dit-on, que l'abus du bon ſens ;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'uſage.
Ah ! fuyons ſaintement le danger d'être ſage.
Pour faire ton ſalut ne penſe point, Jeannot ;
Abrutis bien ton ame, et fais vœu d'être un ſot.

JEANNOT.

Je ſens de vos diſcours l'influence bénigne,
Je bâille ; et de vos ſoins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'eſprit rend malin.
Vous vous reſſouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeſſant les dames de Verſailles,
Careſſait tour à tour, et volait ſes ouailles ;

Ce cher monſieur Billard, et ſon ami Griſel, (2)
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de miſſel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies !

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philoſophé ;
Et ſoudain leur eſprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiſcence.
Dans les boſquets d'Eden l'arbre de la ſcience
Portait un fruit de mort et de corruption.
Notre bon père en eut une indigeſtion.
Pour lui bien conſerver ſa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eſt bien dit ; mais ſouffrez que Jeannot l'hébété
Propoſe avec reſpect une difficulté :
De tous les écrivains dont la peſante plume
Barbouilla ſans penſer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eſt notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée.
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche ;

Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable ;
Il va trouver enfin, pour prix de ſes travers,
Desfontaine et Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſu ſe connaître ;
Mais il fut réprouvé ſitôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa maſure,
Laſſé de ſa retraite, eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes ailes ;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courrier des ténèbres.
Profite de ſa faute ; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre à fermer la paupière,

On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec ſaint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidelles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité, ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés.... l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend par-tout.... O divine bêtiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Egliſe.
A quel ſaint recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.

Courage ; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien ;
De Jean-Georges (4), crois-moi, lis le difcours fublime :
C'eft pour ton mal qui preffe un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans fes murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des efprits lourds, obfcurs,
D'argumens rebattus déterminés copiftes,
Tout farcis de lambeaux des premiers janféniftes.
Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons ;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raifons.
Fais des phrafes, Jeannot ; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleffure.
Ne fois point philofophe.

JEANNOT.

Ah, vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, et chériffons l'erreur.
C'eft vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un fot au fortir du collége ?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il eſt beaucoup queſtion de *Larcher* et de *Nonotte* dans les ouvrages en proſe. *Cogé* régent de rhétorique au collége Mazarin, auteur de quelques mauvaiſes brochures contre M. de *Voltaire* et M. *Marmontel*, à l'occaſion de *Béliſaire*. *Viret*, cordelier, qui a écrit une brochure contre *Le dîné du comte de Boulainvilliers :* elle était intitulée, *Le mauvais dîné.*

(2) *Billard*, financier et dévot de profeſſion, avait fait une banqueroute conſidérable. Le petit peuple du quartier Saint-Euſtache, qui le. voyait communier ſouvent et aller tous les jours à pluſieurs meſſes, s'empreſſait de lui porter ſon argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit juſtice et le condamna au pilori. M. l'abbé *Griſel*, ſon directeur, fameux par des aventures de teſtamens, &c. fut impliqué dans l'affaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, *Beaumont*, exigeait que ceux qui demandaient les ſacremens, à la mort, préſentaſſent un billet ſigné de leur confeſſeur. Le parlement crut devoir ſévir contre ce joug nouveau qu'on voulait impoſer aux citoyens. Malheureuſement il ſe trompa ſur les moyens ; il ordonna d'adminiſtrer, au lieu d'ordonner ſimplement d'enterrer ceux que l'archevêque laiſſerait mourir ſans ſacremens. Au bout de ſix mois le bon *Chriſtophe* les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quakre à Jean-Georges.* Il y avait dans les premières éditions : *Du fier prélat du Puy :* mais *Jean-Georges* ayant quitté ſon égliſe du Puy pour en épouſer une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy eſt un homme de qualité ; homme d'eſprit, ſans être bel-eſprit, et qui n'a rien de commun avec ſon prédéceſſeur.

LES SYSTEMES.

LORSQUE le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage,
De ce monde en ſix jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Etre ineffable
Un jour devant ſon trône aſſembla nos docteurs,
Fiers enfans du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*) et Bonaventure, (*c*)
Et juſqu'au provençal élève d'Epicure, (*d*)
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
Çà, mes amis, dit Dieu, *devinez mon ſecret:*
Dites-moi qui je ſuis et comment je ſuis fait.
Et dans un ſupplément dites-moi qui vous êtes:
Quelle force, en tout ſens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un deſtin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je ſais que, grâce aux ſoins des plus nobles génies,
Des prix ſont propoſés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, et fera ſon ſalut.
Il dit: Thomas ſe lève à l'auguſte parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,

Qui de cent argumens ſe tira toujours bien,
Et répondit à tout ſans ſe douter de rien.
Vous êtes, lui dit-il, *l'exiſtence et l'eſſence*, (*f*)
Simple avec attributs, acte pur et ſubſtance,
Dans les temps, hors des temps; fin, principe et milieu,
Toujours préſent par-tout ſans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *Courage*, *Thomas!* et ſe mit à ſourire.
Deſcartes prit ſa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière ſubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile:
Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon homme Thomas*
Du rêveur ariſtote a trop ſuivi les pas.
Voici mon argument, qui me ſemble invincible :
Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible. (*g*)
Quant à votre univers, il eſt fort impoſant;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant; (*h*)
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons et lumière,
Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les lois.
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.
L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et propoſait à Dieu ſes atomes crochus, (*i*)
Quoique paſſés de mode, et dès long-temps déchus;
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.
Alors un petit juif, au long nez, au teint blême,

Pauvre, mais ſatisfait; penſif et retiré;
Eſprit ſubtil et creux, moins lu que célébré,
Caché ſous le manteau de Deſcartes ſon maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.
Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas. (*k*)
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques.
Jugez-nous.... A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur et d'effroi ſaint Thomas recula.
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna ſeulement qu'on purgeât ſa cervelle.
Ne pouvant déſormais compoſer pour le prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles viſions,
De leur eſprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, diſputaient et criaient tous enſemble.
Ainſi, lorſqu'à dîner un amateur raſſemble
Quinze ou vingt raiſonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanſonneurs, traducteurs,
La maiſon retentit des cris de la cohue;
Les paſſans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air perſuadé Mallebranche aſſura
Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra. (*l*)
Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)

Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien ; (*n*)
Que Dieu, le monde et nous, tout n'est rien sans monades.
Le courrier des Lapons, dans ses turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géan.
Notre consul Maillet (*p*), non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal ;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit son systême ; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maisons.
Dieu ne se fâcha point ; c'est le meilleur des pères :
Et sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfans, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année :
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces ;
Il visita des saints, des papes et des princes,
De braves cardinaux et des inquisiteurs
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
Messeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, sans molester personne.

Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans,
Qui ſont, ainſi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puiſſance de nuire :
Pour penſer de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'eſt pas fort dangereux ;
Et votre ſignature eſt plus funeſte qu'eux.
En ſorbonne, aux charniers (q), tout ſe mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES.

(*a*) *Le bon Thomas d'Aquin*, &c.

Nous n'avons de ſaint *Thomas d'Aquin* que dix-ſept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'*Albert;* auſſi celui-ci a été ſurnommé *le grand.*

(*b*) *Scot* . . . . *Scot* eſt le fameux rival de *Thomas.* C'eſt lui qu'on a cru mal à propos l'inſtituteur du dogme de l'*immaculée conception;* mais il fut le plus intrépide défenſeur de l'*Univerſel de la part de la choſe.*

(*c*) *Bonaventure* . . . . . Nous avons de ſaint *Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'eſprit à DIEU, la Diète du ſalut, le Roſſignol de la paſſion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des ſéraphins, les Cinq fêtes de l'enfant JESUS, &c.

(*d*) . . . . *Provençal, élève d'Epicure,*

Gaſſendi, qui reſſuſcita pendant quelque temps le ſyſtême d'*Epicure.* En effet, il ne s'éloigne pas de penſer que l'homme a trois ames ; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la ſenſitive qui reçoit toutes les impreſſions, et la raiſonnable qui loge dans la poitrine. Mais auſſi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme ſur les premiers principes des choſes ; et c'eſt beaucoup pour un philoſophe.

(*e*)

(*e*) *Et ce maître René*, &c.

Descartes était le contraire de *Gassendi* : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de *Descartes* n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres et des mers ? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences ; ils se moquaient d'*Aristote*, et ils disaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le systême de *Descartes* à celui de *Lass* ; tous deux étaient fondés sur la synthèse. *Descartes* vint dans un temps où la raison humaine était égarée. *Lass* se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de *Descartes* durèrent une quarantaine d'années ; ceux de *Lass* ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(*f*) . . . . . . *L'existence et l'essence*,

Ce sont les propres paroles de saint *Thomas d'Aquin*. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'*Aristote*.

(*g*) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de *Descartes*. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité ; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde : donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose fonder la nature de cet Etre éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre-humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne sont pas en état de

comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcolaſtiques orgueilleux et peu ſenſés qui oſent enſeigner et menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement ; c'eſt ainſi qu'en uſait *Marc-Aurèle* et même *Julien*. Quelle différence de ces grands hommes à *Garaſſe*, à *Nonotte*, à l'abbé *Guyon*, à l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à *Paulian* l'ex-jéſuite, et à tant d'autres !

(*h*) . . . . *J'en ferai tout autant ;*

Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. Ces paroles de *Deſcartes* ſont un peu téméraires ; elles n'auraient pas été permiſes à *Platon*. Paſſe qu'*Archimède* ait dit : Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enleverai la terre : il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on faſſe des organes ſentans et des têtes penſantes, ſitôt que DIEU y aura mis une ame, cela eſt bien fort. Je doute même que *Deſcartes* et le père *Merſenne* enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, *Deſcartes* avait de la matière et du mouvement ; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il ? que ne feſait-il un petit automate de monde ? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(*i*) . . . . *Ses atomes crochus*, &c.

Démocrite, *Epicure* & *Lucrèce*, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins auſſi enfans que *Deſcartes* avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein ; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atomes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, et pour ſe détourner enſuite à gauche ; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées ? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raiſonnables ? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer ; mais quelle explication ! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut ; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi *Og* était de quinze

pieds. Le ferpent, qui eut de longues converfations avec *Eve*, ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en fa langue pour être entendu, et non en la langue des ferpens ; et *Eve* devait parler le pur hébreu, puifqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore fe corrompre. C'eft fur des raifons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires et tous les fyftêmes. *Hérodote* a dit que le foleil avait changé deux fois de levant et de couchant ; et fur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des favans fe font diftillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'*Achille* avait parlé grec ; comment la nuit que *Jupiter* paffa avec *Alcmène* fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, fans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le foleil avait reculé au fouper d'*Atrée* et de *Thiefte*, par quel fecret *Hercule* était refté trois jours et trois nuits enfeveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au fon d'un inftrument les murs de . . . . Enfin on a compilé et empilé des écrits fans nombre pour trouver la vérité dans les plus abfurdes et les plus infipides fables.

(*k*) *Mais je penfe, entre nous, que vous n'exiftez pas.*

Spinofa, dans fon fameux livre, fi peu lu, ne parle que de DIEU ; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'eft qu'il n'a point féparé la Divinité du grand Tout qui exifte par elle. C'eft le dieu de *Straton*, c'eft le dieu des ftoïciens.

Jupiter eft quodcumque vides, quocumque moveris.

C'eft le dieu d'*Aratus*, dans le fens d'une philofophie audacieufe.

In Deo vivimus, movemur et fumus.

La marche de *Spinofa* eft plus géométrique que celle de tous les philofophes de l'antiquité. C'eft le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de *Spinofa* à la lettre, en raifonnant d'après fes paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'eft-ce qu'un Dieu dont tous les êtres feraient des modifications, qui ferait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, deftructeur et détruit ?

Bayle paraît oppoſer à *Spinoſa* une dialectique très-ſupérieure. Mais quel eſt le ſort de toutes les diſputes ! *Jurieu* regardait *Bayle* comme un compilateur d'idées plus dangereuſes que celles de *Spinoſa*. *Arnaud* et ſes partiſans tombaient ſur *Jurieu* comme ſur un fanatique abſurde. Les jéſuites accuſaient *Arnaud* d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jéſuites les corrupteurs de la raiſon et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour *Spinoſa*, tout le monde en parlait, et perſonne ne le liſait.

Voici l'analyſe de tous ſes principes :

Il ne peut exiſter qu'une ſubſtance ; car qui eſt par ſoi doit être un, et ne peut être limité. La ſubſtance doit donc être infinie.

Il eſt impoſſible qu'une ſubſtance en produiſe une autre ſans qu'il y ait quelque choſe de commun entre elles. Or ce quelque choſe de commun ne peut exiſter avant la ſubſtance produite ; donc la création eſt impoſſible.

Une ſubſtance ne peut en faire une autre ; puiſqu'étant infinie par ſa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini ; donc tout eſt mode.

L'intelligence et la matière exiſtent ; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La ſubſtance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs ; donc l'infinité d'attributs eſt DIEU ; donc DIEU eſt tout.

Ce ſyſtême a été aſſez réfuté par l'humain *Fénélon*, par le ſubtil *Lami*, et ſurtout de nos jours, par M. l'abbé de *Condillac*, par M. l'abbé *Pluquet*.

Si d'illuſtres adverſaires peuvent ſervir en quelque ſorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus reſpectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus ſavans et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniſtres et ambaſſadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans ſon Anti-Lucrèce ; le ſecond en beaux vers français dans une épître inſtructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

Dogmata complexus, partim veſana Stratonis
Reſtituit commenta, ſuiſque erroribus auxit
Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, et orbem

Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo se se munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vita atque ævo, fuga temporis ipsa caduci
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

Le livre du *Systême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent ; c'est une Philippique contre DIEU. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez *Hobbes*, mais *Hobbes* se borne à la supposer, il ne l'affirme pas : il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis *Brama*, *Zoroastre* et *Thaut*, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son systême ; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais

jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas ; on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde eſt toujours allé comme il va ; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui ; les puiſſans ont gouverné, les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partageaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le ſyſtême de *Mallebranche* paraît-il retomber dans celui de *Spinoſa*, comme deux vagues qui ſemblent ſe combattre dans une tempête, et le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre ?

DIEU, dit *Mallebranche*, *eſt le lieu des eſprits, de même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne peut ſe donner d'idées. . . . Nos idées ſont efficaces, puiſqu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur notre eſprit que* DIEU. . . . *Donc il eſt néceſſaire que nos idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divinité.* Livre III, de l'Eſprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de *Mallebranche*. Or ſi nous ne pouvons avoir de perceptions que dans DIEU, nous ne pouvons donc avoir de ſentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui ; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne ſommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance. Voilà le ſpinoſiſme, le ſtratoniſme tout pur. Et *Mallebranche* pouſſe les illuſions qu'il ſe fait à lui-même juſqu'à vouloir autoriſer ſon ſyſtême par des paſſages de ſaint *Paul* et de ſaint *Auguſtin*.

Je ne dis pas que ce ſavant prêtre de l'oratoire fût ſpinoſiſte, à Dieu ne plaiſe ; je dis qu'il ſervait d'un plat dont un ſpinoſiſte aurait mangé très-volontiers. On ſait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh ! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le SAINT-ESPRIT ? Mais comme il n'y avait perſonne en tiers dans la converſation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'eſt dit; nous nous contentons de plaindre l'eſprit humain, de gémir ſur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(*m*) *Exprès pour nous damner*, &c.

Il faut avouer que ce ſyſtême, qui ſuppoſe que l'Etre tout-puiſſant et tout bon a créé exprès des millions de

milliars d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que sans son harmonie*, &c. . . .

Notre ame étant *simple* (car on suppose que son existence et sa *simplicité* sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, et notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; et l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre *Newton*, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties et sans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces *monades* font l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades simples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) . . . . *Dans ses turlupinades*,

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'ame; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est

que ces folies ont caufé des querelles et des infortunes. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, premier volume des *Facéties*.

(*p*) *Notre conful Maillet*, &c.

On connaît auffi le fyftême vraifemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre eft de verre ; mais celui-là n'a encore rien de funefte. Certes ceux qui ont inventé la charrue ; la navette et les poulies étaient des dieux bienfefans, en comparaifon de tous ces rêveurs : et il eft vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les fyftêmes de *Cudworth*, de *Wifton*, de *Burnet* et de *Wodward*. Car ces fyftêmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaifir : mais l'opéra des Gueux et le Déferteur ont fait paffer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(*q*) ...... *Aux charniers, tout fe mêle d'écrire :*

Charniers des SS. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, et non loin du louvre. C'eft là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plufieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuifinières à leurs amans, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé longtemps à l'Année littéraire. Il y a le ftyle à cinq fous, et le ftyle à dix fous.

Qu'on écrive les imaginations de M. *Oufle*, les mémoires d'un homme de qualité, les foliloques d'une ame dévote ; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne enfuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de *Thérèfe* à *Sophie*, ou qu'on dife en mauvais latin (*)

(*) *Veram religionem, etfi quantùm ad fui formam et revelationis perfpicuitatem*, &c. page 21 d'un ouvrage latin, rempli de folécifmes et de barbarifmes, imputé fauffement à la forbonne : il eft intitulé, *Determinatio facræ facultatis parifienfis in libellum cui titulus* BELISAIRE; *Parifiis* 1767 : Cenfure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE ; à Paris 1767, chez la veuve *Simon*, &c.

Voyez auffi les trente-fept vérités oppofées aux trente-fept impiétés, par un bachelier ubiquifte.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie ; mais ayant renoncé à cette fcience, il

que

que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée et diverse quant à sa forme et quant à la clarté de la révélation, et que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance; que ces belles choses, dis-je, partent des charniers SS. Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve *Simon*, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout qu'une nation, qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

était devenu un des plus grands philosophes, et un des premiers hommes d'Etat de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de sorbonne et de Navarre.

LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?
Êtes-vous au conclave ? aſpirez-vous au trône (*a*)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Çà, que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré ;
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.
,, Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
,, Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
,, J'ai fait de méchans vers ; et vous pouvez bien croire
,, Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
,, Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
,, Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit ;
,, Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;
,, Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
,, Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
,, Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
,, Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire ;
,, Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire. ,,

Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement, (*b*)
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix et Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle ; et l'antre du parterre (*c*)
Et les cafés voiſins ſont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier : ,,Lulli, Campra, Rameau, Bouffons, (*d*)
,, Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ? ,,
Je ſuis pour mon plaiſir, Meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?
Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
,, Avez-vous lu ſa pièce ? il tombe, il eſt perdu ;
,, Par le dernier journal je le tiens confondu. ,,
Qui, de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — ,, C'eſt un vil téméraire,
,, Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
,, Il croit nous égaler en vers alexandrins. ,,
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.

,, Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. ,,
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure, (*e*)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
,, Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici ;
,, Lequel préférez-vous ?— Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; et dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage, (*f*)
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.

On eſt un peu fâché, mais qu'y faire ?... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
,, Mais, Monſieur, des Capets les lois fondamentales,
,, Et le grenier à ſel, et les cours féodales,
,, Et le gouvernement du chancelier Duprat.... ,,
Monſieur, je n'entends rien aux matières d'Etat :
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquille.
La fronde était plaiſante, et la guerre civile (*g*)
Amuſait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
,, Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint-Médard (*h*)
,, Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
,, Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière :
,, Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
,, Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
,, Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
,, Lorſque vous nous prouviez qu'un maroufle à beſace,
,, Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre-humain,
,, S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
,, Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée ;
,, Acceptez à la fin votre brevet d'athée. ,,
Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule :

L'univers m'embarraſſe, et je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte, et n'ait point d'horloger. (*i*)
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Egliſe :
Fleury le confeſſeur en parle avec franchiſe : (*k*)
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin ;
Eh, quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire ;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire...
,, Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.
,, Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
,, Alors que de Maillet inſultant la mémoire, (*l*)
,, Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire. . . .
,, Ignorant ! vois l'effet de mes combinaiſons :
,, Les hommes autrefois ont été des poiſſons ;
,, La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe ;
,, Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe :
,, Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
,, Du vrai ſens de Platon, par nous ſeuls enſeigné.
,, Lâche ! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême ? ,,
— Mais oui. ,, De la nature as-tu lu le ſyſtême ?
,, Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
,, Que dis-tu de ce livre ? ,, — Il m'a fort ennuyé... (*m*)
,, C'en eſt aſſez, ingrat : ta perfide inſolence
,, Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
,, Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
,, Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant ;
,, Nous t'y ferons rentrer, ainſi que ce grand Etre
,, Que tu prends baſſement pour ton unique maître.

„ De mes amis, de moi tu ſeras mépriſé. „
— Soit. „ Nous inſulterons à ton génie uſé. „
— J'y conſens. „ Des fatras de brochures ſans nombre
„ Dans ta bière à grands flots vont tomber ſur ton ombre.
— Je n'en ſentirai rien. „ Nous t'abandonnerons
„ Aux puiſſans Langlevieux, aux immortels Frérons. (*n*)
Ah ! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous et moi, beſoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la ſociété,
Si tout, juſqu'à l'athée, était ſans charité ?
Permettez qu'ici-bas chacun faſſe à ſa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinoſa pardonnait à ceux dont la faibleſſe
D'un moteur éternel admirait la ſageſſe.
Je crois qu'il eſt un Dieu; vous oſez le nier.
Examinons le fait ſans nous injurier.
J'ai déſiré cent fois, dans ma verte jeuneſſe,
De voir notre ſaint-père au ſortir de la meſſe,
Avec le grand lama danſant un cotillon;
Boſſuet le funèbre embraſſant Fénélon ;
Et le verre à la main, le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verſailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ſes jours
Entre le Dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids ſavans dont les vieilles querelles
Traînaient ſi peſamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'efpérais en jouir ; je me fuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre ;
Dans Londres, dans Paris les efprits font en guerre ;
Ils y feront toujours. La Difcorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, defcendit chez les rois ;
Puis dans l'Eglife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la Paix que par-tout on chaffa.
On dit que feulement par grâce on lui laiffa
Deux afiles fort doux ; c'eft le lit et la table.
Puiffe-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, et fefons des chanfons.

NOTES.

PAR M. DE MORZA.

(*a*) . . . . *Aſpirez-vous au trône ?*

Ce trône eſt très-reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. *Simon*, fils de *Jones*, nommé *Céphas* ou *Pierre*, eſt un très-grand ſaint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expreſſément à tous ſes envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier ferait le dernier. Les choſes ſont changées; et dans la ſuite des temps le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(*b*) . . . . . *De Dijon ce pauvre garnement*,

Ce garnement de Dijon eſt un nommé *Clément*, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre meſſieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *Vatelet*, *Dorat* et pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſuffiſance, un ton déciſif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui eſt le comble de l'inſolence et du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience et ſans génie. Il s'eſt couvert d'opprobre par des libelles auſſi affreux qu'abſurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre, comme *Clément*, *la Beaumelle*, *Sabatier* natif de Caſtres, reſſemblent préciſément au *Pauvre diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(*c*) . . . . *Et l'antre du parterre*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le ſoutient ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur diſent : Venez-vous pour ſiffler ? mettez-vous là :

venez-vous pour applaudir ? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au café de *Procope*. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi long-temps la gloire de la nation.

(*d*) . . . . . . *Rameau*, *Bouffons*,

La même manie a paſſé à l'opéra et a été encore plus tumultueuſe. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas ; c'eſt celui de la ſatire raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conſéquence en conſéquence, que vous êtes un ſot qui avez voulu avoir de l'eſprit, et qui avez aſſemblé quinze cents perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt, ſans le ſavoir, un peu jaloux de vous, il eſt en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique ; il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, et le muſicien du muſicien, diſait *Héſiode*. Il y faut ſeulement ajouter encore les partiſans du muſicien ; mais ceux-là ſont ennemis, et ne ſont point jaloux. Dans les talens de l'eſprit au contraire, tout le monde eſt jaloux en ſecret ; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) . . . . . *La royale coiffure*,

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conſeillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner*, &c.

L'Europe eſt pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque Etat voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps ; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. *Boiſguilbert*

qui écrivit contre le grand *Colbert*, et qui enfuite ofa attribuer fa *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, s'était ruiné. Ceux qui font affez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de *Vauban*, ne fe doutent pas que, fi on fuivait les beaux fyftêmes, le royaume ferait auffi miférable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'Etat*, fous le nom du comte de *Boulainvilliers*, eft mort à l'hôpital. Le petit *la Jonchère*, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels font les gens qui enfeignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde fans fortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais poffédé une charrue, rempliffent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne fubfifte prefque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profeffion fi belle n'a été ni fi univerfelle ni fi avilie.

(*g*) *La fronde était plaifante*, &c.

La fronde en effet était fort plaifante, fi l'on ne regarde que fes ridicules. Le préfident *le Cogneux* qui chaffe de chez lui fon fils le célèbre *Bachaumont*, confeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre fes chevaux dans la rue; *Bachaumont* qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, et qui de raillerie en raillerie fait boire fon père à la fanté du cardinal *Mazarin* profcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le fervir dans la guerre civile, et qui trouvant un de fes camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'eft pas jufte que les deux plus grands fous du royaume fervent fous le même drapeau, il faut fe partager, je vais chez le cardinal *Mazarin;* et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu fe joindre; ce même coadjuteur qui prêche et qui fait pleurer des femmes; un de fes convives qui leur dit : Mefdames, fi vous faviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : C'eft fon bréviaire; et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chanfons qui ne finiffaient point; tout cela ferait bon fans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les fcélérateffes, les affaffinats, les crimes de toute efpèce dont ces plaifanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue et des farces d'*Arlequin*. Et c'étaient

des gens graves, des *patres conſcripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de *Retz* dit, dans ſes mémoires, *que le parlement feſait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus ſanglans.*

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de ſinges dans le *Siècle de Louis XIV;* un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croyaient en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que meſſieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : „ Un empereur de la Chine dit un jour à l'hiſ- „ toriographe de l'empire : Je ſuis averti que vous mettez „ par écrit mes fautes ; tremblez. „ L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là ? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, et dit : Ecrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(*h*) . . . . *Lorſque de Saint-Médard*

On connaît le fanatiſme des convulſions de Saint-Médard, qui durèrent ſi long-temps dans la populace, et qui furent entretenues par le préſident *Dubois*, le conſeiller *Carré* et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes, mais jamais il n'y en eut de plus ſotte et de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion et l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſurtout que nous avons une liſte de miracles opérés par ces malheureux, ſignée de plus de cinq cents perſonnes. Les miracles d'*Eſculape*, ceux de *Veſpaſien* et d'*Apollonius* de Thyane, &c. n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cette horloge exiſte*, &c.

Si une horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel aſtre ne porte pas l'empreinte de celui que *Platon* appelait l'éternel géomètre ? Il me ſemble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de deſſein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre eſprit. Non-ſeulement ce chétif inſecte eſt une machine dont tous les reſſorts ſont faits exactement l'un pour l'autre ; non-ſeulement il eſt né ; mais

il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. *Platon*, *Newton*, *Locke* ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre : des ridicules ! on croit nous en donner en nous appelant causefinaliers ; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. *Spinosa* lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence ; et *Virgile* avant lui, et après tant d'autres, avait dit : *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre *Clarke* dans son livre de l'existence de DIEU ; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de *Platon* ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de *Locke.*

(*k*) *Fleury le confesseur en parle avec franchise :*

Fleury, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Légende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet*, &c.

Ce consul *Maillet* fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à *Cyrano* de Bergerac.

(*m*) . . . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il est diffus, et quelquefois déclamateur ; qu'il se

contredit, qu'il affirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, et ſurtout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté et le ridicule ſont aujourd'hui reconnus et ſifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite anglais, nommé *Néedham*, crut avoir faite de jus de mouton et de blé pourri, en petites anguilles, leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite *Néedham* que cela n'était bon que du temps d'*Ariſtote*, de *Gamaliel*, de *Flavien-Joſephe* et de *Philon*, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le blé pourriſſe et meure pour lever et pour produire, et que par conſéquent ſon blé pourri et ſon jus de mouton feſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que JESUS-CHRIST daignait ſe conformer aux idées fauſſes et groſſières des payſans galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, et obſerver tous leurs rites; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe; que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de DIEU, et que les athées s'empareraient de la place. *Néedham* n'en démordait point; et auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chimiſte, il perſiſta long-temps à ſe croire créateur d'anguilles; de ſorte que par une étrange bizarrerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir ſon opinion ridicule, et les athées ſe ſervaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéiſme. On citait par-tout la découverte de *Néedham*. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince *Charles* à Bruxelles, il y avait un lapin qui feſait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

Spinoſa, circonſpect et fort honnête homme; nous l'appelons ici *Baruch*, parce que c'eſt ſon véritable nom; on ne lui a donné celui de *Benoît* que par erreur; il ne fut jamais baptiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtémes.

N. B. Vers 1771, les querelles ſur les deux parlemens, les révolutions du miniſtère, et les diſputes ſur la cauſe univerſelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de *Voltaire*, les philoſophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui : mais cette diviſion entre des hommes qui devaient reſter toujours unis, pour défendre la cauſe de la raiſon et de l'humanité, ne fut point durable. C'eſt à cette querelle paſſagère que M. de *Voltaire* fait alluſion à la fin des Cabales.

(*n*) *Aux puiſſans Langlevieux*, &c.

C'eſt ce même *Langlevieux la Beaumelle*, dont il eſt parlé dans les notes ſur l'épître de M. d'*Alembert* et ailleurs.

Ce même homme s'eſt depuis aſſocié avec *Fréron*, et malgré tant d'horreurs et tant de baſſeſſes, il a ſurpris la protection d'une perſonne reſpectable qui ignorait ſes excès ridicules : mais *oportet cognoſci malos.*

Nous ajouterons à cette note que *Boileau* attaqua toujours des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet de ſe plaindre, et que notre auteur s'eſt toujours borné à repouſſer les injures et les calomnies des *Rollets* de ſon temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que *la Beaumelle* a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juſte et plus convenable.

C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

Les miniſtres d'Etat, et tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord ; qu'il y en a de toute eſpèce ; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége ; que la faim et la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice ; que la curioſité les dévore ; qu'ils font pendant un temps une impreſſion dangereuſe ; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales ; et que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, et qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi paſſé chez mon libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille ;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, et ſage autant que beau :
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique ;
Il fait ſeul nos deſtins ; prenez, c'eſt la Tactique.
La Tactique ? lui dis-je, hélas ! juſqu'à préſent
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.
Ce nom, répondit-il, venu de Gréce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence ; (*a*)
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.
J'achetai ſa Tactique, et je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes déſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi ; je lis ; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre ſi divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger ſon prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (*b*)
Pétrit, pour s'amuſer, du ſoufre et du ſalpêtre :
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas,
Que d'un tube de bronze auſſitôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (*c*)

Et

Et renverſe en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mouſquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout eſt bon, tout va bien, tout ſert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, ſans tambour et ſans bruit,
Diſcrétement chargés de ſabres et d'échelles,
Aſſaſſinent d'abord cinq ou ſix ſentinelles.
Puis, montant leſtement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en ſureté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecraſent les enfans, et las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui ſur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'égliſe
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entrepriſe,
Lui chanter en latin qu'il eſt leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait ſans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens, ſi Dieu ne nous ſeconde.
Etrangement ſurpris de cet art ſi vanté,
Je cours chez monſieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends ſon volume, et lui dis en colère :
Allez, de Belzébuth déteſtable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens inſtruit les infidelles.

Allez ; adreſſez-vous à monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender et d'Azof ;
A FREDERIC ſurtout offrez ce bel ouvrage ;
Et ſoyez convaincu qu'il en ſait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur ; (*d*)
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE et qu'EUGENE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne ſais quand) des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goutte avec ſa craie, et la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fièvre, le catarre, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient ſuffi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes ;

Ses regards aſſurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de courroux;
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur attendri ſe ſent pour mon métier;
Il n'eſt pas fort humain, mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant; Caïn tua ſon frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Viſigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeſſe aujourd'hui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher béarnois;
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte;
La ligue était coupable, Henri quatre était juſte.
Mais ſans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaiſe, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?

Trop fortuné badaud! . . . dans les murs de Paris,
Vous fesiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si LOUIS, en personne,
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne?
Et si tous vos césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Gramont,
Et du sage Luttaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope et l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Eglise, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Savatier (*f*)
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.
Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;

Je conçus que la guerre eſt le premier des arts ;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (*g*)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des ſouhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (*h*)

NOTES.

(*a*) *Tactique* vient originairement du verbe *taſſo*, j'arrange. Tactique eſt proprement l'art d'aller par rangs ; c'eſt l'arrangement des troupes. C'eſt ce qui fit que *Pyrrhus*, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas ſi barbares.

(*b*) . . . . . *Autrefois un bon prêtre*, &c.

On ne ſait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les ſiéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches ; mais preſque toutes les origines ſont ignorées. Qui le premier inventa un bateau ? qui imagina de plier une branche de frène, de l'aſſujettir avec une corde faite d'un inteſtin d'un animal, et d'y ajuſter une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout ? qui inventa la navette, les fours, les moulins ? De cette prodigieuſe multitude d'arts qui ſecourent notre vie ou qui la détruiſent, il n'y en a pas un dont l'inventeur ſoit connu. C'eſt que perſonne n'inventa l'art entier. Les architectes ne ſont venus que des milliers de ſiècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaiſſaient la poudre inflammable, et la feſaient ſervir à leurs divertiſſemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jéſuites *Shall* et *Verbieſt* fondiſſent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enſeignèrent l'uſage de l'artillerie dans cette vaſte partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre allemand nommé

Schwartz, ou moine noir, qui trouva le fecret de la poudre inflammable au quatorzième fiècle, fans qu'on ait jamais fu l'année de cette invention.

On a prétendu que *Roger Bacon* moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce *Roger* qui fe trouvent dans fon *Opus majus*, page 454 grande édition d'Oxford. . . . . *Nous avons une preuve des explofions fubites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du falpêtre dans une balle de la groffeur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit fi violent qu'elle furpaffe le rugiffement du tonnerre, et il en fort une plus grande exhalaifon de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, fans doute, de cette petite boule de fimple falpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre fur la voie.

Il paraît qu'il eft très-faux que les Anglais euffent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la tour de Londres, recueillis par *Rymer*, en diraient quelque chofe.

Plufieurs de nos hiftoriens ont affuré qu'il exifte encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date eft encore gravée fur la culaffe.

Et voilà juftement comme on écrit l'hiftoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'affurance que je fis écrire à M. le comte de *Holftein de Bavière*, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé M. *Artin*, affez fameux pour fon temps, était mort en 1501. On mit un petit canon fur fon tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'infcription. Il eft étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les hiftoriens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de *Froiffard* qui avait plus de cinquante pieds de long, et qui menait fi grande noife au décliquer qu'il femblait que tous les diables d'enfer fuffent en chemin. C'était apparemment une efpèce de balifte.

Je doute beaucoup encore du regiftre de *du Drach* tréforier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon, pour avoir poudre et autres chofes néceffaires aux canons devant Puifguillaume. Ducange* rapporte ce trait, mais il fe borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des tréforiers des guerres. Il ne

s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie, et en ajoutant à ces trois moines les jésuites *Skall* et *Verbiest*, cela fera cinq.

(*c*) *Dans la direction qui fait la parabole*,

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite ; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

(*d*) *Lucifer* l'inspira bien mieux que votre auteur ;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince *Eugène* et du grand *Gustave*. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(*e*) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

(*f*) . . . . . . *Clément et Savatier*

Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase et du vieillard*.

(*g*) . . . . . . *Des Bourbons, des Bayards*,

M. *Guibert* a fait une tragédie du connétable de *Bourbon*, dans laquelle le chevalier *Bayard* dit des choses admirables.

(*h*) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre*.

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue

univerfelle. Il eft trop vrai que la guerre eft un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec prefque toutes les religions ; et cependant un fléau auffi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il eft auffi difficile d'empêcher les hommes de fe faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eft quelque chofe de fi exécrable que plus nos nations barbares qui font venues envahir, enfanglanter, ravager toute notre Europe, fe font un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'eft point affurément l'ouvrage immenfe de *Grotius*, fur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces ; ce ne font point fes citations de *Carnéade*, de *Quintilien*, de *Porphire*, d'*Ariftote*, de *Juvénal* et du *Pentateuque ;* ce n'eft point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame et leur fang, comme le rapporte *Barbeirac* fon commentateur. Ce n'eft point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de *Grotius* et de *Puffendorf ;* c'eft uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes fauvages et affamées fortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des fénateurs, des bourgmeftres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui font leurs troupeaux paiffent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voifin dans l'occafion. Ces chiens fe battent ; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne fe battent pas : ils attendent patiemment la décifion, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince *Eugène* affiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le fiége ; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de maffacre, point d'efclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Vifigoths, des Francs.

Le duc de *Marlborough* fefait garder très-foigneufement tous les domaines de ce *Fénélon* archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par fon amour du genre-humain ; amour plus dangereux peut-être à fa cour que fon amour de DIEU.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai et des environs s'emprefsèrent de loger chez eux les prifonniers bleffés ; tous

eurent

eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : *Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français.*

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunsvick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de *Gisors*, ce fils du maréchal de *Bellisle*; cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunsvick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées; et l'exemple des autres. Voyons un comte *Alexis Orlof* prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes, il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. *Avez-vous*, dit-il, *à votre tête un comte Orlof? — Non; que lui voudriez-vous? — Me jeter à ses pieds*, répliqua le turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse et la générosité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

DIALOGUE

DE PEGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

QUE fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème et je bâtis. (*a*)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PEGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple:
Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,

Et ſuivant d'aſſez loin le ſublime Vadé, (*b*)
Retrouver une place au ſéjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un eſpoir orgueilleux honteuſement déçu,
Tu ſais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entrepriſes.
A peine j'abordai, les places étaient priſes.
Le nombre des élus au Parnaſſe eſt complet ;
Nous n'avons qu'à jouir ; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narciſſe et les roſes vermeilles
Ont prodigué leurs ſucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons ſur le ſoir y vont chercher en vain
Ces parfums épuiſés qui plaiſaient au matin.
Ton Parnaſſe d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, eſt l'antre de l'Envie.
Homère, cet eſprit ſi vaſte et ſi puiſſant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la meſure antique a fait place à la rime ;
Où Melpomène en pleurs étale en ſes diſcours
Des rois du temps paſſé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin ſous les pieds de Corneille :
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnaſſe,

Bb 2

Sans fecours, fans amis, humble dans ma difgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques foins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réuffis point; leur bruyante féquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :
Je n'ai pu défarmer Sabatier (*d*) mon rival.
Le Parnaffe a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils fe mordraient fans doute.
J'ai vu les beaux efprits; je fais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre foixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds favans,
Toujours en faction, toujours en fentinelle :
Ici c'eft l'abbé Guyon(*e*), plus bas c'eft la Beaumelle. (*f*)
Leur nombre eft dangereux. J'aime mieux déformais
Les languiffans plaifirs d'une infipide paix.
Il faut que je te faffe une autre confidence.
La pofte, comme on fait, confole de l'abfence;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les courriers de leurs beaux fentimens :
J'ouvre fouvent mon cœur en profe ainfi qu'en rime;
J'écris une fottife, auffitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeftin
De mon coufin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprifonné dans mon vieux fecrétaire,
En criant *tout eft bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breflau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,

Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on ſur toi monté,
Avec ce gros bagage à la poſtérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiſcrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *Innocens*,
Se gliſſe (*h*) ſous la preſſe avec mes vrais enfans.
C'en eſt trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de reſpect et d'eſtime pour elles,
Mais tout change, tout s'uſe, et tout amour prend fin:
Va, vole au mont ſacré; je reſte en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin: tes chagrins ſont injuſtes.
Des arts qui t'ont nourri les déeſſes auguſtes
Ont mis ſur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Deſmarets, Saint-Didier. (*i*)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique ſcène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton ſtyle ampoulé la froide et sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons eſprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la ſtatue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal;

Sa main creuſa les traits de ton viſage étique,
Et plus d'un connaiſſeur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Conſumer de ſes dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buſte rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apoſtat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes ſots ennemis les fronts humiliés.
Aux ſons de ton ſifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier ſur Clément (*k*), Patouillet (*l*) ſur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaiſir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeuneſſe eſt maligne, et la vieilleſſe eſt ſage.
Le ſage en ſa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant ſans les fuir,
Ne s'embarraſſe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, ſans dire ſon avis,
Trois Etats polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écraſé par ſaint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné ſur le Mierre.
Dans les champs cultivés, à l'abri des revers,
Le ſage vit tranquille et ne fait point de vers.
Monſieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe

A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème eſt le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eſt cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Héſiode ou Virgile.
Le beſoin, la raiſon, l'inſtinct doit nous porter
A faire nos moiſſons plutôt qu'à les chanter ;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller ſur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triſte et froid diſcours
Eſt d'un vieux impuiſſant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuiſé ſe pique de ſageſſe.
Eh bien, tu te ſens faible ; écris avec faibleſſe ;
Corneille en cheveux blancs ſur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila ;
Je ſuis tout fier encor de ſa courſe dernière.
Tout mortel juſqu'au bout doit fournir ſa carrière ;
Et je ne puis ſouffrir un changement groſſier.
Quoi! renoncer aux arts et prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois ſans eſprit, ſans ſcience,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans ſon champ de plus riches moiſſons
Que n'en eut Mirabeau par ſes nobles leçons ? (*n*)
Laiſſe un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre :
Songe que tu naquis pour mon ſacré vallon.
Chante encore avec Pope, et penſe avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,

Et ce syſtême heureux qu'on dit de la nature.
Pour la dernière fois veux-tu me monter?

LE VIEÍLLARD.

Non.

Apprends que tout syſtême offenſe ma raiſon.
Plus de vers, et ſurtout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit ſans guide et ſans flambeau :
Hélas ! voit-on plus clair au bord de ſon tombeau?
A quoi peut nous ſervir ce don de la penſée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipſée ?
Je n'ai penſé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir ſouvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien ſavoir, ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien, végette et meurs. Je revole à Paris
Préſenter mon ſervice à de profonds eſprits ;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le ſecours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'eſſence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont beſoin de moi dans leurs inventions ;
J'avais porté René (*o*) parmi ſes tourbillons ;
Son diſciple plus fou (*p*), mais non pas moins ſuperbe,

Etait monté ſur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en proſe, et bien mieux inſpirés
Que tes héros du Pinde aux rimes conſacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémiſphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères. (*q*)

NOTES

DE M. DE MORZA.

(*a*) *Je défriche un déſert*, &c.

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuſe, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues et très-diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, et qu'on fît venir de la cavalerie ſur les lieux.

(*b*) *Vadé*, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'Ecoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(*c*) *Martin Fréron; Martin* n'eſt pas ſon nom de baptême, ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Quâ menſurâ menſi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'eſt attiré l'Ecoſſaiſe, et nous en ſommes bien fâchés.

(*d*) . . . . . . *Sabotier mon rival.*

L'abbé *Sabotier* ou *Sabatier*, natif de Caſtres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de *Henri IV*, et le peintre qui a deſſiné le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV;* ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé, *Les trois siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. d'*Alembert*, de *Saint-Lambert*, *Marmontel*, *Thomas*, *Diderot*, *Bauzée*, *la Harpe*, de *Lille*, et vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. *Sabotier* et *Clément* ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très-injuste d'accuser l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de *Corneille*, de *la perfection désespérante* du style de *Racine* (comme s'exprime M. de *la Harpe*), de la perfection non moins désespérante de l'Art poëtique, et de plusieurs belles épîtres de *Boileau*.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de *la Fontaine* qui a surpassé *Phèdre* par sa naïveté et par ses grâces; celui de *Quinault* qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux *Bossuet*, aux *Fénélon*, à tous les hommes de génie, à tous les savans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna et Pertharite, Polyeucte et Théodore, et d'admirer également les excellentes fables de *la Fontaine*, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes; c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. *Sabotier*.

Mais il s'agit ici d'accufations plus importantes. C'eft peu que cet abbé, dans l'efpérance de plaire à fes fupérieurs dont il ignore l'équité et le difcernement, impute à cent littérateurs de nos jours des fentimens odieux ; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de *la Henriade* nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien affez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous fommes certains qu'il eft peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il eft trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la feule vie qui puiffe lui refter dans le temps à venir. Ce procédé eft injufte et mal-adroit, et d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la néceffité de révéler quelle eft l'ame de l'abbé dans le temps préfent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinofa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé *Sabotier*, natif de Caftres ; et nous dépoferons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permiffion ; car nous ne voulons pas difpofer d'un tel écrit fans l'aveu de l'auteur. C'eft un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poëfies légères de ce grand critique et de ce grand miffionnaire, nous en uferons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui eft fi peu indulgent pour les péchés de fon prochain : voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *la Harpe*, fi mauvais.

En fortant de la prifon où fes mœurs refpectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amufa, pour fe diffiper, à faire un conte intitulé *le*.... mauvais lieu. Ce conte commence ainfi ; et remarquez bien que nous l'avons écrit de fa main, de la même main que *le Spinofa*.

Du temps que la dame Pâris
Tenait école floriffante
De jeux d'amour à jufte prix,
D'une écolière affez favante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied gliffa,
La chofe affurément n'était pas merveilleufe,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleufe,
Lorfqu'un moufquetaire paffa.

Il crut que ce ferait une perte publique
Que la perte de tant d'appas ;
Auffi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, fans héfiter, chemife et pourpoint bas, &c.

Nous épargnons, fans héfiter, aux yeux de nos chaftes lecteurs la fuite de ce morceau délicat. Ce n'eft qu'un échantillon de l'élégante poëfie de M. l'abbé *des Trois fiècles.*

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de fa profe, bien plus touchant et bien plus décifif (et toujours de fa main, et figné *Sabotier* de Caftres.)

„ On n'aime ici que les proceffions, les fermons et les „ meffes. Les gens qui ont eu la force de fecouer le joug des „ préjugés de l'enfance, du fanatifme et de l'erreur, en „ un mot, les hommes qui penfent bien, n'ofent fe faire „ connaître, &c. &c.

Nous donnerons le refte fi cela lui fait plaifir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il fied bien à ce galant homme de traiter un fecrétaire d'une de nos académies d'impie et de fcélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illuftres. On croit qu'il aura inceffamment un bénéfice : mais quelle récompenfe aura le cenfeur royal qui lui a fait obtenir une permiffion tacite de prêcher la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il eft tonfuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Eglife, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaiffance ; car, malgré fon fpinofifme, il faura qu'il n'y a point de fociété policée qui n'admette un Etre fuprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de fe fouvenir de ce vers de M. de *Voltaire.*

Si Dieu n'exiftait pas il faudrait l'inventer.

Ce philofophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince : *C'eft de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre et celui dont je fuis le moins mécontent.* Il avait grande raifon : un athée eft peut-être prefque auffi dangereux, fi on l'ofe dire, qu'un fanatique : car fi le fanatique eft un loup enragé qui égorge et qui fuce le fang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes fecrets, fachant bien qu'il fait mal, et comptant fur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands

législateurs, *Locke* & *Penn*, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Penſilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle inſipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philoſophes*.

(*f*) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles auſſi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en expoſant ſimplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou ſix volumes des prétendues lettres de notre auteur; cela n'eſt pas honnête. On en a falſifié pluſieurs; cela eſt encore moins honnête; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a gliſſé dans le recueil de ſes ouvrages bien des morceaux qui ne ſont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de *Fabricius*, qui eſt de M. *Bigex;* un dialogue de *Périclès et d'un Ruſſe*, fort eſtimé, dont l'auteur eſt M. *Suard;* des vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, moins eſtimés, commençant par ceux-ci:

> Quel contraſte frappe mes yeux?
> Melpomène ici déſolée
> Elève avec l'aveu des dieux
> Un magnifique mauſolée.

Cette pièce eſt du ſieur *Bonneval*, jadis précepteur chez M. de *Montmartel;* s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'*Apollon*.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de *Voltaire* de prétendus vers de M. *Clairaut*, qui n'en fit jamais; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raiſon*, dans laquelle il n'y a ni raiſon ni rime; une épître à mademoiſelle *Sallé*, qui eſt de M. *Thiriot;* une épître à l'abbé de *Rothelin*, qui eſt de M. de *Formont;* des vers ſur la mort de madame *du Châtelet*, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une ode intulée *le Vrai Dieu*, qui eſt d'un jéſuite nommé *Lefèvre*.

Une épître de l'abbé de *Grécourt*, platement licencieuſe, qui commence par ces mots: *Belle maman, ſoyez l'arbitre;*

des vers au médecin *Silva* et à l'oculiſte *Gendron;* une réponſe à un M. de B. . . . qui commence ainſi :

Oui, mon cher B. . . . il eſt l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre et ſa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Eſt cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! et que les gens qui les attribuent à M. de *Voltaire* ont le goût fin, et que leur main eſt inſpirée !

Des vers à une prétendue marquiſe de *T.* ſur la philoſophie de *Newton*, dans leſquels on trouve cette élégante tirade.

Tout eſt en mouvement. La terre ſuſpendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité,
Balance ſur ſon poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phaſes ſont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs ſuiſſes, qui ont imprimé ces bêtiſes venues de Paris, ont l'aſſurance d'imprimer en notes que c'eſt la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immenſe de ces fadaiſes barbares ſans conſulter jamais l'auteur, ce qui eſt auſſi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainſi déshonoré leur art et la littérature.

C'eſt ſur quoi l'auteur diſait : On fait mon inventaire, quoique je ne ſois pas encore mort ; et chacun y gliſſe ſes meubles pour les vendre.

(*i*) . . . . *Saint-Didier.*

M. *Clément* et M. *Sabotier* ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de *la Henriade* d'un poëme intitulé *Clovis* par M. *Saint-Didier*. Cela eſt encore peu honnête, car ce *Clovis* ne parut que trois ans après *la Henriade :* mais une erreur de trois ans eſt peu de choſe.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé *Sabotier ;* car il a imprimé que notre auteur avait pillé fon *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de *Saint-Pierre ;* mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de *Saint-Pierre* en 1767 ; fur quoi un mauvais plaifant fe fouvenant mal à propos que *Sabotier* eft le fils d'un bon perruquier de Caftres, chaffé de chez fon père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de fes prétendus lauriers, et d'expofer fa tête octogénaire à la rigueur des faifons.

(*k*) *Clément*, &c.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec fa tragédie de Charles premier, et fa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire repréfenter. La faim le preffait ; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du fuccès. Il obtint quelque argent à compte fur fes fatires à venir. M. de *Saint-Lambert* donnait alors fes Saifons, M. de *Lille* fa traduction de *Virgile*, M. *Dorat* fon poëme fur la déclamation, M. *Vatelet* fon poëme fur la peinture. Voilà l'écolier *Clément* qui fe met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des difciples dont il ferait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu : mais pour rendre fes leçons plus piquantes il y mêle des traits perfonnels ; il outrage une dame refpectable. Alors on fait qu'il exifte, la police met mon pédant dans je ne fais quelle prifon, foit bicêtre, foit le fort-l'évêque. M. de *Saint-Lambert* a la générofité de folliciter fa grâce, et d'obtenir fon élargiffement. Que fait le critique alors, il perfuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enfeigné l'art d'écrire, pour avoir foutenu la caufe du bon goût, qui fans lui allait expirer en France, et qu'il eft comme *Fréron* victime de fes grands talens.

Sorti de prifon il fait un nouveau libelle, dans lequel il infulte un confeiller de grand'chambre, fils d'un magiftrat de la chambre des comptes ; il dit ingénieufement qu'il eft fils d'un pâtiffier, et ce magiftrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'affocie depuis à *Fréron*, à *Sabotier* et à d'autres gens de cette efpèce. Il broche libelle fur libelle contre un vieillard folitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit

auparavant à ce même folitaire plufieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment:

Jugez, Monfieur, fi votre filence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je ferais affez lâche, affez criminel, pour n'être pas plus reconnaiffant que tant d'autres! Ah! Monfieur, ne me faites pas l'injure de foupçonner ainfi ma probité. C'eft ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos foupçons le flétriraient. Votre générofité, votre grandeur d'ame peuvent en conferver et en relever l'éclat. Ma tendreffe, mon zèle, mon refpect, voilà mes feuls biens, ils font tous à vous et ils y feront toujours, &c. *A Dijon, ce fixième décembre 1769. Voici mon adreffe: A Clément fils, chez fon père, procureur à Dijon, derrière les minimes.*

Il a eu depuis l'attention de défavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falfifiée. Nous la confervons pourtant, quoique ce ne foit pas une pièce bien curieufe; mais c'eft toujours un témoignage fubfiftant de l'honneur que cette petite cabale met dans fa conduite. C'eft ce qui fefait dire à M. *Duclos*, fecrétaire de l'académie, qu'il ne connaiffait rien de plus méprifable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il eft à croire que M. *Clément* s'étant marié deviendra plus jufte et plus fage, qu'il fera plus modefte, qu'il ne calomniera plus des perfonnes dont il n'eut jamais fujet de fe plaindre, qu'il n'a même jamais envifagées, et qu'il fe repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite fi infame.

(*l*) . . . . *Patouillet fur Nonotte,*

Patouillet eft un ex-jéfuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collége nommées *mandemens*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres: c'eft dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce *Patouillet* était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis *Garaffe*.

(*m*) *Nonotte* eft un autre ex-jéfuite, digne compagnon de *Patouillet*. Il a fait deux gros volumes fous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Effai fur les mœurs et l'efprit des nations*, d'avoir dit *que l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthelemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela.

Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de ſa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du ſeul *Dioclétien* que *Galérius* engagea à être perſécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologiſtes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés et factieux.* L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas aſſez oublié ſa langue pour ſe ſervir de cette expreſſion, *hommes brouillons.*

Nonotte accuſe l'auteur d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de ſemblable. Ainſi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon *Nonotte* eſt convaincu. M. *Damilaville* daigna prendre le ſoin de relever deux ou trois cents erreurs de *Nonotte*. Elles ſont imprimées à la ſuite de l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.* Et *Nonotte* était tout étonné qu'on lui manquât ainſi de reſpect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en ſixième. L'orgueil a du bon ; et quand il eſt ſoutenu par l'ignorance, il eſt parfait.

(*n*) . . . . . *Mirabeau par ſes doctes leçons.*

Il a fort encouragé l'agriculture par ſon livre intitulé l'*Ami des hommes.*

(*o*) *René Deſcartes.* On ſait qu'il était excellent géomètre, mais que toute ſa philoſophie n'eſt fondée que ſur des chimères.

(*p*) On ſait auſſi que *Mallebranche* s'eſt entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de ſon livre ſur les erreurs des ſens et de l'imagination ſoit un chef-d'œuvre de philoſophie.

(*q*) . . . . . . *Au pays des chimères.*

Rien n'eſt plus chimérique en effet que la plupart des ſyſtêmes de phyſique. *Burnet* et *Voodward* n'ont écrit que des folies raiſonnées ſur le déluge univerſel. *Mallebranche* a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière, et les couleurs ; et cela plus de vingt ans après que *Newton* avait fait ſon Optique. *Maillet* a oſé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poiſſons,

que notre globe eſt de verre, qu'il eſt le débris d'une comète ; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux ſe formaient dans ce monde primitif. On ſait qu'un philoſophe très-doux, très-modeſte, très-judicieux, et point jaloux, a eu le ſecret d'enduire les hommes de poix réſine pour les empêcher de tomber malades, qu'il diſſéquait des géans pour connaître la nature de l'ame, et qu'il prédiſait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont impoſé.

LE TEMPS PRESENT,

Par M. JOSEPH LAFFICHARD, *de plusieurs académies.* 1775.

DANS un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritiez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
Choiseul est agricole, et Voltaire est-fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.

Laiſſons là ce Choiſeul ſi grand, ſi magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon perſécute, et qui dans ſon hameau
Rit encor des Frérons au bord de ſon tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent ſur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Raviſſant les épis qu'a ſemés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preſſent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, ſuccombez, invoquez le trépas;
Mourez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte:
Ou ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
Sous l'horrible débris de vos toits écraſés,
Sans vêtemens, ſans pain, danſez, ſi vous l'oſez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Juſqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
Ce temps affreux n'eſt plus; on a briſé nos fers. (a)
Juſtement étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, diſais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a ſauvés? On répond: C'eſt un ſage.
Un ſage! Ah, juſte ciel! à ce nom je frémis.
Un ſage! il eſt perdu: c'en eſt fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas ces monſtres ſcolaſtiques,
Ces partiſans groſſiers des erreurs tyranniques,
Ces ſuperſtitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite ennemis ſi conſtans,

Raſſemblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue ?
Socrate eſt ſeul contre eux , et je crains la ciguë. (1)
Dans mon profond chagrin je reſtais éperdu :
Je plaignais le génie, et ſurtout la vertu.
Ariſton mon ami (*b*) ſurvint dans mes bocages,
Que j'avais attriſtés par ces ſombres images.
On connaît Ariſton ; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble et fidelle,
Son eſprit réunit Euclide et Fontenelle ;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiècle eſt changé ?
Va , de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri-quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans ;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans ;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes ,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrettes.

NOTES.

(*a*) Le roi *Louis XVI* venait d'abolir les corvées , et de défendre qu'on pourſuivît arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne , et auraient été le ſalut du peuple. . . .

(1) Il faut être juſte : les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues , aux calomnies qui privèrent la France du miniſtre le plus éclairé et le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.

(*b*) M. le marquis de *Condorcet.*

POESIES MELÉES.

POESIES

POESIES MELÉES.

I.

A MADEMOISELLE DU NOYER.

1713.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier, déguisé dans ce jour :
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes de même âge,
Et sa mère a moins de beauté ;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité :
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

II.

NUIT BLANCHE DE SULLI.

1716.

A madame de la Vrillière.

QUELLE beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux !
Serait-ce point la nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le ſatyre amoureux ?
Je vois s'enfuir la jalouſe dryade,
Je vois venir le faune dangereux ;
Non, ce n'eſt point une ſimple naïade :
A tant d'attraits dont nos cœurs ſont frappés,
A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou la Vrillière.
O Déité ! qui que ce ſoit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable aſile
Qui vers minuit poſsède vos appas !
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas.

A madame de Liſtenai.

AIMABLE Liſtenai, notre fête groteſque
Ne doit point déplaire à vos yeux :
Les Amours en chiants-lit déguiſés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours ; et l'habit romaneſque
Dont ils ſont revêtus ne les a pas changés :
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces maſques, ce myſtère,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal et ce ſabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A madame de la Vrillière.

VENEZ, charmant moineau, venez dans ce bocage :
Tous nos oiſeaux ſurpris et confondus,
Admireront votre plumage :
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage :
Joli moineau, que vous dire de plus !
Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre!
Vous plaiſez par la voix ; vous charmez par les yeux :
Mais le nom de moineau vous ſiérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

III.

AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

Et à madame la ducheſſe ſon épouſe, en leur préſentant la tragédie d'Oedipe.

1718.

O Vous, de vos ſujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez ſur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices :
C'eſt aux Dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

IV.

EPIGRAMME.

DANCHET, ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie
Comme on gagne le paradis. (1)

(1) Ces vers feſaient partie d'une lettre à l'abbé de *Chaulieu*, qu'on n'a point trouvée.

V.

TRIOLET

A M. TITON DU TILLET.

DEPECHEZ-VOUS, monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Hélicon. (*)
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

VI.

SUR M. DE FONTENELLE.

D'UN nouvel univers il ouvrit la barrière:
Des mondes infinis autour de lui naiſſans,
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le ſavant l'admira;
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

(*) Le Parnaſſe en bronze, à la bibliothéque du roi.

VII.

A MADAME

LA MARQUISE DE RUPELMONDE. (2)

QUAND Apollon, avec le Dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un fut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les Dieux :
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde :
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

(2) Ces vers ont été attribués mal à propos à *Ferrant.*

VIII.

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de cordelier.

FRERE Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de ſaint François
Sert à Vénus de ceinture? (3)

(3) M. de *Voltaire* ſachant qu'on chantait ces vers ſur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaiſans. Ce portrait donna lieu à d'autres plaiſanteries; c'était le ton de cette cour; en voici un échantillon :

Beau ſaint François ne ſouffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates.
Dites à l'ange : C'eſt plus bas,
Qu'il faut appliquer les ſtigmates.

IX.

A MADAME DE **,

En lui envoyant les Oeuvres myſtiques de Fénélon.

QUAND de la Guion le charmant directeur
Diſait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez vous dans votre heureuſe ardeur :
On ne crut point à cet amour extrême ;
On le traita de chimère et d'erreur ;
On ſe trompait : je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

X.

A LA MEME.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la grâce eſt ſi piquante
Que ſans eſprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus :
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus
Et de l'eſprit et de la beauté même.

XI.

INSCRIPTION

Pour une ſtatue de l'Amour dans les jardins de Sceaux.

QUI que tu ſois, voici ton maître:
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

XII.

IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON,

*A ſouper dans une petite maiſon de M. le duc de R***.*

DANS le plus ſcandaleux ſéjour
La vertu même eſt amenée ;
Et la débauche eſt étonnée
De reſpecter ici l'amour.

XIII.

A UNE DAME

A qui l'auteur envoyait une bague où ſon portrait était gravé.

BARIER grava ces traits deſtinés pour vos yeux :
Avec quelque plaiſir daignez les reconnaître :
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux ;
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Depuis ducheſſe de Richelieu, ſœur de madame de Bouillon.

VOUS poſſédez fort inutilement
Eſprit, beauté, grâce, vertu, franchiſe :
Qu'y manque-t-il ? quelqu'un qui vous le diſe,
Et quelque ami dont on en diſe autant.

XV.

IMPROMPTU

A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ. (4)

Seigneur, le congrès vous ſupplie
D'ordonner tout préſentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertiſſement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde :
Rien ne réſiſte à ſes déſirs ;
Et votre prudence profonde
Doit commencer par nos plaiſirs
A travailler pour le bonheur du monde.

(4) M. de *Voltaire* paſſant à Cambrai avec madame la marquiſe de *Rupelmonde*, pendant le congrès de 1722, et ſoupant chez madame de *Saint-Conteſt*, toute la compagnie marqua le déſir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'Oedipe en préſence de ſon auteur. Mais la comédie des Plaideurs ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de *Vindiſgratz*, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de *Voltaire* de lui demander la repréſentation d'Oedipe. Le poëte, ſans ſortir de table, fit cette eſpèce de placet impromptu qu'il ſe chargea de porter lui-même à M. de *Vindiſgratz :* il obtint facilement ce qu'on demandait, et rapporta le placet à madame de *Rupelmonde*, avec cette apoſtille au bas :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaiſirs :
Je n'en fais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos déſirs.

XVI.

POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE SALLÉ.

De tous les cœurs et du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus :
De Diane c'eſt la prêtreſſe,
Danſant ſous les traits de Vénus.

XVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG

Qui devait ſouper avec M. le duc de Richelieu.

Un dindon tout à l'ail, un ſeigneur tout à l'ambre,
A ſouper vous ſont deſtinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre ſon cœur, et bien boucher ſon nez.

Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique :
Vous aurez donc Oedipe, et même ſa critique. (*)
L'ordre eſt donné, pour qu'en votre faveur,
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

(*) La parodie d'Oedipe que M. de *Voltaire* avait demandée lui-même.

XVIII.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant la Henriade.

1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux ;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme ſur l'ouvrage ?

XIX.

A MADAME DE ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Eſt faite pour vos agrémens.
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands ſentimens ;
Eſt ſœur de la friponnerie.

Vénus verſa ſur vous tous ſes dons précieux :
Ce ſerait être injuſte, et les mal reconnaître
Que de vous obſtiner à faire un ſeul heureux ;
Lorſqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'eſt-ce que la conſtance ? un vieux mot rebattu,
Des amans ennuyeux languiſſant apanage ;
Mais l'infidélité devient une vertu,
Quand on a vos attraits, votre eſprit et votre âge.

X X.

IMPROMPTU

Ecrit ſur un cahier de lettres de madame la ducheſſe du Maine et de M. de la Motte-Houdart qui avait perdu la vue.

DANS ſes filets elle ſavait vous prendre
Sitôt qu'elle ſe laiſſait voir :
Un pauvre aveugle auſſi reſſentit ſon pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

X X I.

A MADEMOISELLE **,

Qui avait promis un baiſer à celui qui ferait les meilleurs vers pour ſa fête.

QUOI ! pour le prix des vers accorder au vainqueur,
D'un baiſer la douce careſſe !
Céphiſe, quelle eſt votre erreur !
Vous donnez à l'eſprit ce qui n'eſt dû qu'au cœur.

Un baiſer fut toujours le prix de la tendreſſe,
Et c'eſt à l'amour ſeul qu'en appartient le don.
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivreſſe,
N'ont jamais eſpéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;
Ils riment mieux que moi, mais je ſais mieux aimer.
Que le laurier ſoit leur partage :
Et le mien ſera le baiſer.

XXII.

PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion :
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à ſa ſuite.
Il reçut deux préſens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire :
L'un était le talent de plaire,
L'autre le ſecret d'être heureux.

XXIII.

A M. DUCHÉ.

DANS tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au meſſie
Un pauvre diable comme moi:
Je n'ai de lui que ſa misère,
Et ſuis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

XXIV.

A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS,

En lui envoyant la Henriade.

QUAND vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXV.

XXV.

A M. DE CIDEVILLE,

Ecrits ſur un exemplaire de la Henriade.

1730.

MON cher confrère en Apollon,
Cenſeur exact, ami facile,
Solide et tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne ſerai pas ton Virgile,
Mais tu ſeras mon Pollion.

XXVI.

A M. LEFEBVRE, (5)

En réponſe à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.

N'ATTENDS de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie ;
N'attends de moi ta première ſanté,
Ton protecteur, le Dieu de l'harmonie,

(5) Le même à qui M. de *Voltaire* adreſſa la lettre *ſur les inconvéniens de la littérature.* Mél. litt. tome 3.

Te la rendra par ſon art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'eſt point flétrie ;
Mais je voudrais de tes deſtins pervers,
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

XXVII.

MADRIGAL.

AH, Camargo (6), que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands Dieux, eſt raviſſante !
Que vos pas ſont légers, et que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable, et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Grâces danſent comme elle.

(6) Célèbre danſeuſe de l'opéra, ainſi que mademoiſelle *Sallé.*

XXVIII.

IMPROMPTU A M. THIRIOT,

Qui s'était fait peindre, la Henriade à la main.

1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégreſſe :
Meſſieurs, c'eſt mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami careſſe.

XXIX.

A MADAME DE FLAMARENS,

Qui avait brûlé ſon manchon parce qu'il n'était plus à la mode.

Il eſt une déeſſe inconſtante, incommode,
Bizarre dans ſes goûts, folle en ſes ornemens,
Qui paraît, fuit, revient et naît en tous les temps :
Protée était ſon père, et ſon nom eſt *la Mode.*
Il eſt un Dieu charmant, ſon modeſte rival,
Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal,

Vif ſans emportement, ſage ſans artifice :
Ce Dieu, c'eſt le Mérite. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice ;
Et ce Dieu ſi prudent que nous admirions tous,
A *la Mode* à ſon tour a fait un ſacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons ſoupirer,
Vous qui redoutez ſa ſageſſe,
Amans, commencez d'eſpérer ;
Flamarens vient enfin d'avoir une faibleſſe.

Inſcription pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.

Je fus manchon, je ſuis cendre légère :
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter ;
Et l'on doit ceſſer d'exiſter,
Quand on commence à lui déplaire.

XXX.

A M. LINANT.

Connaissez mieux l'oiſiveté :
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe ;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de ſa vie,
De ces fruits qu'au printemps ſema notre induſtrie :
Courtiſans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

XXXI.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Qui vantait ſon portrait, fait par Clinchetet.

Cesse, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXII.

A LA MEME.

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice et l'eſprit ;
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la ſeconde.

XXXIII.

LES DEUX AMOURS.

A madame la marquise du Châtelet.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse ;
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs et croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux :
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

XXXIV.

A LA MEME.

LORSQUE Linus chante ſi tendrement,
Crois-tu que l'Amour ſeul l'anime ?
Non, il ſait l'art d'exprimer dans ſon chant,
Plus d'amour que ſon cœur n'en ſent;
Et j'en ſens plus qu'il n'en exprime.

XXXV.

A M. BERNARD.

MA muſe épique, hiſtorique et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorſqu'Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de préſens inégaux;
J'eus les ſifflets, les tourmens, les travaux;
Toi, les plaiſirs. Garde bien ton partage.

XXXVI.

A M. LOUIS RACINE.

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques (*)
De ton Janſénius les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton ſtyle me plaît, ton Dieu n'eſt pas le mien.
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il ſoit un père ;
Ton hommage eſt forcé, mon culte eſt volontaire.
Mieux que toi de ſon ſang je reconnais le prix ;
Tu le ſers en eſclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre ſa grâce.
Soumettons nos eſprits, préſentons-lui nos cœurs;
Et ſoyons des chrétiens et non pas des docteurs.

(*) Le poëme de *la Grâce.*

XXXVII.

XXXVII.

A M. GREGOIRE,

Député du commerce de Marſeille.

VOYAGEUR fortuné, dont les ſoins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la Terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte et Cythère :
Et vous pouvez voir en ces lieux,
Hébé, Mars et Vénus (*), réunis ſous vos yeux.

XXXVIII.

QUATRAIN

Pour le portrait de mademoiſelle le Couvreur.

SEULE de la nature elle a ſu le langage ;
Elle embellit ſon art, elle en changea les lois ; (7)
L'eſprit, le ſentiment, le goût fut ſon partage ;
L'Amour fut dans ſes yeux et parla par ſa voix.

(*) La ducheſſe de *Villars*, née Noailles ; *Hector de Villars*, pair et maréchal de France ; la maréchale de *Villars*, ſœur de madame de *Maiſons*.

(7) Mademoiſelle *le Couvreur* bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de ſon temps.

XXXIX.

A MADAME

LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

En lui envoyant l'Hiſtoire de Charles XII et la Henriade.

DEUX héros différens, l'un ſuperbe et ſauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux ;
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi, ſous tous les deux, vous euſſiez vu le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée :
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

XL.

EPIGRAMME.

CERTAIN émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux*,
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,

Et de tous ces ſales écrits,
D'un père infame enfans proſcrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter ſes favoris;
Quand du ſifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours aſſourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile et téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLI.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET. (8)

TOUT eſt égal, et la nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,

(8) M. de *Voltaire*, ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme ſur *J. B. Rouſſeau* : *Certain émérite envieux*, &c. mandait à madame *du Châtelet* : „ Voici des fleurs et des „ épines que je vous envoie. Je ſuis comme ſaint *Pacôme* „ qui, récitant ſes matines ſur ſa chaiſe percée, diſait au „ diable : Mon ami, ce qui va en haut eſt pour Dieu, ce „ qui tombe en bas eſt pour toi. Le diable c'eſt *Rouſſeau*, et „ pour Dieu, vous ſavez bien que c'eſt vous.

Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins ;
Vous avez tout, c'eſt-là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien, ſemble mon apanage ;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

XLII.

Vers de M. de Formont à M. de Voltaire.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela ſemble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis ;
Auſſi je voulais vous en faire ;
Mais Apollon m'a reconnu :
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'eſt temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Réponſe.

On m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq et ſix,
Confabuler chez ſon ami Zeuxis ;
Mais ne trouvant perſonne en ſon taudis,

Fit, ſans billet, ſa viſite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un ſimple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint : puis en voyant paraître
Ce trait léger et pourtant achevé,
Il reconnut ſon maître et ſon modèle.
Ne ſuis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIII.

DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la ſolitude ;
Voilà mon ſort ; il eſt heureux.

XLIV.

COUPLETS

Chantés par Polichinelle dans une fête à Sceaux.

POLICHINELLE de grand cœur,
  Prince (*), vous remercie :
En me feſant beaucoup d'honneur,
  Vous faites mon envie.

(*) M. le comte de *Clermont.*

Vous possédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère.
J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines :
Vous fites sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles ;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts et les belles.

XLV.

A M. DE LA FAYE. (9)

PARDON, beaux vers, la Faye et Polymnie :
Las ! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des Dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le-moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses,

(9) Ces vers paraissent avoir été faits à l'occasion de la belle ode de M. de *la Faye* en faveur de la poësie, contre le sentiment de *la Motte-Houdart* que M. de *Voltaire* n'avait combattu qu'en prose dans les lettres qui se trouvent à la suite de la tragédie d'Oedipe.

Joindre aux raiſons, des grâces lumineuſes ;
En inſtruiſant, ſavoir ſe faire aimer ;
A la diſpute, autrefois ſi cauſtique,
Oter ſon air pédanteſque et jaloux ;
Etre à la fois juſte, ſincère et doux,
Ami, rival, et poëte et critique :
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux la Faye, il n'eſt donné qu'à vous.

XLVI.

SUR L'ESTAMPE

Du R. P. Girard et de la Cadière.

CETTE belle voit Dieu; Girard voit cette belle :
Ah ! Girard eſt plus heureux qu'elle !

XLVII.

EPIGRAMME.

ON dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les ſurpaſſer il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de ſa force,
Ni peintre rimant comme lui.

XLVIII.

IMPROMPTU

Ecrit chez madame du Deffant.

1732.

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie;
Et tout sage avec du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

XLIX.

A MADAME DU CHATELET,

En lui envoyant l'Histoire de Charles XII.

Le voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

L.

A M. DE FORCALQUIER,

Qui avait eu ſes cheveux coupés par un boulet de canon au ſiége de Kehl.

1733.

DES boulets allemands la peſante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux :
Les gens d'eſprit ſont fort heureux
Qu'elle ait reſpecté votre tête.
On prétend que Céſar, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, ſe coiffa de lauriers.
Cet ornement eſt beau, mais n'eſt plus de ce monde.
Si Céſar nous était rendu,
Et qu'en ſervant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

L I.

A M. LE COMTE DE SADE,

Aide de camp du maréchal de Villars, ſur ſon mariage avec mademoiſelle de Carman.

1 7 3 4.

VOUS ſuivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hymenée :
Vous vous enrôlez cette année
Et ſous Carman et ſous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour ;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel eſt le plus rude ſervice
Ou de Bellone ou de l'Amour.

Réponſe de M. le comte de Sade.

AMI, je ſuis les étendards
De Bellone et de l'Hymenée ;
Si je quitte une épouſe aimée,
C'eſt pour voir triompher Villars.

Mars et l'Amour me trouveront novice,
Et je m'inftruirai tour à tour
Avec Villars des rigueurs du fervice,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami, que quand on me fournit la rime et la penfée, je fais des vers tant que l'on veut.

LII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Dans le temps qu'elle devait époufer M. le duc de Richelieu.

GUISE, des plus beaux dons affemblage célefte,
Vous dont la vertu fimple et la gaîté modefte
Rend notre fexe amant et le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les défirs de tout le refte;
Quoi, dans un recoin de Monjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureufe hiftoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'eft moi qui vous en prie;
C'eft le plus sûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de fa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

LIII.

LE PORTRAIT MANQUÉ,

A MADAME LA MARQUISE DE B**.

On ne peut faire ton portrait:
Folâtre et férieufe, agaçante et févère,
Prudente avec l'air indifcret,
Vertueufe, coquette, à toi-même contraire:
La reffemblance échappe en rendant chaque trait.
Si l'on te peint conftante, on t'aperçoit légère:
Ce n'eft jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au fentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les fages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître;
Sa jeuneffe, fes traits, fon art,
Ses plaifirs, fes erreurs, fa malice peut-être:
Serais-tu ce Dieu par hafard?

LIV.

Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que madame la ducheſſe du Maine appelait ſon berger.

J'AI la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans (10)
J'aurai le cœur de ſa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et ſurtout du déſir de plaire.

LV.

A MADAME DE NOINTEL.

A ſes écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon :
En vérité, c'eſt la raiſon
Sous le maſque de la folie.

(10) M. de *Saint-Aulaire* avait fait, à 95 ans, de jolis vers pour madame la ducheſſe *du Maine*.

L V I.

EPIGRAMME.

QUAND les Français à tête folle,
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gène et Naple et la v. . . .
Puis ils furent chaſſés par-tout,
Et Gène et Naple on leur ôta ;
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v. . . . leur reſta.

L V I I.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

En lui envoyant le Temple de l'amitié.

POUR vous, vive et douce Martel,
Pour vous, ſolide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on ſacrifie.
C'eſt vous que j'y veux encenſer ;
Et c'eſt là que je veux paſſer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII.

Vers envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.

Au temple d'Epidaure on offrait les images
Des humains confervés et guéris par les Dieux :
Sylva, qui de la mort eft le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Efculape nouveau, mes jours font tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX.

A MADAME D'ARGENTAL,

Le jour de fainte Jeanne fa patronne.

JEAN fut un faint (fi l'on en croit l'hiftoire
De faint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux fefait fon réfectoire,
Et triftement foupait avec du miel :
Jeanne au rebours, fainte fans prud'hommie,
Au fentiment uniffait la raifon,
Sans opulence avait bonne maifon,
Et de l'efprit était la bonne amie :
On l'adorait, et c'était bien raifon.

Or vous, grand ſaint, mangeur de ſauterelle,
Dans vos déſerts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai ſouper chez vous.

L X.

A M. CLEMENT,

De Montpellier, qui avait adreſſé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poëſie pour la phyſique.

Un certain chantre abandonnait ſa lyre;
Nouveau Kepler, un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendit y lire,
Et décider ſur le vide et le plein:
Un roſſignol du fond d'un bois voiſin,
Interrompit ſon morne et froid délire;
Ses doux accens l'éveillèrent ſoudain,
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette)
Et l'aſtronome entonnant un refrain,
Reprit ſa lyre et briſa ſa lunette.

LXI.

AU ROI STANISLAS,

Sur sa seconde élection au trône de Pologne.

1734.

Il fallait un monarque aux fiers enfans du Nord ;
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire ;
Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, et maîtrisaient le sort.
De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La Vertu descendit aux champs de Varsovie :
Mars conduisait ses pas ; Vienne en frémit d'effroi :
La Pologne respire en la voyant paraître.
Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître :
Stanislas à l'instant vint, parut et fut roi.

LXII.

A MADAME LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

1734.

PLUS mon œil étonné vous ſuit et vous obſerve,
Et plus vous raviſſez mes eſprits éperdus ;
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'eſprit de Minerve.
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis ;
Il faut bien que je vous en donne :
Ne parlez déſormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à perſonne.

LXIII.

SUR M. DE LA CONDAMINE,

Qui était occupé de la meſure d'un degré du méridien au Pérou, lorſque M. de Voltaire feſait Alzire.

MA muſe et ſon compas ſont tous deux au Pérou.
Il ſuit, il examine, et je peins la nature ;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il meſure.
Qui de nous deux eſt le plus fou ?

LXIV.

EPIGRAMME.

CERTAIN cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers et sur mes amours:
En bon chrétien je lui fais grâce :
Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

LXV.

A M. **,

Qui était à l'armée d'Italie.

1735.

AINSI le bal et la tranchée,
Les boulets, le vin et l'amour
Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs attachée.

Vous ſuivez de Villars les glorieux travaux ,
A de pénibles jours joignant des nuits paſſables.
Eh bien , vous ſerez donc le ſecond des héros ,
Et le premier des gens aimables.

LXVI.

LES TROIS BERNARDS.

DANS ce pays trois Bernards ſont connus :
L'un eſt ce ſaint , ambitieux reclus ,
Prêcheur adroit , fabricateur d'oracles ;
L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus ,
Bien plus grand ſaint , feſant plus grands miracles;
Et le troiſième eſt l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard , dont la muſe féconde
Doit faire encor les délices du monde ,
Quand des premiers on ne parlera plus.

LXVII.

Invitation au même.

AU nom du Pinde et de Cythère ,
Gentil Bernard , ſois averti
Que l'art d'aimer doit ſamedi
Venir ſouper chez l'art de plaire. (*)

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet.*

LXVIII.

Vers mis au bas d'un portrait de Leibnitz.

Il fut dans l'univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter :
Il éclaira les rois, il inſtruiſit les ſages ;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

LXIX.

A MADAME DE BASSOMPIERRE,

Abbeſſe de Pouſſai.

Avec cet air ſi gracieux
L'abbeſſe de Pouſſai me chagrine, me bleſſe.
De Montmartre la jeune abbeſſe
De mon héros combla les vœux ;
Mais celle de Pouſſai l'eût rendu malheureux.
Je ne ſaurais ſouffrir les beautés ſans faibleſſe.

LXX.

Vers de M. Linant à M. de Voltaire.

Le nom qu'au prix de ta ſanté
T'ont fait tes vers et ton hiſtoire,
Crois-moi, n'eſt pas trop acheté :
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

Réponſe.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et qui plus eſt, de cet art enchanté
Par qui l'eſprit ſe joint à l'harmonie,
Votre Apollon, Dieu de la poëſie,
Eſt bien auſſi le Dieu de la ſanté.

LXXI.

POUR LE PORTRAIT

DE JEAN BERNOULLI.

Son eſprit vit la vérité,
Et ſon cœur connut la juſtice ;
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'humanité.

LXXII.

Vers écrits au bas d'une lettre de madame du Châtelet à madame de Champbonin.

C'EST l'architecte (11) d'Emilie
Qui ce petit mot vous écrit.
Je me fers de fa plume, et non de fon génie ;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce feul mot vaut beaucoup d'efprit.

LXXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Iffé.

ETRE Phébus aujourd'hui je défire,
Non pour régner fur la profe et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux eft le but où j'afpire ;
Non pour tirer des accords de fa lyre,

(11) On bâtiffait alors le château de Cirey, et M. de *Voltaire* dirigeait l'ouvrage.

De plus doux chants font retentir ces lieux ;
Mais feulement pour voir et pour entendre
La belle Iffé qui pour lui fut fi tendre ,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

LXXIV.

PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

A la même.

CHARMANTE Iffé , vous nous faites entendre ,
Dans ces beaux lieux , les fons les plus flatteurs ;
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre ,
Newton n'a point d'xx plus enchanteurs ;
A vos attraits on les eût vus fe rendre ;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs :
Bernoulli dans vos bras ,
Calculant vos appas ,
Eût brifé fon compas.

LXXV.

LXXV.

SONNET

A M. le comte Algarotti, vénitien.

On a vanté vos murs bâtis ſur l'onde ;
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe et lui ſemblent faits pour les Dieux ;
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce Dieu merveilleux
Qui, dans ſa courſe éternelle et féconde,
Embraſſe tout et traverſe à nos yeux
Des vaſtes airs la campagne profonde ?

L'invoquons-nous pour avoir ſur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la pouſſière ?

Ainſi que vous il eſt le Dieu des vers ;
Ainſi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXVI.

A MADAME LA MARQUISE D'USSÉ.

L'ART dit un jour à la Nature :
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main ;
Vous agiſſez ſans choix , vous créez ſans deſſein ;
Que feriez-vous ſans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard ,
C'eſt moi qui d'une prude arrange la ſageſſe ;
Des coquettes beautés je conduis la fineſſe,
Et mène ſous mon étendard
Et les beaux eſprits et les belles.
J'ai ſeul dicté ſans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du ſieur Houdart.
Ainſi , belle d'Uſſé , l'Art ſe croyait le maître ,
Et le monde à ſon char paraiſſait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître ;
Et l'Art confus s'alla cacher.

LXXVII.

A MADAME DU CHATELET,

Qui dînait avec l'auteur dans un collége, et qui avait ſoupé la veille avec lui dans une hôtellerie.

M'EST-IL permis, ſans être ſacrilége,
De révéler votre ſecret ?
Vénus vint, ſous vos traits, ſouper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collége.

LXXVIII.

A UN BAVARD.

IL faudrait penſer pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

LXXIX.

IMPROMPTU

Ecrit ſur la feuille du ſuiſſe de M. le duc de la Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.

ENVOYEZ-MOI par charité
Cette romance qui ſait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXX.

A M. DE CORLON,

Qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guiſe, alors malade.

JE ſais ce que je dois et n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls de ſon Alteſſe,
J'abandonne ſon lit ſans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la meſſe,
Très-mauvais courtiſan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'eſprit, et rempli de pareſſe.

Ah, monſieur de Corlon, que vous êtes heureux !
Plus libertin que moi ſans être pareſſeux,
On vous trouve à toute heure, et vous ſavez tout faire.
De grâce enſeignez-moi ce ſecret précieux
De vous lever matin, de dîner et de plaire.

LXXXI.

A M. LE DUC DE GUISE,

Qui prêchait l'auteur à l'occaſion des vers précédens.

LORSQUE je vous entends, et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons ;
Vous m'inſtruiſez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXII.

A M. JORDAN, *à Berlin.*

1738.

UN prince jeune, et pourtant ſage,
Un prince aimable, et c'eſt bien plus,
Au ſein des arts et des vertus,
Jordan, vous donne ſon ſuffrage ;

Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poëſie
Sous ſes pas fait naître à ſon gré.
Par vous ce prince eſt adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric eſt conſacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie !

LXXXIII.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE.

Etre femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité ;
C'eſt le portrait de la Vallière ;
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

LXXXIV.

EPIGRAMME.

CONNAISSEZ-VOUS certain rimeur obſcur,
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fuſtigé,
Chaſſé, battu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi ?
Chacun s'écrie : Eh ! c'eſt le poëte *Roi*.

LXXXV.

IMPROMPTU

Fait dans les jardins de Cirey, en ſe promenant au clair de la lune.

ASTRE brillant, favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière :
Tu ne peux éclairer, dans ta vaſte carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus conſtans.

LXXXVI.

A MADAME DU CHATELET,

En recevant ſon portrait.

TRAITS charmans, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur !
L'image que l'amour a gravée en mon cœur,
Eſt mille fois plus reſſemblante.

LXXXVII.

A LA MEME.

MON cœur eſt pénétré de tout ce qui vous touche ;
De la félicité je vous fais des leçons :
Mais je ſuis peu ſavant ; un mot de votre bouche,
Vaut bien mieux que tous mes ſermons.

LXXXVIII.

A M. CLOZIER,

Qui avait envoyé à l'auteur un poëme ſur la grâce.

LORSQUE vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant, (*)
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles ; (**)
C'eſt un langage qu'on entend.
La grâce du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce :
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien :
Je l'adore et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſait le ſecret de Dieu :
Elus de l'autre monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élu de cette vie.

(*) M. le duc de *Richelieu.*

(**) La marquiſe du *Châtelet* était alors à Bruxelles.

LXXXIX.

Sur le mariage du fils du doge de Venise, avec la fille d'un ancien doge.

VENISE et la mère d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde ;
Ces deux puissances tour à tour
Ont été la gloire du monde :
C'est pour éterniser un triomphe si beau
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise ;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Venise.

XC.

L'EPIPHANIE DE 1741.

STUART, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie :
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume sa pipe en Austrasie :
L'empereur, chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie :
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

XCI.

SUR LE SERIN DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'APPARTIENS à l'Amour; non, j'appartiens aux Grâces;
Non, j'appartiens à Richelieu :
L'un dans ſes yeux, les autres ſur ſes traces,
A la mépriſe ont donné lieu.

XCII.

EPIGRAMME

Sur la mort de M. d'Aube (12), *neveu de M. de Fontenelle.*

QUI frappe-là ? dit Lucifer. —
Ouvrez, c'eſt d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris :
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais perſonne.

(12) Ancien intendant de Soiſſons, homme fort inſtruit, mais ſi contrediſant que tout le monde le fuyait. C'eſt lui dont il eſt parlé dans *lès diſputes* de M. de *Ruhlières.*

Outre ce neveu, M. de *Fontenelle* avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que feſait ſon frère : *Le matin il dit la meſſe, et le ſoir il ne ſait ce qu'il dit.*

XCIII.

POUR LE PORTRAIT

DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

LES Dieux, en lui donnant naiſſance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'eſprit de tous les pays.

XCIV.

Vers écrits à la marge d'un manuſcrit de madame du Châtelet ſur Newton.

PENSER avec ſolidité,
Et d'un ſtyle brillant et ſage
Oſer écrire avec courage
Ce que le génie a dicté ;
Etre femme , avoir en partage
Et la grandeur et la beauté ,
Sans être vaine ni volage ;
Sur les hommes , en vérité ,
C'eſt avoir pris trop d'avantage.

XCV.

A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.

VOTRE muſe vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un ſouper avec l'amour,
Que pour un ſouper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte et de fleurs;
Et que ma muſe un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeuneſſe eſt ornée.

XCVI.

A M. H...

Anglais, qui avait comparé l'auteur au ſoleil.

LE ſoleil des Anglais, c'eſt le feu du génie,
C'eſt l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté :
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au Ciel avait ſurpris,

N'eſt point dans les climats, il eſt dans les eſprits ;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au ſénat ;
Vous ſervirez le prince, et beaucoup mieux l'Etat :
Et né pour inſtruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illuſtre père
A dans vous un nouvel éclat.

XCVII.

A MADAME DE BOUFFLERS,

En lui envoyant un exemplaire de la Henriade.

Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle :
Vous êtes ſimple et naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII.

A M. DE LA NOUE,

Auteur de Mahomet II, tragédie, en lui envoyant celle de Mahomet le prophète.

MON cher la Noue, illuſtre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui ſans vous n'eſt point fait pour plaire.
Votre fils eſt un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand ;
Qu'il ſoit le chapelain du vôtre.

XCIX.

A MADAME
LA DUCHESSE DE LA VALLIERE,

*Au nom de madame la ducheſſe de **, en lui envoyant une navette.*

L'EMBLEME frappe ici vos yeux :
Si les grâces, l'amour et l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

C.

EPIGRAMME.

La muſe de Saint-Michel.

NOTRE monarque, après ſa maladie,
Etait à Metz attaqué d'inſomnie.
Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
Le poëte *Roi* dans Paris verſifie :
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muſe ſoit bénie ! (*)

C I.

A MADAME DU BOCAGE.

J'AVAIS fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'eſprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir ſous ſes lois
Les dieux du Pinde et de Cythère :
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare aſſemblage,

(*) *Roi* était chevalier de Saint-Michel.

Nul

Nul autre ne put me toucher ;
Mais je vis hier du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

CII.

A M. DE LA BRUERE.

L'AMOUR t'a prêté ſon flambeau ;
Quinault, ſon miniſtre fidelle,
T'a laiſſé ſon plus doux pinceau.
Tu vas jouir d'un ſort plus beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et ſans redouter un Boileau.

CIII.

EPIGRAMME

Sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aſpirait au cardinalat.

EN vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un luſtre nouveau ;
Plus ton deſtin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIV.

A M. DE VERRIERE,

Qui avait adreſſé à l'auteur une très-longue épître en vers. (13)

Vous qu'Apollon admit à ſes concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;
Le plus bel arbre a beſoin de culture.
Emondez ces rameaux confuſément épars;
Ménagez cette ſéve, elle en ſera plus pure.
Sachez que le ſecret des arts
Eſt de corriger la nature.

(13) Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épître, M. de *Verrière* rapporte que M. de *Voltaire*, liſant ſon prétendu portrait dans un libelle fait contre lui en 1735, fit, dans ſon indignation, l'impromptu ſuivant :

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon eſt le favori :
Qu'il eſt le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri ?

CV.

A MADAME
LA DUCHESSE D'ORLEANS,

Sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur. (*)

Cette énigme n'a point de mot ;
Expliquer chofe inexplicable,
Eft d'un docteur ou bien d'un fot ;
L'un à l'autre eft affez femblable.
Mais fi l'on donne à deviner
Quelle eft la princeffe adorable
Qui fur les cœurs fait dominer,
Sans chercher cet empire aimable ;
Pleine de goût fans raifonner,
Et d'efprit fans faire l'habile :
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'eft pas difficile.

(*) La voici :

Je fuis des Mufulmans l'horreur et le modèle :
J'ai fuivi les Céfars, et fuis encor pucelle.
Soit qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Je vais à l'abreuvoir ;
Et la place que j'abandonne
Ne fera prife par perfonne,
Qu'il n'ait piffé fur fon mouchoir.

CVI.

MADRIGAL.

PROJET flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, fermens d'être fidelle,
Airs empreſſés, vous n'êtes point l'amour.
Mais ſe donner ſans eſpoir de retour,
Par ſon déſordre annoncer que l'on aime,
Reſpect timide avec ardeur extrême,
Perſévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour: il n'eſt que dans mon cœur.

CVII.

A MADAME DE POMPADOUR,

Alors madame d'Etiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartemens.

AINSI donc vous réuniſſez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire:
Pompadour, vous embelliſſez
La cour, le Parnaſſe et Cythère.
Charme de tous les cœurs, tréſor d'un ſeul mortel,
Qu'un ſort ſi beau ſoit éternel!

Que vos jours précieux ſoient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux ſans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

CVIII.

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

En lui envoyant pluſieurs pièces détachées.

QUE de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuſe:
Mais charmant Richelieu, ne traitez point ma muſe
Ainſi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en ſera plus belle;
Votre aimable ſuffrage animera ma voix.
Richelieu, ſoyez-lui fidelle:
Vous le ſerez pour la première fois.

CIX.

A MADAME DE BOUFFLERS, QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air des folies d'Espagne.

VOTRE patronne en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, et c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux :
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CX.

IMPROMPTU

A madame du Châtelet déguisée en turc, et conduisant au bal madame de Boufflers, déguisée en sultane.

SOUS cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux :
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le serait de vous.

CXI.

A M. DE PLEEN,

Qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny, où l'on devait lire la Pucelle.

COMMENT ! Ecoſſais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes !
Votre eſprit eſt de tout pays.
Je ſerai ſans doute fidelle
Au rendez-vous que j'ai promis ;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable et belle
Par qui nous ſommes tous ſéduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXII.

A MADAME DU CHATELET.

IL eſt deux Dieux qui font tout ici bas :
J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime ;
Si ce n'eſt tout, du moins je ne crois pas
Etre le ſeul qui ſuive ce ſyſtême.
Ces deux divinités ſont l'Eſprit et l'Amour,
Qui rarement vivent enſemble ;

L'Intérêt les ſépare, et chacun a ſa cour.
Heureux celui qui les raſſemble !
Aſſez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalouſie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix :
Ce jour de paix fut unique en leur vie ;
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produiſit Emilie.

CXIII.

Etrennes à la même, au nom de madame de Boufflers.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la préſenter ? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie :
Les livres, lès bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la phyſique.

Réponſe de madame du Châtelet.

HELAS ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié ;
Je donnerais tout le reſte pour elle.

CXIV.

A MADAME DE ***.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage ;
Vos yeux feraient plus fouverains,
Mais ce n'eft pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois :
Ils abufent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'efclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont fu plaire ?
Votre efprit, votre caractère
Font fur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXV.

A MADAME **,

Qui avait adreſſé des vers à l'auteur, en lui demandant d'entrer avec ſa fille aux fêtes de Verſailles pour le mariage du dauphin.

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmans:
De notre paradis il ſera le ſaint Pierre ;
Il aura les clefs, et j'eſpère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

CXVI.

A MADAME DE POMPADOUR.

Les eſprits et les cœurs, et les remparts terribles,
Tout cède à ſes efforts, tout fléchit ſous ſa loi :
Et Berg-Op-Zom et vous, vous êtes invincibles ;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi :
Il vole dans vos bras, du ſein de la victoire ;
Le prix de ſes travaux n'eſt que dans votre cœur ;
Rien ne peut augmenter ſa gloire,
Et vous augmentez ſon bonheur.

CXVII.

Vers faits en paſſant au village de Lawfelt.

RIVAGE teint de ſang, ravagé par Bellone,
Vaſte tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moiſſons de gloire et de triſtes lauriers.
Fallait-il, juſtes Dieux ! pour un maudit village,
Répandre plus de ſang qu'aux bords du Simoïs !
Ah ! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Eſt bien petit aux yeux du ſage.

CXVIII.

A M. HELVETIUS,

En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MORTEL de l'eſpèce très-rare
Des ſolides et beaux eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix;
Vous pourriez donner mieux, mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

CXIX.

A M. D'ARNAUD,

Qui lui avait adreſſé des vers très-flatteurs.

Mon cher enfant, tous les rois ſont loués,
Lorſque l'on parle à leur perſonne ;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop ſouvent déſavoués.
J'aime peu la louange, et je vous la pardonne ;
Je la chéris en vous puiſqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne ſont pas d'un flatteur ;
Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître
Non pas ce que je ſuis, mais ce que je dois être.
Pourſuivez et croiſſez en grâces, en vertus ;
Si vous me louez moins, je vous loûrai bien plus.

CXX.

A MADAME DE POMPADOUR,

Deſſinant une tête.

Pompadour, ton crayon divin
Devait deſſiner ton viſage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXI.

A LA MEME,

Après une maladie.

LACHESIS tournait ſon fuſeau,
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle :
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de ſon aile,
Il étourdit la Parque, et briſa ſon ciſeau.

CXXII.

IMPROMPTU A LA MEME,

En entrant à ſa toilette, le lendemain d'une repréſentation d'Alzire, au théâtre des petits appartemens, où elle avait joué le rôle d'Alzire.

CETTE Américaine parfaite
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me conſoler,
Et voir Vénus à ſa toilette ?

CXXIII.

AU ROI STANISLAS.

Le Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu fait braver.

CXXIV.

COMPLIMENT

Adressé au roi Stanislas et à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par M. de Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur dans l'Etourderie.

O Roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous fille des rois, princesse douce, affable,
Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXV.

AU MEME,

A la clôture du théâtre de Lunéville.

DES jeux où préfidaient les Ris et les Amours
La carrière eft bientôt bornée ;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous fefions vos plaifirs, et vous les aimiez courts ;
Vous faites à jamais notre bonheur fuprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un fpectacle inconnu trop fouvent dans les cours :
C'eft celui d'un roi que l'on aime.

CXXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

1740.

LES lauriers d'Apollon fe fanaient fur la terre ;
Les beaux arts languiffaient ainfi que les vertus ;
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre :
La Nature indignée élève alors la voix :

„ Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juſte;
„ Je veux qu'un héros naiſſe, et qu'il joigne à la fois
„ Les talens de Virgile et les vertus d'Auguſte,
„ Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois. „
Elle dit, et du ciel les Vertus deſcendirent,
Tout le Nord treſſaillit, tout l'Olympe accourut;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et FREDERIC parut.

CXXVII.

AU MEME.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par ſon teſtament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre eſt ſi mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des reſtes de ce feu charmant
Dans quelques françaiſes cervelles.
Chez nous, ce ſont des étincelles:
Chez vous, c'eſt un embraſement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diſeur de ſottiſe et de meſſe,
Il connaît peu cet élément;
Et dans ſa fanatique ivreſſe,
Il voudrait brûler ſaintement
Dans des flammes d'une autre eſpèce.

CXXVIII.

IMPROMPTU

Sur une rose demandée par le même roi.

PHENIX des beaux esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXIX.

A MADAME
LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

Depuis reine de Suède.

SOUVENT un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté:
Je n'ai perdu que mon empire. (14)

(14) M. de *Modène*, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmans :

Sæpè aliquid veri secum mendacia ducunt;
Hac nocte, in somno, demens, regnare putavi:
Te ardebam, princeps, audebam dicere! Manè
Amisi imperium: non abstulit omnia numen.

CXXX.

PLACET

Pour un homme à qui le roi de Pruſſe devait de l'argent.

GRAND roi, tous vos voiſins vous doivent leur eſtime,
Vos ſujets vous doivent leurs cœurs ;
Vous recevez par-tout un tribut légitime
D'amour, de reſpect et d'honneurs.
Chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, ſi bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas ?

CXXXI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le premier décembre.

J'AI vu la beauté languiſſante
Qui par lettres me conſulta
Sur les bleſſures d'une amante.
Son bon médecin lui donna

La recette de l'inconſtance.
Très-bien , ſans doute , elle en uſa ,
En uſe encore , en uſera
Avec longue perſévérance ;
Le tendre Amour applaudira ,
Certain prince aimable en rira ,
Mais le tout avec indulgence.
Oui , grand prince , dans vos Etats
On verra quelques infidelles ;
J'entends les amans et les belles,
Car pour vous ſeul on ne l'eſt pas.

CXXXII.

A LA METRIE,

Qui était malade.

Je ne ſuis point inquiété
Si notre joyeux la Métrie
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté ,
Sont les deux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit ,
A la nature il s'abandonne ;
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

CXXXIII.

AU ROI DE PRUSSE.

VOUS êtes pis qu'un hérétique ;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieuſement déteſter,
Penſent qu'on peut reſſuſciter,
Et que la Bible eſt véridique.
Mais le héros de Sans-ſouci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et ſe moque de celui-ci.

CXXXIV.

IMPROMPTU

A M. de Maupertuis, qui était à la toilette du roi de Pruſſe avec l'auteur, lorſque ce prince, encore à la fleur de ſon âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.

AMI, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils reſſemblent à ſes talens :
Ils ſont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXXXV.

AUTRE,

Sur un carrouſel donné par le roi de Pruſſe, et où préſidait la princeſſe Amélie.

JAMAIS dans Athène et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars ſous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXXXVI.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant les œuvres du roi de Pruſſe.

AIMABLE Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire ;
Légiſlateurs, rois, héros, beaux eſprits
Dans tous les temps vanteront ſa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire ;
(L'amour à part, j'en excepte ce point.)
Mais ſi jamais j'écrivais ſon hiſtoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVII.

AU ROI DE PRUSSE.

Du ſein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouiſſance,
Trop heureux roi, vous inſultez
Mon obſcure et triſte indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part eſt choſe très-rare ;
Je ne ſuis qu'un pauvre d'eſprit,
Vous m'appelez d'eſprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte ſa ſubſtance au tréſor
De ces puiſſances trop altières ;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

CXXXVIII.

AUX PRINCESSES DE PRUSSE ULRIQUE ET AMELIE.

Si Pâris venait ſur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXXXIX.

AUX MEMES.

PARDON, charmante Ulric, pardon, belle Amélie:
J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,
Et ne servir que sous vos lois;
Mais enfin, j'entends et je vois
Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces. (*)
Ah! ce n'est pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

CXL.

Vers qui accompagnaient une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, et envoyée par la margrave de Bareith au roi de Prusse son frère.

SUR l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre;
Toujours vert et toujours entier,
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre:

(*) Madame la margrave de *Bareith.*

Approche, auguſte ſœur du rival d'Alexandre ;
Frédéric, de ma lyre eſt le digne héritier :
J'y joins un nouveau don que lui ſeul peut prétendre :
Déjà ſon front par Mars fut cinq fois couronné ;
Qu'aujourd'hui par ta main il ſoit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.

CXLI.

Sur le départ du roi de Pruſſe, de Potſdam pour Berlin.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre ſéjour,
Retraite du vrai ſage et temple du vrai juſte !
J'y voyais Horace et Sallufte,
J'étais auprès d'un roi, mais ſans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne :
D'un peuple qui l'attend contenter les déſirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaiſirs.
Que j'aimais l'homme en lui ! pourquoi faut-il qu'il règne?

CXLII.

CXLII.

A MADAME

LA MARQUISE DE BELESTAT,

Qui ſe plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, et qui choiſit l'auteur pour arbitre ; à Plombières.

1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris :
C'eſt vous qui raviſſez des biens d'un plus haut prix ;
Qui ſur nos libertés ne ceſſez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué ſait trop bien ſe défendre ;
Et la mère des jeux, des grâces et des ris
Vous condamne à le laiſſer prendre.

CXLIII.

A MADEMOISELLE DE LA GALAISIERE,

Jouant le rôle de Lucinde, dans l'Oracle.

J'allais pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur ;
Il me dit : Pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus ſéducteur.

Je cherchai loin de l'Hypocrène
Ce Dieu ſi puiſſant et ſi doux ;
Bientôt je le trouvai ſans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit : Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait beſoin ;
De la former j'ai pris le ſoin,
Je prendrai celui de ſa gloire.

CXLIV.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

ELISABETH PETROWNA,

En lui envoyant un exemplaire de la Henriade, qu'elle avait demandé à l'auteur.

SEMIRAMIS du Nord, auguſte impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le Ciel me deſtinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à ſa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Ruſſie il plaça mon modèle ;
C'eſt là que j'élève mes yeux.

CXLV.

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

Après la prise du Port-Mahon.

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais et tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre et Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre,
Tu semais les bons mots, les souris et la foudre.
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CXLVI.

A MADAME DU BOCAGE.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.

Vivre avec vous dans le temple des muſes,
Lire vos vers, et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le ſerpent et ſes ruſes :
Charmante Eglé, voilà le paradis.

CXLVII.

EPIGRAMME

Imitée de l'Anthologie.

L'AUTRE jour, au fond d'un vallon,
Un ſerpent piqua Jean Fréron ;
Que penſez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le ſerpent qui creva.

CXLVIII.

SUR OVIDE, CATULLE ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de ſa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie,
    Beaucoup d'amour et trop d'eſprit.
    Tibulle auprès de ſa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ſes plaiſirs ;
Et Catulle vantait, plus vif en ſes déſirs,
Dans ſes vers libertins les baiſers de Lesbie.

CXLIX.

A M. DE CHENEVIERES,

Sur une jolie pièce de vers qu'il appelait les ſept péchés mortels.

Vous êtes dans la ſaiſon
Des plus aimables faibleſſes :
Puiſſiez-vous ſervir vos maîtreſſes
Comme vous ſervez Apollon !
Entre des vers et vos Liſettes
Goûtez le deſtin le plus doux :
Votre confeſſeur eſt jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

CL.

AU MEME.

Vous poſſédez la langue de Cythère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler et faire.
Ce Dieu fripon reſſemble aſſez aux rois ;
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

C L I.

A MADAME
LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

Dont l'époux avait chanté les ſept péchés mortels.

Les ſept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monſieur votre époux ;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'eſt grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorſque vos yeux, malgré vous, le demandent.

C L I I.

A MADAME LULLIN,

En lui envoyant un bouquet, le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.

Nos grands-pères vous virent belle :
Par votre eſprit vous plaiſez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouſer Fontenelle,
Et d'être ſa veuve long-temps.

CLIII.

EPIGRAMME.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant ſa vie ?
C'eſt qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour le Franc le traduirait.

CLIV.

CHANSON

En l'honneur de maître le Franc de Pompignan, et de révérend père en Dieu, ſon frère, l'évêque du Puy, leſquels ont été comparés, dans un diſcours public, à Moïſe et à Aaron. N. B. Que maître le Franc eſt le Moïſe, et maître du Puy, l'Aaron; et que maître le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconiſé dans ſes belles feuilles.

Sur l'air de la muſette de *Rameau : Suivez les lois, &c.* (*dans les Talens lyriques.*)

MOÏSE, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïſe, Aaron,
Vous avez l'air un peu gaſcon.

De vous on commence
A ricaner beaucoup en France ;
Mais en récompenſe
Le veau d'or eſt cher à Fréron :
Moïſe , Aaron ,
Vous êtes des gens d'importance ;
Moïſe , Aaron ,
Vous avez l'air un peu gaſcon.

C L V.

A U T R E,

Sur l'air : *d'un inconnu.*

SIMON le Franc qui toujours ſe rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Teſtament :
Simon les forge
Très-durement ;
Mais pour la proſe, écrite horriblement,
Simon le cède à ſon puîné Jean-George.

CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIS,

Sur la relation en vers et en proſe de ſon voyage d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage ;
Tout eſt épigramme ou chanſon
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuſe,
Dans Athène emprunte la muſe
De Pindare et d'Anacréon.

CLVII.

AU MEME.

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives ſombres :
Vous êtes un Orphée, en ces lieux deſcendu,
Pour venir enchanter les ombres.

CLVIII.

Sur la mort de l'abbé de la Coste, qui était aux galères.

La Coste est mort ! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLIX.

AU ROI DE PRUSSE.

Quand la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône ;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du tokai la vigne féconde ;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince, à son peuple qui l'aime,
Libéralement donnera

Un nouvel et bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom ,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi , d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire :
Fussiez-vous pauvre comme Homère ,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, si ma plume légère ,
Que souvent la vôtre enhardit ,
Ecrit toujours au bel esprit ,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord sanglant , à vos heureux progrès ,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près ,
Je n'y vis que le plus aimable.

CLX.

Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire, en regardant une lyre suspendue à un arbre. (15)

QUE veut dire
Cette lyre ?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron ?

CLXI.

IMPROMPTU

Sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône en 1762, pour une infidelle qui n'en valait pas la peine.

EGLÉ, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

(15) Cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de Tancrède, imprimée chez les frères *Cramer*, en 1761.

CLXII.

A MADAME DU BOCAGE,

Après ſon voyage d'Italie.

Sur ces bords, fameux dans l'hiſtoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos ſuffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXIII.

A LA MEME,

Sur ſon Paradis perdu.

Par le nouvel eſſai que vous faites briller,
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes :
Continuez, Iris, à nous humilier ;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXIV.

A M. DE **,

En réponſe à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.

VOUS voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance !
Je prétends y ſacrifier :
C'eſt ma ſainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entrepriſe ;
Les dévots s'en voulaient ſervir
Pour me lapider dans l'égliſe.

Mais je fais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXV.

A M. LE COMTE DE**,

Au ſujet de l'Impératrice-Reine.

MARC-AURELE autrefois des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois inſtruiſit nos aïeux,
Et Thérèſe fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

CLXVI.

Sur l'expulſion des jéſuites.

LES renards et les loups furent long-temps en guerre,
Nos moutons reſpiraient ; nos bergers diligens
Ont chaſſé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont déſoler la terre :
Nos bergers ſemblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

CLXVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA PRINCESSE DE VIRTEMBERG,

Qui avait appelé le vieillard, papa, dans un ſoupé.

Oh ! le beau titre que voilà !
Vous me donnez la première des places :
Quelle famille j'aurais-là !
Je ſerais le père des Grâces. (16)

CLXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

Auteur du livre intitulé, Le danger des liaiſons.

J'ai lu votre charmant ouvrage :
Savez-vous quel eſt ſon effet ?
On veut ſe lier davantage
Avec la muſe qui l'a fait.

(16) Les trois ſœurs, la princeſſe de Virtemberg, la landgrave de Heſſe-Caſſel, et la princeſſe de Pruſſe, épouſe du prince *Auguſte-Ferdinand*, étaient trois des plus belles femmes de l'Europe.

CLXIX.

EPIGRAMME.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confeſſait, car il a peur du diable ;
Il détaillait, de remords ſuffoqué,
De ſes méfaits une liſte effroyable.
Chrétiennement chacun fut expliqué :
Stupide orgueil, menſonge, ivrognerie,
Baſſe impudence, et noire hypocriſie ;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confeſſeur dit : Vous en paſſez un. —
Un ? de par Dieu, j'en dis aſſez, je penſe. —
Eh, mon ami, le péché d'ignorance !

CLXX.

A LA SIGNORA JULIA URSINA,

De Venise, qui avait adressé une lettre très-flatteuse et très-agréable, à M. de Voltaire, sans se faire connaître.

Etes-vous la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue ?
Etes-vous la mère des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant et sage ;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

CLXXI.

IMPROMPTU

A une dame de Genève, qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXII.

COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

Chantés à Ferney, le 11 auguſte 1765, veille de ſainte Claire, à mademoiſelle Clairon.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

DANS la grand'ville de Paris
On ſe lamente, on fait des cris ;
Le plaiſir n'eſt plus de ſaiſon.
La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

MELPOMENE et le Dieu d'amour,
La conduiſirent tour à tour ;
En France elle donne le ton.
Paris répète,
Que je regrète
Notre Clairon.

DÈS qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous ;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidelle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

JE ſuis à peine en mon printemps,
Et j'ai déjà des ſentimens :
Vous êtes un petit fripon.
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

CLAIRON, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire ;
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

Couplet ajouté par M. ***.

NOUS ſommes privés de Vanlo;
Nous avons vu paſſer Rameau ;
Nous perdons Voltaire et Clairon.
Rien n'eſt funeſte,
Car il nous reſte
Monſieur Fréron.

CLXXIII.

VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.

Présentés par un enfant de dix ans, en 1765.

A tout âge il eſt dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut ſe rendre.

A madame D. L. C.

PAR vous l'Amour fait tout dompter :
Songez que je ſuis de ſon âge.
Et ſi vous avez ſon viſage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A madame G.

AVEC tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talens ?
Mais avec des ſons ſi touchans,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle ?

CLXXIV.

A M. DU MOURIER,

Auteur du Poëme de Richardet.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière:
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre et printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait ſon nid dans les cœurs,
Répandit ſur vous ſes faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

CLXXV.

A M. DE LA HARPE,

Qui avait prononcé un compliment en vers ſur le théâtre de Ferney, avant une repréſentation d'Alzire.

Des plaiſirs et des arts vous honorez l'aſile;
Il s'embellit de vos talens:
C'eſt Sophocle dans ſon printemps,
Qui couronne de fleurs la vieilleſſe d'Eſchyle.

CLXXVI.

AU PRINCE DE BRUNSVICK.

Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiselle Corneille.

QUOI! vous venez dans nos hameaux!
Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être.
Il aurait pu vous plaire, il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage:
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit; mais il faut davantage,
Et si j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

CLXXVII.

A MESSIEURS DE LA HARPE ET DE CHABANON,

Qui lui avaient donné des vers à l'occasion de saint François son patron, en octobre 1767.

ILS ont berné mon capuchon;
Rien n'est si gai ni si coupable.
Qui sont donc ces enfans du diable,
Disait saint François mon patron?

C'eſt la Harpe, c'eſt Chabanon :
Ce couple agréable et fripon,
A Vénus vola ſa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon,
Et ſes pinceaux à la Nature.
Je le crois, dit le penaillon ;
Car plus d'une fille m'aſſure
Qu'ils m'ont auſſi pris mon cordon.

CLXXVIII.

INSCRIPTION

Sur un cadran ſolaire, demandée à l'auteur.

VOUS qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien ? Tenez-vous-y :
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

CLXXIX.

CLXXIX.

COUPLET

A madame Cramer, ſur M. le chevalier de Bouſſlers.

MARS l'enlève au ſéminaire;
Tendre Vénus, il te ſert,
Il écrit avec Voltaire,
Il ſait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire,
Tous les arts ſont ſous ſa loi :
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il ſait faire avec toi.

CLXXX.

LE HUITAIN BIGARRÉ,

Au ſieur la Bletterie, auſſi ſuffiſant perſonnage que traducteur inſuffiſant.

ON dit que ce nouveau *Tacite*
Aurait dû garder le *tacet* ;
Ennuyer ainſi, *non licet.*
Ce petit pédant preſtolet

Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de ſifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce tranſlateur de Tacite.

CLXXXI.

A MADAME DU BOCAGE,

Qui avait adreſſé à l'auteur un compliment en vers à l'occaſion de ſa fête.

1768.

QUI parle ainſi de ſaint François ?
Je crois reconnaître la ſainte
Qui de ma retraite autrefois
Viſita la petite enceinte.
Je crus avoir ſainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village :
Aiſément je les reconnus,
Car c'était ſainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui ſe plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que reſpectée ;
Ah ! que je ſuis un pauvre ſaint !

CLXXXII.

PORTRAIT

De madame de Saint-Julien.

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philoſophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaiſie;
Aſſez ſolide en amitié,
Dans tout le reſte un peu légère:
Voilà, je crois, ſans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CLXXXIII.

A LA MEME,

Qui était à Ferney.

J'ETAIS dans la ſolitude,
Sans eſpoir et ſans lien;
Et de n'aſpirer à rien,
C'était ma pénible étude:

Je vous vois, je ſens très-bien
Qu'il faut que mon cœur déſire ;
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de ſaint Julien.

CLXXXIV.

EPITAPHE

Du pape Clément XIII.

Cy gît des vrais croyans le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De *Jéſus* ſur la terre il s'eſt dit le vicaire,
Je le crois aujourd'hui mal avec ſon curé.

CLXXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on ſervir ſur la fin de ſa vie ?
Ah ! croyez-moi, choiſiſſez mieux ;
Sans doute un vieil aveugle ennuie,
C'eſt un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CLXXXVI.

A M. ***.

BEAU roffignol de la belle Italie,
Votre fonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, fans plume, et furtout fans génie.
Il veut quitter fon pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va fe rendre:
S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CLXXXVII.

SUR UN RELIQUAIRE.

AMI, la Superftition
Fit ce préfent à la Sottife:
Ne le dis pas à la Raifon,
Ménageons l'honneur de l'Eglife.

CLXXXVIII.

A UNE JEUNE DAME,

Qui avait chanté dans un repas.

QUE j'ai goûté le plaiſir de l'entendre !
Que j'ai ſenti le danger de la voir !
Dans tous ſes traits l'amour mit ſon pouvoir ;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je ſuis venu trop tard pour y prétendre ,
Mais aſſez tôt pour l'aimer ſans eſpoir.

CLXXXIX.

A M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

DANS le ſéjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'eſprit et de grâce,
Veut en vain ranimer mes eſprits languiſſans :
Ma muſe eut quelque feu , l'âge vient la morfondre.
Que votre épouſe, et vous, me prêtent leurs talens.,
Alors je pourrai vous répondre.

CXC.

A M. ***.

SUR L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

Tu cherches ſur la terre un vrai héros, un ſage
Qui mépriſe les ſots et leur faſſe du bien,
Qui parle avec eſprit, qui penſe avec courage :
Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CXCI.

A MADAME DE ***,

Qui avait fait préſent d'un roſier à l'auteur.

Vous embelliſſez la retraite
Où, loin des ſots et de leur bruit,
Dans le ſein d'une étude abſtraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'eſt par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbriſſeau,
Au verger que ma main cultive,
Va prêter un éclat nouveau :
De ce don mon ame eſt touchée.

Ainsi dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'Envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

CXCII.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II,

Qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses Etats.

Dieux ! qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui les entend !
Plaire et régner, voilà votre talent;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CXCIII.

CXCIII.

SUR LA MEME.

Ses bontés font ma gloire, et caufent mon regret;
Elle daigne à mes vers accorder fon fuffrage :
Si j'étais né plus tard, elle en ferait l'objet;
Je réuffirais davantage.

CXCIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Les talens, l'efprit, le génie,
Chez Clairon font très-affidus;
Car chacun aime fa patrie.
Chez elle ils fe font tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (17)
Dont je fuis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !

(17) L'inauguration de la ftatue de M. de *Voltaire*, fête célébrée chez mademoifelle *Clairon*, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtreffe d'*Apollon*, pofa une couronne de laurier fur le bufte de l'auteur de Zaïre, et récita une ode de M. *Marmontel* en fon honneur.

Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

CXCV.

A MADAME

LA MARQUISE DE MONTFERAT,

Aſſiſe à table entre un jéſuite et un miniſtre proteſtant.

LES malins qu'Ignace engendra,
Les raiſonneurs de janſéniſtes,
Et leurs couſins les calviniſtes
Se diſputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle eſt l'ouvrage,
Ont dit : Elle eſt notre partage,
C'eſt à nous qu'elle reſtera.

CXCVI.

COUPLETS

A M. DE LA MARCHE,

Premier préſident du parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour ſa fille.

PLUS d'un amant ſur ſa lyre a formé
Les tendres ſons qui charment les amantes ;
Un père a fait des chanſons plus touchantes :
Pourquoi cela ? c'eſt qu'il a mieux aimé.

Je ſuis bien loin de blaſphémer l'Amour :
C'eſt un grand dieu, je le ſers, et je jure
De le ſervir juſqu'à mon dernier jour ;
Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

CXCVII.

A M. ***.

CROYEZ-MOI je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu ſéduire autrefois.
Les faveurs du public, et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.

Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté:
Je l'adorai toujours et lui fus infidelle.
J'ai bien réparé mon erreur ;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CXCVIII.

A M. LE PRESIDENT DE FLEURIEU,

Qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.

Egalement à tous je m'intéresse;
Je vois par-tout les vertus, les talens.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfans,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CXCIX.

AU LANDGRAVE DE HESSE,

Au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de ſon portrait.

J'AI baiſé ce portrait charmant :
Je vous l'avoûrai ſans myſtère ;
Mes filles en ont fait autant,
Mais c'eſt un ſecret qu'il faut taire :
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment ;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous ſavez plaire.

CC.

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

VOUS n'êtes point ſavant en *us* :
D'un français vous avez la grâce :
Vos vers ſont de *Virgilius*,
Et vos épîtres ſont d'Horace.

CCI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Qui avait adreſſé une épître à l'auteur.

Puisqu'il faut croire quelque choſe,
J'avoûrai qu'en liſant vos ſéduiſans écrits,
Je crois à la métempſycoſe.
Orphée aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient ſe faire entendre ;
En vous il renaît aujourd'hui ;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCII.

A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ſes héros, à leurs preſtiges,
Qu'on ne ceſſe de nous citer :
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium ;

Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Ilium :
De tels contes pourtant ne ſont crus de perſonne.
Mais que Maupeou tout ſeul du dédale des lois
Ait ſu retirer la couronne,
Qu'il l'ait ſeul rapportée au palais de nos rois :
Voilà ce que je ſais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité,
Que ſes héros ſont admirables,
Mais par malheur ce ſont des fables,
Et c'eſt ici la vérité.

CCIII.

A. M. **,

Officier ruſſe, qui avait ſervi contre les Turcs, ſur un préſent que lui avait fait l'impératrice de Ruſſie.

REÇOIS de cette amazone
Le noble prix de tes combats ;
C'eſt Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCIV.

A MADAME DE SCALLIER,

Qui jouait parfaitement du violon.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame et l'enchante :
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon :
Tu parles, et mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus :
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCV.

IMPROMPTU

Fait devant un rigoriste, qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,

Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Ecoutez-bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

CCVI.

A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément ;
Il a beau m'écrire ſouvent,
Il n'obtiendra point de réponſe.
Je ne ferai pas aſſez ſot
Pour m'embarquer dans ces querelles ;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

CCVII.

SUR L'ESTAMPE

Mise par le libraire le Jay, à la tête du commentaire sur la Henriade, où le portrait de M. de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle et de Fréron. (18)

1774.

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron ;
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

CCVIII.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur le mot immortali, *que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya, en 1775.*

C'est un sage, un héros dont la main souveraine
Me donne l'immortalité ;
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

(18) *Le Jay* avait fait remettre par le sieur *Rosset*, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à M. de *Voltaire* qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

CCIX.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX,

Qui avait envoyé à l'auteur ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, lequel traitait du Goût.

1775.

DANS ma jeuneſſe, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût;
Mais c'était un mince édifice :
Vous en élevez un plus beau ;
Vous y logez auprès du maître :
Et le Goût eſt un dieu nouveau,
Qui vous a nommé ſon grand-prêtre.

CCX.

IMPROMPTU

SUR M. TURGOT.

JE crois en Turgot fermement :
Je ne ſais pas ce qu'il veut faire,
Mais je ſais que c'eſt le contraire
De ce qu'on fit juſqu'à préſent.

CCXI.

A M. * * *.

Vous me mandez que je ſuis mort :
Je le crois, et j'en ſuis bien aiſe.
Dans mon tombeau, fort à mon aiſe,
De vos vivans je plains le ſort.
Loin du pays de la folie,
Des rois ſagement ſéqueſtré,
J'apprends à jouir de la vie
Depuis que je ſuis enterré.

CCXII.

A M. DE CROIX,

Sur des vers préſentés le jour de ſaint François.

Pourquoi vous plaiſez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron ?
Ne me raillez pas davantage,
Monſieur, et gardez ſon cordon.

CCXIII.

A M. LE KAIN.

ACTEUR ſublime et ſoutien de la ſcène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par ſa reine !
De nos beaux arts la jeune ſouveraine
Vous fait partir pour mon triſte ſéjour !
On m'a conté que ſouvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur ſuprême,
Sèche en ſecret les pleurs des malheureux ;
Son moindre charme eſt, dit-on, d'être belle.
Ah ! laiſſons là les héros fabuleux :
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXIV.

A M. NECKER,

Directeur général des Finances.

1777.

ON vous damne comme hérétique :
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent :

Mais ne perdez point l'eſpérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance :
On ne peut manquer ſon ſalut,
Quand on fait celui de la France.

CCXV.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne, un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait, dans ſon vieux trou,
Quelques vieux airs ſans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux ſons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triſte oiſeau ſur le champ
Mourut, dit-on, de jalouſie.
Non, beau cygne, c'eſt trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faibleſſe :
Il eût expiré de plaiſir,
Si ce n'eût été de vieilleſſe.

CCXVI.

A M. D'HERMENCHES,

Baron de Conſtant, &c. qui avait joué la comédie à Ferney, et chanté des couplets à la louange de l'auteur, ſur l'air, Vive la ſorcellerie, *à la ſuite d'une petite pièce où il feſait le rôle d'un magicien.*

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur ;
De mes écrits vous voilez la faibleſſe ;
Vous y mettez, par un art ſéducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la nobleſſe.
C'eſt bien raiſon qu'un ſorcier ſi flatteur
Pour ſon épouſe ait une enchantereſſe.

CCXVII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Dans un déſert, un vieux hibou
Tombait ſous le fardeau de l'âge.
Un ſerin fit, près de ſon trou,
Briller ſa voix et ſon plumage.
Que faites-vous, ſerin charmant ?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles ?

CCXVIII.

A M. DESRIVIERES,

Sergent aux Gardes-Françaiſes, qui avait adreſſé à l'auteur le livre intitulé, Loiſirs d'un ſoldat.

SOLDAT digne de Xénophon,
Ou d'un Céſar, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur :
Ton régiment ſera vainqueur
Par ton courage et par ta plume.

CCXIX.

SUR LE MARIAGE

DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

A Ferney, en 1777.

IL eſt vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaiſir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu ſéducteur ;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXX.

CCXX.

A MADAME DE FLORIAN,

Qui voulait que l'auteur vécût long-temps.

VOUS voulez arrêter mon ame fugitive ;
Ah! Madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on poſsède on ne veut perdre rien ;
On veut que ſon eſclave vive.

CCXXI.

A M. ***.

JE le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au ſéjour de la vie :
En vain vous prétendez que le Dieu d'Iſraël
Daignera me prêter, comme au bon homme Elie,
Un beau cabriolet des remiſes du ciel,
Avec quatre chevaux de ſa grande écurie ;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :
Le luxe était permis dans le vieux Teſtament ;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
Tout change ſur la terre et dans le firmament :
Elie eut un carroſſe, et Jéſus n'eut qu'un âne.

CCXXII.

A M. PIGAL,

Sculpteur, chargé par le roi de faire les ſtatues du maréchal de Saxe et de M. de Voltaire.

LE roi connaît votre talent :
Dans le petit et dans le grand
Vous produiſez œuvre parfaite :
Aujourd'hui, contraſte nouveau,
Il veut que votre heureux ciſeau
Du héros deſcende au trompette.

CCXXIII.

A M. GRETRY,

Sur ſon opéra du Jugement de Midas, repréſenté ſans ſuccès devant une nombreuſe aſſemblée de grands ſeigneurs, et très-applaudi quelques jours après ſur le théâtre de Paris.

LA cour a ſifflé tes talens ;
Paris applaudit tes merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont ſouvent de grandes oreilles.

CCXXIV.

EPITAPHE

DE M. JAYEZ,

Miniſtre de l'Evangile à Nyon, demandée par ſa veuve à M. de Voltaire.

En janvier 1778.

SANS ſuperſtition miniſtre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre ;
Il inſtruiſait, aimait, ſoulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, ſi quelqu'un le peut être.

CCXXV.

A MADAME HEBERT,

Qui avait envoyé à l'auteur deux remèdes, l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une fluxion ſur les yeux.

A Paris, mars 1778.

JE perdais tout mon ſang, vous l'avez conſervé ;
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois ſauvé,
Grâce ne vous ſoit point rendue ;

Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés ;
Vos ſoins ſont votre récompenſe :
Doit-on de la reconnaiſſance
Pour les plaiſirs que vous prenez ?

CCXXVI.

A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

Sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français. (19)

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuiſſans !
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On ſait que de ſon bien tout mortel eſt jaloux ;
Chacun garde pour ſoi ce que le ciel lui donne :
Le Parnaſſe n'a vu que vous
Qui sût partager ſa couronne.

(19) NOTICE *de ce qui s'eſt paſſé à la ſixième repréſentation d'Irène ; Extrait du Journal de littérature, du 5 avril* 1778.

Par M. de LA HARPE.

Le 30 mars 1778, jour de la ſixième repréſentation d'Irène, ſera ſans contredit le jour le plus mémorable dont on puiſſe conſerver le ſouvenir dans les faſtes de la littérature et du théâtre. M. de *Voltaire*, qu'une maladie dangereuſe,

CCXXVII *et dernière.*

ADIEUX A LA VIE.

A Paris 1778.

ADIEU, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis,
C'eſt le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorſqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

preſque au moment de ſon arrivée, avait dérobé aux vœux et à l'empreſſement de l'académie et du public, a repris du moins aſſez de force pour venir jouir des honneurs que l'un et l'autre lui préparaient. Il ſe rendit d'abord au louvre. Les portes et les avenues de l'académie étaient aſſiégées d'une multitude avide de le voir, et il ne paſſa qu'au travers des battemens de mains et des acclamations. L'académie, qui était nombreuſe ce jour-là, alla au-devant de lui juſque dans la première ſalle ; on le fit aſſeoir à la place du directeur, et quand tous ſes confrères lui eurent témoigné la joie qu'ils avaient de le revoir après une ſi longue abſence, M. d'*Alembert* crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du légiſlateur du goût dans le dernier ſiècle, à celui qui en a été l'héritier et le ſoutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaiſir à l'aſſemblée et à M. de *Voltaire*, on lui propoſa d'accepter extraordinairement, et par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au ſort, et qui allait être vacante à la fin du

Quand, ſur la ſcène de ce monde,
Chaque homme a joué ſon rôlet,
En partant il eſt à la ronde
Reconduit à coups de ſifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magiſtrats,
Vieux courtiſans à l'agonie.
Vainement, en cérémonie,
Avec ſa clochette arrivait
L'attirail de la ſacriſtie ;

trimeſtre de janvier. Il la reçut avec reconnaiſſance. Rien de ce qui s'eſt paſſé ce jour-là, ne s'était jamais pratiqué pour perſonne ; et l'académie, qui a voulu déroger à ſes lois et à ſes uſages, s'eſt honorée elle-même, en oubliant ainſi toutes les règles en faveur d'un homme au-deſſus de toute règle comme de toute comparaiſon.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand ſpectacle, et c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'académie. On attendait M. de *Voltaire* à la comédie. Les cours des tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout ſexe, de tout âge, de toute condition ; du plus loin qu'on aperçut ſa voiture, des cris annoncèrent ſon approche ; les applaudiſſemens redoublèrent quand il deſcendit ſoutenu par deux perſonnes, et peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau, qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui ſemblait ſuccomber à la fois ſous tant d'années et ſous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers la foule enivrée, qui ne pouvait ſe raſſaſier du plaiſir de le voir ; toute cette multitude, animée du même ſentiment, emportée par le même tranſport, pouſſant le même cri ; et par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainſi dire, en ſe précipitant ſur lui, et à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation ſur ſes pas. M. de *Voltaire* eſt arrivé ainſi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière, et ſi jamais un homme ne

Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à ſa ſortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La ſatire un moment parlait
Des ridicules de ſa vie,
Puis à jamais on l'oubliait :

parut plus grand, jamais une nation ne parut plus aimable. Dès qu'il ſe montra dans ſa loge, entre madame *Denis* et madame de *Villette*, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudiſſemens retentit de tous les coins de la ſalle et des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M. *Brizard* apporta une couronne de laurier que madame la marquiſe de *Villette* poſa ſur la tête du grand homme ; mais il l'en retira auſſitôt, malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les inſtances du public qui lui criait de la garder, et qui voyait avec un plaiſir inexprimable le génie placé entre l'amitié et la reconnaiſſance, couronné par les grâces et la beauté, et ſe défendant contre ſa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit qui ne ceſſait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été ; les acteurs redoublaient d'efforts et de talens, et la ſcène ſe reſſentait de la préſence du dieu. La pièce finie, on baiſſa la toile comme à l'ordinaire ; un moment après on la releva, et l'enthouſiaſme fut au comble en voyant le buſte de M. de *Voltaire*, placé ſur un piédeſtal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour, des couronnes à la main. Madame *Veſtris* s'avança, et lut des vers qui venaient d'être faits ſur le champ par M. de *Saint-Marc* (*), et qui

(*) Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera, d'âge en âge,
La ſévère poſtérité.
Non, tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te préſenter :
Il eſt beau de la mériter
Quand c'eſt la France qui la donne.

Ainſi la farce était finie.
Au terme où je ſuis parvenu
Quel mortel eſt le moins à plaindre ?
C'eſt celui qui ſait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

avaient le mérite d'exprimer très-bien les ſentimens du public, qui les fit répéter une ſeconde fois avec des battemens de mains qui ne finiſſaient pas. Le buſte fut ſurchargé des couronnes que chacun s'empreſſait d'y accumuler, et reſta ainſi expoſé pendant toute la petite pièce : c'était Nanine, ouvrage charmant, plein de grâce et d'intérêt.

Des larmes d'attendriſſement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce ſpectacle du génie récompenſé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il ſemblait que tous les cœurs fuſſent heureux du bonheur d'un grand homme, et remplis de ſa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité ! L'humanité ſemble ſe relever et s'ennoblir, quand les hommes raſſemblés expriment ainſi, tous à la fois, ce ſentiment de juſtice qui eſt au fond de tous les cœurs. Ce n'eſt donc pas en vain que M. de *Voltaire* a vu paſſer quatre générations ; et ſoixante ans de travaux pour le plaiſir et l'inſtruction de tous les peuples policés, n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'eſt empreſſé à le voir, avait appris à lire et à penſer dans ſes ouvrages, avait mille fois joui de ſes chefs-d'œuvre en tout genre : que de droits à la reconnaiſſance ! Tant de ſuccès et de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute encore à la renommée, les progrès de la raiſon, et ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'eſprit humain depuis le commencement de ce ſiècle : voilà ce qui a fait pour lui de ſes contemporains une ſorte de poſtérité ; voilà ce qui l'a mis à ſa place. Toutes les voix ont applaudi à ſon triomphe, et c'eſt peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

Fin des Contes, Satires et Poëſies mêlées.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES.

SATIRES.

POESIES MELÉES.

A.

B.

(*Voyez* Boufflers, Clairon, Cramer, la Marche.)

D.

E.

H.

I.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

V.

U.

Fin de la Table des pièces contenues dans ce volume.



